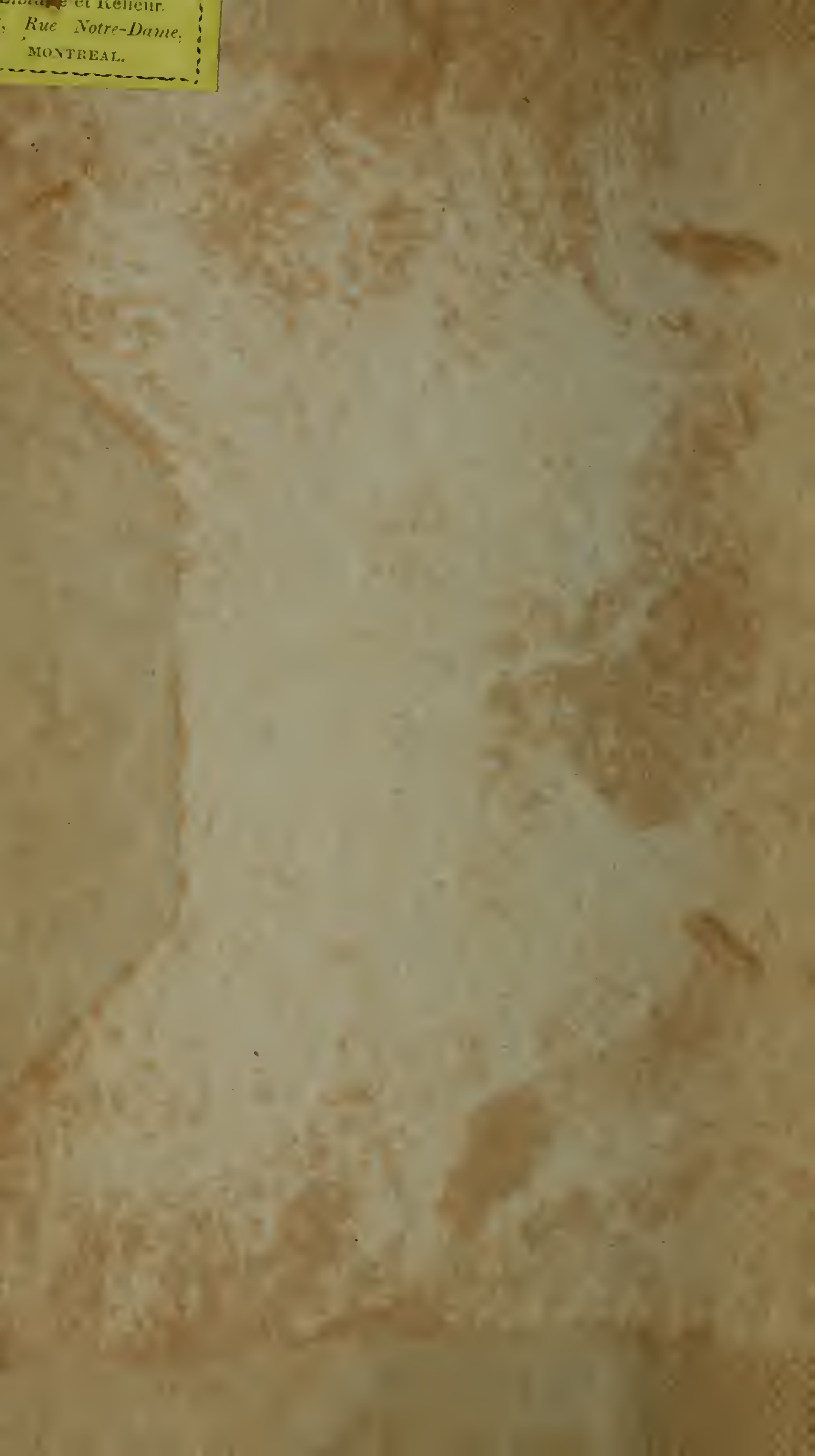



et Relieur.
Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

VIE

D'ADÈLE COULOMBE

VIE

D'ADÈLE COULOMBE

RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE

DE

L'HOTEL-DIEU DE MONTRÉAL

EN CANADA

Par

andré Mercau



SE TROUVE

CHEZ LES SŒURS DE L'HOTEL-DIEU

A MONTRÉAL

—

1863

L'auteur de cet ouvrage se réserve le droit de propriété et de traduction

APPROBATION DE MGR. L'EVEQUE DE MONTREAL.

Nous avons vu la VIE D'ADÈLE COULOMBE, *Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal en Canada ;* et nous lui donnons notre pleine approbation. Car, il nous a paru, en parcourant cet ouvrage, qu'il était de nature à faire sur les bonnes âmes, que la vertu attire par ses charmes, de douces et vives impressions.

On y trouve en effet, d'un bout à l'autre, des sentiments d'une piété tendre, que l'auteur, qui a connu particulièrement la Religieuse, dont il écrit les saintes œuvres, a su présenter à ses lecteurs sous des traits, qui font aimer la vertu, tout en faisant connaître celle qui l'a si bien pratiquée.

On reconnaît cette parfaite Religieuse à son langage, à son style, à son caractère qui semblait avoir été frappé par le Créateur, tout exprès, pour être, dans ces temps mauvais, une expression vivante d'une âme qui est faite pour donner au monde le spectacle des vertus les plus candides et les plus aimables.

L'impression des personnes pieuses, qui ont déjà lu cet ouvrage, est qu'il est de nature à répandre un parfum délicieux, non seulement dans les Maisons Religieuses, mais encore dans les Pensionnats et dans les bonnes familles du monde, qui, au milieu de ce siècle corrompu, conservent le feu sacré de l'amour divin.

Puisse cette vie d'une humble Sœur Hospitalière confondre la sagesse des prétendus sages du monde, qui s'étudient à combattre l'Etat Religieux, qui représentent les vœux sacrés que l'on y fait, comme un joug insupportable, et qui voudraient faire croire que les personnes que Dieu y appelle, ne peuvent y être que souverainement malheureuses !

Nous le bénissons donc, avec toute l'effusion de notre âme, cet ouvrage ; et nous lui souhaitons tout le succès qui lui est dû, et que semblent lui assurer les vertus, qui y sont si bien représentées, et les pieuses inclinations qu'il va nourrir et fortifier dans tous les cœurs nés pour les choses célestes.

Donné au dit Hôtel-Dieu de Montréal, le 23 janvier 1864.

† IG. ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

INTRODUCTION

En donnant au public la vie d'Adèle Coulombe, nous désirons d'abord faire connaître les raisons qui nous ont poussé à entreprendre cet ouvrage, et les sources où nous avons puisé.

I

Trois raisons principales nous y ont déterminé :

1° La volonté de Dieu clairement manifestée. Le Sage nous dit qu'*il est un temps de se taire et un temps de parler* (1). Il nous dit aussi de ne louer personne avant le trépas (2). On doit en effet s'abstenir généralement de louer les vivants ; il convient de respecter leur modestie et de pas les exposer aux funestes complaisances de l'amour-propre, mais on a plus de liberté pour louer les morts. *S'il est bon de tenir caché le secret du Roi*, selon le langage des livres saints, *c'est aussi une chose honorable de révéler et d'exalter les œuvres de Dieu* (3). Il est sans doute des secrets que Dieu garde pour lui seul, ou

(1) Eccl., III, 7. — (2) Id., XI, 30. — (3) Tobie, XII, 7.

qu'il réserve pour le jour solennel des manifestations; mais il est des œuvres qu'il est bon de découvrir à la gloire du grand Dieu qui les opère. Or Notre-Seigneur, qui avait pris plaisir à tenir inconnue au monde et à elle-même la sainte fille dont nous donnons la vie, a suffisamment manifesté, au moment de sa mort, la volonté qu'il avait de la faire connaître. Nous croyons donc entrer dans ses desseins en publiant ce travail.

2° Il nous semble, de plus, que cette Vie est très-propre à faire apprécier davantage les services que rendent au pays les nombreuses communautés religieuses, où tant de filles généreuses consacrent toute leur existence, soit au soulagement des misères et des infirmités humaines, soit à l'œuvre si pénible mais si importante de l'éducation des enfants. Cette Vie servira spécialement à inspirer l'estime de l'institut des Hospitalières de Saint-Joseph, qui a produit un si beau fruit, et de la congrégation de Notre-Dame, qui a si heureusement préparé cette fervente religieuse à remplir sa sublime vocation. On verra aussi par cette Vie l'immense utilité des congrégations de la sainte Vierge, et en particulier des catéchismes de persévérance, puisque c'est là surtout que la sœur Coulombe a puisé la connaissance approfondie de nos mystères, et une facilité prodigieuse de parler et d'écrire sur toutes sortes de matières religieuses.

3° Enfin un troisième motif qui nous a porté à entreprendre cet ouvrage a été d'offrir au public une histoire tout à la fois pleine d'intérêt et d'édification. Sans doute les modèles ne nous manquent pas; nous pouvons en choisir selon notre attrait parmi les bienheureux qui, après avoir triomphé de la faiblesse et de la corruption de la nature, règnent maintenant dans les cieux. Mais le modèle que nous présentons doit nous être spécialement cher à plusieurs titres.

D'abord, c'est une enfant du Canada, de ce pays si justement appelé la *Nouvelle-France*. Sa vie admirable montrera éloquemment que le sol canadien est toujours vivifié par l'esprit de foi et fécond en vertus héroïques.

De plus, c'est une personne de notre époque. On se plaint souvent que les saints qu'on nous propose à imiter ne sont pas de notre temps, et que leur siècle est passé. Mais l'Église, toujours sainte, a toujours des âmes éminentes qui font sa gloire, son principal ornement et la portion la plus chère de son troupeau; toujours elle produit de ces fruits de grâce et de sainteté, même dans les jours mauvais où nous vivons. Cette histoire en sera une preuve frappante.

Enfin un autre titre qui recommande la sœur Coulombe à notre attention, c'est qu'elle a mené une vie très-commune à l'extérieur dans les diffé-

rentes situations où elle a passé. Ce n'est pas la vie d'une personne distinguée par des travaux glorieux, par des entreprises difficiles : non. C'est encore moins une vie rendue éclatante par des miracles, des révélations, des extases, ou autres merveilles extraordinaires. Rien de plus simple et de plus uni que cette existence si courte et néanmoins si bien remplie. On place, en général, les saints trop au-dessus de nous, à une distance où on ne peut les atteindre. De là vient que bien souvent on lit leur histoire pour les admirer, sans avoir aucun désir de les suivre et de marcher sur leurs traces. Les vies les plus utiles ne sont donc pas les plus extraordinaires, mais les plus imitables. Or c'est l'avantage que l'on trouvera dans l'histoire de cette humble religieuse : nous aurons en elle comme un reflet de la très-sainte Vierge, laquelle n'a jamais mené qu'une vie très-simple, et qui par là même a été le modèle de tous les âges et de toutes les conditions. En suivant Adèle Coulombe dans tout le cours de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa mort, nous la verrons comme un parfait modèle de l'enfant dans sa famille, obéissante à ses parents ; de la jeune écolière, soumise à ses maîtresses et se préparant à sa première communion ; puis de la jeune personne du monde, constamment appliquée à ses devoirs, et étudiant l'état de vie auquel elle est appelée ; et enfin de la fervente novice, de la parfaite religieuse, de la vraie sœur de

Charité qui vit dans l'amour et la pratique de ses règles, et meurt victime de son dévouement pour le service du prochain.

II

Les sources où nous avons puisé sont en premier lieu les écrits composés par la sœur Coulombe elle-même, dont le premier date du 14 octobre 1845, et le dernier du 10 janvier 1862. Elle y parle de quelques événements de sa vie, et surtout des dispositions de son âme. Nous avons eu souvent recours à cette source pure, principalement pour faire connaître son intérieur.

Nous avons aussi consulté sur la première période de sa vie ses parents, ses compagnes d'école et de catéchisme, laissant à leurs récits toute leur simplicité, sans y rien changer pour le fond, ni même pour la forme, si ce n'est quelques expressions incorrectes.

Quant à sa vie religieuse, il nous a été facile de prendre des informations auprès des sœurs de l'Hôtel-Dieu, témoins oculaires de sa vie dans leur monastère, et de sa très-sainte mort.

III

L'ouvrage est divisé en six livres. Autant que possible, nous avons suivi dans cette histoire l'ordre

chronologique. Le premier livre nous représente Adèle depuis sa naissance jusqu'à la dixième année de son âge, où elle fit sa première communion. Les sept années suivantes, qu'elle passa dans le monde avant d'entrer en religion, nous fournissent la matière des deux livres suivants, dont l'un est consacré à nous retracer la vie d'Adèle après sa première communion, sa conduite à l'école, dans la famille, dans les associations pieuses, et l'autre à rappeler ses travaux et ses vertus au catéchisme de persévérance. Les trois derniers livres nous font voir Adèle dans le cours de sa vie religieuse, soit au noviciat, soit à l'hôpital Saint-Patrice, soit au mont Sainte-Famille, où elle termine sa sainte vie par une sainte mort, le 13 avril 1862, n'étant âgée que de vint-sept ans à peine.



O Marie! c'est à vous que nous dédions cette Vie d'une de vos plus chères enfants, qui vous fut consacrée même avant sa naissance. Du haut du ciel bénissez ce petit ouvrage; donnez-lui la vertu d'inspirer à ceux qui le liront le goût de la piété et l'amour de votre divin Fils. C'est notre vœu le plus ardent, et c'est aussi la plus douce récompense qu'attend de vous l'auteur de ce modeste travail.

Et vous, glorieux saint Joseph, unissez vos bénédictions à celles de votre auguste épouse, afin que ce livre fasse du fruit dans les âmes. Bénissez en même temps l'institut qui se glorifie de porter votre nom, et les filles qui se vouent, sous vos auspices, au soin des malades, afin qu'elles composent toujours une famille de sœurs unies par la charité, d'hospitalières dévouées et de religieuses dignes de leur vocation.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Si nous donnons à la sœur Coulombe et à d'autres personnages dont il est parlé dans cette Vie le titre de saint, nous déclarons que c'est uniquement pour nous conformer à l'usage reçu parmi les fidèles, qui donnent quelquefois cette qualification aux personnes d'une piété universellement reconnue; et qu'en cela nous n'avons pas eu dessein de prévenir le jugement du Saint-Siége, à qui nous soumettrons toujours (comme nous l'espérons de la miséricorde de Dieu) nos sentiments, nos écrits et notre personne.

VIE
D'ADÈLE COULOMBE

RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE

DE

L'HOTEL-DIEU DE MONTRÉAL, EN CANADA

LIVRE PREMIER

ENFANCE D'ADÈLE COULOMBE

CHAPITRE I

Parents d'Adèle. — Quelques particularités qui précédèrent sa naissance. — Sa première éducation.

Les parents d'Adèle étaient peu favorisés des biens de la fortune, mais recommandables par leur esprit de foi et l'élévation de leurs sentiments. Son père, Antoine-Albert Coulombe, mort en 1843, était petit-neveu de Mgr Hubert, évêque de Québec, et sa famille avait fourni plusieurs membres au sacerdoce. Sa mère était sœur de M. J.-Z. Caron, grand vicaire de Mgr Bourzet, évêque de Montréal, mort le 19 juillet 1844. Ainsi elle appartenait à cette famille Caron, dans laquelle les vertus et les talents sont comme héréditaires, et qui, elle aussi, a donné au clergé, outre M. J.-Z. Caron, plusieurs hommes distingués, et aux communautés religieuses grand nombre de sujets qui y ont rempli avec honneur les premières charges.

Dieu bénit ces deux vertueux époux. De leur mariage naquirent sept filles et deux garçons. Celle dont nous écrivons l'histoire fut la plus jeune de la famille. Sa

1*

pieuse mère a plusieurs fois avoué que Dieu, dès avant la naissance de sa fille, lui faisait pressentir qu'elle portait en elle un fruit de grâce. « J'étais portée, dit-elle, à prier pour cette enfant plus que je ne l'avais fait pour les autres. Comme j'avais essuyé plusieurs revers de fortune et que j'étais loin de vivre alors dans l'aisance, je priais beaucoup plus le bon Dieu pour elle, afin qu'il voulût bien compenser par l'abondance des biens spirituels la pénurie des biens temporels dans laquelle elle allait se trouver en venant au monde. » Animée de ces saintes dispositions, cette bonne mère conçut l'heureuse idée de consacrer son enfant à la très-sainte Vierge, afin qu'elle daignât bénir cette chère âme et la prendre sous sa bienveillante protection. D'autres pieux mouvements portèrent encore cette mère vraiment chrétienne à consacrer son enfant au double culte de la Croix et du très-saint Sacrement. La suite fera voir comment ces saints désirs furent exaucés, et quelle influence peut exercer la piété d'une mère sur l'avenir de son enfant.

Adèle naquit un vendredi, 23 mai 1835, à la Rivière-du-Loup, diocèse des Trois-Rivières, et fut baptisée le lendemain 24, un samedi, jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Plus tard, elle aimait à repasser dans son esprit ces diverses circonstances. Sa piété y voyait les premières attentions de cette aimable Providence, qui l'avait fait naître au monde extérieur un *vendredi*, jour consacré à la Passion de Notre-Seigneur, et qui ensuite l'avait engendrée à la grâce un *samedi*, un jour de fête de la très-sainte Vierge, et pendant le mois spécialement consacré à honorer cette divine Mère. Ces heureuses coïncidences étaient à ses yeux comme les premiers anneaux de cette chaîne de grâce, qui commencèrent à son berceau pour se continuer jusqu'à sa mort. Au souvenir de ces touchants événements, et sous ces vives impressions que faisait naître dans son âme le sentiment des bontés divines,

elle épanchait ainsi son cœur, en 1861, dans un écrit daté de la veille du mois de Marie : « Je veille nos chers malades. La nuit est calme et tranquille; les étoiles brillent au firmament. Presque tous nos pauvres souffrants sont plongés dans le sommeil. Cependant je suis en face d'un magasin de la rue Saint-Paul, tout brillant de lumières, et, pendant que je veille pour mon Maître, je me demande : Ces personnes veillent-elles pour Dieu jusqu'à une heure si avancée; car il est déjà onze heures. Hélas! il est bien à craindre que non. Oh! que d'émotions salutaires cette tranquille nuit du 1er mai excite dans mon cœur! La profonde solitude qui m'environne et le vent qui souffle avec force me pressent et me sollicitent d'élever la voix. Et pourquoi? pour louer mon Dieu et raconter en peu de mots les faveurs singulières que Marie, ma tendre Mère, m'a toujours prodiguées dans ce précieux mois. En effet, j'ai tout reçu dans le mois de Marie : la vie corporelle et la vie spirituelle. Déjà j'avais été consacrée à cette divine Mère, et elle voulut, par un surcroît de bonté, me faire naître dans son beau mois, le 23 de mai, qui était un vendredi, et me faire recevoir le saint baptême un samedi, 24, jour de Notre-Dame de Bon-Secours. Elle voulut que ce petit cœur, qui avait été donné à Jésus crucifié et à elle, commençât à battre pour ces deux objets le jour d'une de ses fêtes; elle voulut que ce fleuve de grâces qui inonde mon enfance, qui n'a cessé de couler que quand mes infidélités y mirent une digue, qui a recommencé à couler avec tant d'abondance et qui coulera, je l'espère, jusqu'à la fin de mes jours, elle voulut, dis-je, que ce fleuve commençât son heureux cours le jour que l'Église l'honore sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice. Ainsi, par un bonheur inexprimable, le premier jour que je passai sur la terre en état d'innocence fut un samedi, et la première fête que j'y célébrai, sans le savoir, fut une fête de ma bonne Mère. N'ai-je donc pas raison de dire

que je lui dois tout quant à la vie corporelle et à la vie spirituelle? » C'est ainsi qu'aucun bienfait de Dieu ne passait inaperçu pour ce cœur reconnaissant.

L'enfant reçut au baptême les noms de Marie-Apolline-Adèle; le dernier est celui qui lui reste dans la famille. Sa pieuse mère, en la recevant régénérée par les eaux du baptême, se proposa de cultiver avec soin le précieux trésor que le Ciel remettait à sa garde. Cette enfant, en effet, lui apparaissait moins comme un fruit de la nature que comme un dépôt que lui confiait la divine Providence, et qu'elle devait garder pour Dieu seul. Vénérant en elle la fraîcheur de l'innocence baptismale, elle résolut de faire tous ses efforts pour la lui conserver. Dès que sa langue put bégayer quelques mots, elle lui appit à prononcer les paroles du signe de la croix, avec les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, qui devaient être plus tard le plus doux aliment de son cœur. Ensuite, à mesure que sa langue devenait plus déliée, elle lui apprenait l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole, les actes de Foi, d'Espérance et de Charité, et quelques autres petites prières que l'enfant se plaisait à répéter devant ses parents et les personnes qui venaient faire visite à la famille. Cette première semence, jetée dans un cœur si bien préparé, ne fut pas stérile. Dès l'âge de deux ans, Adèle s'exprimait avec une facilité qui charmait tout le monde. L'esprit de foi qui dès cette époque l'animait se faisait remarquer dans toutes ses paroles, dans toutes ses manières et jusque dans ses moindres démarches. Un jour qu'elle était sur la galerie devant la maison, elle entend dire que M. le curé était là, qu'il venait. A l'instant, croyant qu'il portait le saint Viatique aux malades, elle se met à genoux, joignant ses petites mains; elle paraissait immobile, recueillie comme un ange. M. le curé, en passant devant elle, se mit à sourire. Alors Adèle, se relevant, court toute joyeuse à la maison : « Maman, dit-elle tout émue,

M. le curé vient de passer; il m'a souri. Oh! que je suis heureuse! » C'est ainsi que dès lors commençait à poindre dans cette enfant cette piété tendre, qui devait dans la suite jeter un si vif éclat.

Pendant que la mère donnait ainsi ses premiers soins à son enfant, le père, de son côté, ne négligeait rien pour la rendre bonne. Bien différent de ces pères de famille qui restent étrangers à l'éducation de leurs enfants, dont ils abandonnent le soin à la mère, comme si eux-mêmes ne partageaient pas avec elle cette obligation indispensable, ce père vertueux profitait de ses moments de loisir pour l'instruire de ses devoirs, et, à mesure qu'elle grandissait, graver dans son âme les leçons de la sagesse. Il trouvait en elle tant de docilité et d'ouverture d'esprit, que c'était pour lui une vraie jouissance de lui recommander d'être bien sage, d'aimer bien le bon Dieu et de ne jamais l'offenser. L'enfant regardait avec amour ce père chéri, l'écoutait avec attention et mettait dans son cœur toutes ses belles leçons. Plus tard, à l'Hôtel-Dieu, elle se plaisait à rappeler dans une conversation familière le soin que ce bon père avait pris d'elle, les peines qu'il s'était données pour la former à la vertu. « J'ai perdu ce cher père, disait-elle, à l'âge de huit ans. Je n'oublierai jamais les sages conseils qu'il me donnait, principalement dans sa dernière maladie. Comme il était étendu sur son lit de souffrance, il me communiquait ses dernières volontés, et, me faisant asseoir sur le bord de son lit, il me disait : « Mon enfant, je vais mourir, mais souviens-toi de bien servir le bon Dieu et de l'aimer « de tout ton cœur. Ne cherche pas à paraître; fais « tes bonnes œuvres en secret, sans jamais songer à « plaire au monde. Sois fidèle à agir toujours pour « Dieu avec une grande pureté d'intention. » C'est ainsi que parlait à son enfant ce père si chrétien et si semblable à Tobie laissant à son fils ses dernières instructions. C'est ainsi que, sans s'en douter peut-être,

il entrait dans les desseins de Dieu, qui voulait inculquer à la pieuse enfant cet amour de la vie cachée dont elle donna dans la suite de si beaux exemples; du moins ces paroles restèrent toujours gravées au fond du cœur d'Adèle, qui avouait souvent que c'était de la bouche de son père qu'elle avait reçu les premiers germes de ce vif attrait qui la portait à dérober ses actions aux regards des hommes.

Dans un autre de ses écrits, elle atteste encore que ce bon père mourant lui avait légué une grande dévotion pour les âmes du purgatoire. Après avoir marqué sur ce papier plusieurs intentions qu'elle se proposait, elle ajoute : « Je n'ai pas encore parlé des saintes âmes du purgatoire; ne croyez pas cependant que je les oublie. Au contraire, cette dévotion qui me fut recommandée par mon bon père à son lit de mort tient un des premiers rangs dans mon cœur. Le souvenir de ces âmes bien-aimées de Dieu me suit sans cesse, et ma prière la plus habituelle est pour elles, de sorte que si je les oubliais, j'oublierais aussi de prier. » On voit, par ces lignes si expressives, quelle vive impression firent sur le cœur de la bonne Adèle les paroles de son digne père et quelle influence elles eurent sur le reste de sa vie. C'est là un exemple entre mille de l'effet que produisent sur les enfants les paroles des parents et de ceux qui les entourent, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de l'exemple : tant il est vrai que les enfants sont entre les mains de leurs parents comme une cire molle, se prêtant à toutes les formes, et conservant toute la vie celles qu'on leur a données dans l'enfance; ou bien encore ils sont, comme dit un ancien, semblables à un vase nouveau qui garde longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée. C'est ce qui arriva pour Adèle. Toute sa vie, elle conserva le souvenir de ce qu'elle avait vu et entendu dans la famille. Rien ne fut perdu pour elle, comme nous le verrons par la suite.

Ce fut à Montréal, où il s'était transporté depuis quelques années avec sa famille, que le père d'Adèle lui fut enlevé. Quoique bien jeune encore, elle comprit toute la grandeur de la perte qu'elle venait de faire et la déplora par beaucoup de larmes. Elle se sentait attachée à son père, non pas seulement par une tendresse naturelle, comme les autres enfants, mais par une affection toute sainte qui lui faisait regretter dans l'auteur de ses jours l'instrument dont Dieu s'était servi pour lui inspirer les premiers goûts de la vertu. Elle se résigna toutefois à la volonté divine, persuadée que du haut du ciel ce Dieu si bon lui servirait de père, et qu'il lui laisserait longtemps sa chère mère pour veiller sur elle et protéger sa jeunesse. Mais en sèchant ses larmes elle ne perdit pas la mémoire du cœur. Toujours elle aima à se rappeler le souvenir de cet excellent père, qui l'avait si bien instruite, et quand elle fut devenue grande elle se plut à lui donner des preuves de son tendre attachement en allant prier souvent sur sa tombe, ainsi que la suite le fera voir.

Telle fut la première éducation qu'Adèle reçut au sein de sa famille. Quand elle put comprendre et apprécier davantage l'influence qu'avaient exercée sur toute son existence ces premières leçons de vertu, son âme débordait de gratitude et de tendresse. Peu de temps avant sa mort, elle aimait à revenir sur ses premières années et à reconnaître les bienfaits que Dieu lui avait prodigués par le moyen de ses parents. « Ma sœur, disait-elle à une des religieuses de l'Hôtel-Dieu, il est bien juste de reconnaître les dons de Dieu et de l'en remercier. Oh ! que je suis contente d'avoir eu de bons parents ! Après Dieu, c'est à eux que je suis redevable de toutes les grâces que j'ai reçues. » Heureuses les enfants qui, comme Adèle, n'ont que des exemples édifiants sous les yeux, et qui n'entendent point de paroles capables de blesser leurs oreilles ! Alors la maison est comme un sanctuaire où tout contribue à développer

d'une manière merveilleuse leurs facultés naissantes, et à les incliner doucement à la vertu.

CHAPITRE II

Premières années d'école d'Adèle. — Elle est admise au catéchisme. — Comment elle se prépare à sa première communion.

Mme Coulombe, demeurée seule pour élever son enfant, songea à l'envoyer à l'école. Mais à qui la confiera-t-elle? Si l'éducation de famille influe si puissamment sur la vie d'une enfant, l'éducation reçue et donnée à l'école n'exerce pas moins d'empire. Sa pieuse mère le savait. Aussi son choix fut bientôt fait. Montréal a l'avantage de posséder les dignes filles de la sœur Bourgeois, qui depuis sa fondation ont élevé presque toute la jeunesse du pays. Elle connaît leur dévouement, leur longue expérience; c'est donc à elles qu'elle s'adressa.

La famille Coulombe résidait alors dans le faubourg Saint-Laurent, et tout près se trouvait une école du même nom, dirigée par les sœurs de la Congrégation. C'est là que Mme Coulombe conduisit son Adèle, heureuse de trouver, dans ces religieuses si bonnes, des maîtresses capables de réaliser ses vues sur son enfant et propres à développer ses excellentes dispositions. A la tête de l'école Saint-Laurent étaient les sœurs Saint-Jean-Baptiste et Saint-Jean-Chrysostome. Ces maîtresses habiles n'eurent besoin que d'un coup d'œil pour connaître et apprécier leur nouvelle élève. Frappées de ses rares qualités, de ses talents précoces, elles mirent toute leur application à les cultiver. Les succès répondirent aux efforts. Adèle ne fréquentait l'école que depuis une année à peine, que déjà elle savait assez bien lire. L'étude de la grammaire ne fut qu'un

jeu pour elle. Mais si cette enfant se faisait remarquer entre toutes les élèves par sa grande facilité, elle se faisait plus admirer encore par sa piété touchante. Dès ce temps, en effet, on la voyait élever fréquemment son cœur à Dieu et s'efforcer de marcher en sa sainte présence. Ses bonnes maîtresses l'encourageaient et l'aidaient de leurs conseils.

De son côté, Mme Coulombe, persuadée que quelque sûre que soit une mère du zèle des institutrices, elle ne doit jamais abandonner l'éducation de sa fille, ne la perdait point de vue. Quand son enfant était de retour à la maison, elle l'exhortait à mettre en pratique les leçons que ses pieuses maîtresses lui avaient données en classe. Elle ne le faisait jamais en vain. L'enfant savait à peine lire, que déjà elle récitait par cœur les belles maximes qu'on lui avait apprises. Lorsqu'elle fut plus avancée, son plus doux plaisir était de lire dans ses livres et d'en pénétrer la doctrine. La bonne mère admirait les rapides progrès de sa petite fille; elle admirait bien davantage encore le travail de l'Esprit-Saint dans son âme. Déjà, en effet, ce divin Esprit lui inspirait de vifs attraits pour la prière. Sa mère et sa sœur racontent que dès cette époque elle priait presque toujours. Mais ce qui était plus touchant encore, c'était le soin que prenait la pieuse enfant de cacher toutes ses dévotions, se ressouvenant des dernières recommandations de son père défunt. Quelquefois elle disparaissait tout à coup, et sa mère, ne sachant ce qu'elle était devenue, la cherchait partout avec inquiétude; bientôt elle la trouvait à genoux, priant avec ferveur, les mains jointes, dans l'attitude d'un recueillement profond. « Quand je la trouvais ainsi, disait sa mère, ses joues se coloraient; elle paraissait un peu confuse et déconcertée d'avoir été découverte et de n'avoir pu garder pour Dieu seul le secret de sa piété. » Touchée des inclinations si pieuses de son enfant, la mère priait Dieu de les lui conserver.

C'est l'usage dans les écoles des sœurs de la Congrégation de Marie, quand les enfants savent leurs prières, de leur faire apprendre les éléments de la doctrine chrétienne et de les leur expliquer. Adèle fit ses délices d'étudier son catéchisme et d'entendre parler de Dieu et de son saint amour. Elle se tenait aux pieds de ses maîtresses avec respect, les écoutait avec attention, recueillant avec avidité chacune de leurs paroles. C'était un plaisir de la voir. Avec une telle ardeur pour l'étude de la religion, Adèle ne pouvait manquer de profiter beaucoup. Aussi fut-elle bientôt une des plus savantes de sa classe.

Une autre pratique à la Congrégation est de faire approcher fréquemment les enfants du saint tribunal de la Pénitence, et de leur apprendre la manière de se confesser après leur avoir montré les avantages et les douceurs de ce saint exercice. Adèle n'avait jamais encore été à confesse. Quand on lui annonça que le temps de se confesser était venu, son cœur tressaillit de joie. « C'est moi, dit sa sœur, qui l'accompagnai lorsqu'elle se confessa pour la première fois. Après qu'elle eut prié longtemps avec ferveur, comme je trouvais qu'elle mettait beaucoup de temps à sa préparation, je lui dis que c'était assez et qu'elle devait entrer au confessionnal. Elle me regarda alors d'un petit air sérieux, et me dit : « Mais avant de se confesser il faut bien s'exciter « à la contrition. » Enfin elle entre et se confesse. Quand elle eut fini, comme elle restait longtemps au confessionnal, j'allai lui dire à l'oreille de sortir. Elle me répondit avec douceur : « Attends-moi un peu, je fais « ma pénitence tout de suite, afin de ne pas l'ou- « blier. » C'est ainsi que dès l'âge le plus tendre elle remplissait ses devoirs religieux et mettait en pratique les avis qu'on lui avait donnés.

Cependant le moment d'aller au catéchisme de première communion approchait. Ce catéchisme était alors dirigé par M. Saint-Pierre, le même qui avait

reçu sa première confession; Adèle y fut admise. A cette nouvelle, elle ne se posséda plus de bonheur. Le désir de recevoir au plus tôt son Dieu pour la première fois, et de s'unir à lui d'une manière plus étroite, remplit dès lors tout son cœur. Pour se rendre plus digne d'une si grande faveur, elle redoubla de zèle pour apprendre ses leçons de catéchisme et bien comprendre les explications qui lui en étaient faites. Ses compagnes lui ont rendu ce témoignage que jamais on ne vit d'enfant plus attentive ni plus désireuse de s'instruire sur sa religion, et principalement sur le sacrement de nos autels, qui faisait l'objet de tous ses vœux. Elle sortait de ces instructions tout enflammée du feu de l'amour divin, et se plaisait à communiquer ensuite à ses petites compagnes, ainsi qu'à ses parents, les impressions qu'elle avait éprouvées. Sa conduite d'ailleurs était toujours des plus édifiantes; on remarquait en elle un plus grand respect, un plus grand recueillement dans ses prières, tellement qu'elle ressemblait à un petit ange. Elle n'avait rien des manières folâtres des autres enfants; une modestie admirable reluisait dans toute sa personne. Aussi dès l'année suivante fut-elle choisie pour faire sa première communion, qui devait avoir lieu le jeudi après le dimanche du Bon Pasteur. Ce jour-là tombait le 10 avril de l'année 1845. Il serait difficile d'exprimer les transports de joie que ressentit cette sainte enfant en apprenant qu'elle allait bientôt s'unir au Dieu des tabernacles. Elle fit de nouveaux efforts pour se préparer à cette grande action. Tout enfant qu'elle était, elle comprit, à l'aide de la grâce, qu'il s'agissait de préparer une demeure, non pas à un homme, à un prince de la terre, mais au Dieu du ciel, qui voulait bien se donner à elle. Elle prit donc la chose au sérieux, et dès lors elle parut à l'école, dans la famille et surtout aux réunions du catéchisme, plus docile et plus attentive qu'auparavant. A son petit air grave et recueilli, on voyait qu'elle était toute préoc-

cupée d'une grande entreprise, et quand on lui demandait pourquoi elle était si grave et si pensive : « Ah ! répondait-elle, je me prépare à la plus grande action de ma vie. O maman, que je désire bien faire ma première communion ! » On s'aperçut en même temps qu'elle apportait encore plus de diligence à préparer ses confessions et à faire le soir son examen de conscience. Et comme sa sœur lui disait un jour : « Que fais-tu donc là, Adèle ? pourquoi passer tant de temps à ton examen ? — Il faut bien, répondait-elle, que je m'accoutume à bien m'examiner, afin de bien faire ma confession générale et de bien me purifier pour ma première communion. » Que les jeunes filles ne comprennent-elles donc toutes également l'importance de la première communion ; que ne s'y préparent-elles toutes avec un égal soin ! elles goûteraient le même bonheur et recevraient les mêmes grâces.

CHAPITRE III

Première communion d'Adèle. — Comment elle fait cette grande action. — Elle reçoit aussi la Confirmation.

Enfin arriva pour Adèle la retraite préparatoire à la première communion. Elle se fit pour les filles à l'église des Récollets, et commença, selon l'usage, le dimanche soir, pour se terminer le jeudi suivant. Notre fervente préparante y entra avec une joie indicible : c'était la première retraite de sa vie ; peut-être aussi fut-elle la plus douce et la plus suave. Dieu, en effet, tout porte à le croire, se plut à se révéler à cette âme pure et à lui prodiguer ses délicieuses caresses. Lui seul aussi a le secret de la piété tendre, de la docilité parfaite avec lesquelles elle exécutait tous les avis des prêtres qui dirigeaient la retraite, et en qui elle res-

pectait déjà la personne même de Notre-Seigneur; mais surtout lui seul connaît avec quelle sainte impatience cette âme innocente s'envolait, pour ainsi dire, au-devant du bien-aimé de son cœur à mesure qu'appochait le moment tant désiré. On se rappelle encore dans sa famille le silence rigoureux qu'elle garda pendant tout le temps de la retraite, et qu'elle n'interrompait que le soir pour rendre compte à ses parents des belles instructions qu'elle avait entendues et qu'elle retenait avec la plus grande facilité. Elle se rendait le matin au lieu des réunions avec un air modeste et recueilli, ne regardant rien dans les rues, mais toute pénétrée de la présence de Dieu. Quand elle retournait le soir à la maison, c'était le même silence, la même retenue. Elle occupait alors son esprit à repasser les vérités qui l'avaient davantage touchée. Ses anciennes compagnes conservent encore le souvenir de ce beau modèle, et les dix-sept années qui se sont écoulées depuis n'ont pu effacer les impressions profondes qu'avait faites sur elles un spectacle si édifiant. Toutes s'estiment heureuses d'avoir fait leur première communion avec elle, et nul doute qu'elle n'ait contribué par sa présence à les aider à la bien faire. Voici comment s'exprime à ce sujet l'une d'entre elles : « Longtemps avant notre première communion, Adèle y pensait souvent et m'exhortait à m'en occuper. Plusieurs semaines auparavant, nous étions convenues que nous ferions toutes nos œuvres en vue de cette grande action. Lorsque la retraite commença, Adèle redoubla de ferveur. O sainte retraite, jamais ton souvenir ne s'effacera de mon cœur! jamais je n'oublierai que j'eus le bonheur de la faire avec cette chère Adèle, de toutes nos compagnes la plus modeste, la plus pieuse, la plus fervente. Qu'il m'est doux, après tant d'années, de me rappeler les vives émotions qu'elle éprouva le dernier jour de la retraite, et qu'elle s'efforçait de faire passer dans mon âme, à la suite de la dernière instruction!

Cette instruction avait pour objet l'importance de bien faire sa première communion et d'y apporter une conscience pure. M. le prédicateur nous dit d'une voix pénétrante ces paroles, qu'il me semble entendre encore : « O mes chères enfants, si je savais qu'il y eût « parmi vous un nouveau Judas, je lui dirais : De « grâce, n'approchez pas de la sainte Table; n'imitez « pas ce traître, qui le premier fit une mauvaise com« munion! Mais non, j'espère qu'il n'en sera pas ainsi « de vous; toutes vous offrirez demain à Jésus un cœur « purifié de toute souillure. » En entendant ces paroles, nous étions attendries jusqu'aux larmes, mais surtout la bonne Adèle, dont les pleurs coulaient avec abondance. Après qu'elle eut reçu l'absolution, comme nous revenions ensemble, elle me dit : « C'est donc « demain le grand jour ! Tout est préparé ; n'y aurait« il que nos âmes qui ne le seraient pas ? Quel malheur « que celui de ne pas bien faire sa première commu« nion ! Demandons donc, ajouta-t-elle en me quit« tant, demandons ce soir, l'une pour l'autre, la grâce « de faire une bonne première communion. »

Un désir si ardent de bien communier, de la part d'Adèle, était bien de nature à frapper vivement l'esprit de ses jeunes compagnes; mais ce qu'elles n'admiraient pas moins, et ce qui paraît peut-être encore plus surprenant dans cette enfant, c'est l'esprit de pénitence dont son cœur était animé. Vers la fin de la retraite, pour préparer les enfants à recevoir l'absolution, M. le prédicateur avait présenté une suite de considérations propres à faire naître dans leurs âmes des sentiments de contrition. Ces considérations touchèrent si vivement la jeune Adèle, qu'elle ne put retenir ses larmes. La seule pensée de ses péchés la remplissait d'amertume. A la voir ainsi pleurer à chaudes larmes, on eût dit que depuis l'âge de raison elle avait commis bien des fautes, souillé bien souvent sa robe d'innocence. Cependant il n'en était rien. Cette heureuse enfant,

entourée de soins comme elle l'était, et de plus si fidèle à la grâce, avait toujours, on le sait très-certainement, conservé la blancheur de son âme. Les fautes les plus considérables qu'elle eût à se reprocher n'avaient jamais dépassé les limites du péché véniel. Mais l'histoire des Saints nous apprend que d'ordinaire les âmes les plus pures sont les plus remplies de l'esprit de pénitence. A l'exemple de saint Louis de Gonzague, qu'elle honorait comme un de ses patrons et qui accusait avec tant de douleurs les petites fautes de sa vie, cette bénite enfant ne pouvait se consoler en pensant à ses légères négligences, à ses petites désobéissances et autres fautes qui échappent, même dans tous les âges, à la fragilité humaine. Ces sentiments de componction éclatèrent surtout à l'occasion d'une touchante pratique dont nous allons parler. C'est l'usage de suggérer aux enfants, le dernier jour de la retraite, de demander pardon à leurs parents des chagrins qu'ils ont pu leur causer, et de les prier de les bénir. Notre Adèle, si fidèle à suivre ponctuellement tous les avis de ses supérieurs, n'eut garde de manquer à celui-ci, qui était d'ailleurs si conforme au besoin de son cœur. Elle s'en acquitta en des termes si touchants, que les personnes qui en furent témoins ne purent s'empêcher de pleurer. Sa mère et sa sœur, en rappelant ces circonstances, disaient : « Ah ! si vous l'eussiez vue verser des larmes si amères et témoigner tant de douleur, vous n'auriez pu vous empêcher de pleurer vous-même. A voir son chagrin, ses regrets constants, on l'eût prise pour une grande coupable; cependant elle avait toujours été la plus soumise et la plus douce des enfants. »

A cette horreur du péché, à cette contrition vive dont elle était toute pénétrée, se joignait dans Adèle un empressement de plus en plus grand de s'unir à son Dieu. Elle comptait les heures qui la séparaient de cet heureux moment. Les exercices de la retraite, en purifiant son cœur, y avaient allumé un feu plus ar-

dent et une soif qui la faisaient soupirer comme le cerf altéré après les sources d'eau vive. Elle était rendue au mercredi soir, 9 avril. C'était la veille du jour le plus beau de sa vie. Que la nuit lui parut longue ! Elle la passa presque sans dormir, soupirant sans cesse après la possession de son Dieu. Enfin l'aurore de ce jour fortuné parut. Avec quel transport de joie, avec quelle sainte allégresse elle la salua ! A son lever, elle ne pouvait contenir les sentiments qui remplissaient son âme. Comme il était tombé de la neige pendant la nuit, et que cette neige blanchissait les rues, elle disait naïvement à ses parents : « Voyez donc cette belle neige toute blanche et que les pieds des passants n'ont pas encore foulée, le bon Dieu veut nous montrer par là combien nos âmes doivent être nettes et pures. Ah ! comme tout est blanc aujourd'hui ! les rues sont blanches, nos robes sont blanches, les parures mêmes de l'église seront blanches. Que cela exprime bien la blancheur dont nos âmes doivent être revêtues ! »

Remplie de ces saintes pensées, Adèle sortit de la maison pour se rendre à l'église des Récollets. « Dans cette église, dit une de ses compagnes, nous trouvâmes les prètres qui devaient diriger les enfants de la première communion, et les bonnes sœurs qui avaient pris tant de soin de nous. Après avoir chanté quelques cantiques et récité quelques prières, nous partîmes pour l'église de la paroisse. C'est là que nous attendait le grand bonheur, objet de tous nos vœux, mais que semblait désirer bien plus ardemment encore la vertueuse Adèle. » Elle assista au saint sacrifice de la messe avec une piété qu'on n'avait pas encore remarquée en elle. Sur son visage doux et animé, dans ses yeux humides de larmes, on lisait les pensées qui occupaient son cœur. Enfin le moment d'aller à la sainte Table arriva. Les anges ne purent contempler sans admiration cette enfant, qui leur ressemblait si bien par son innocence, s'avançant lentement vers l'autel, les mains jointes, les

yeux baissés, le cœur tout brûlant d'amour, pour se nourrir de son Dieu; puis, s'en retournant à sa place avec l'expression d'une joie céleste, et, se livrant ensuite à tous les transports de sa reconnaissance, car elle possédait enfin le Dieu caché qui comblait tous ses désirs, et elle pouvait dire avec l'Épouse des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi; je le tiens et ne le quitterai plus.* Son action de grâces fut en rapport avec les dispositions qu'elle avait apportées à la sainte communion. Elle semblait tout absorbée en Dieu. Une conversation qu'elle eut le lendemain avec une de ses compagnes, nous révèle une partie des sentiments qui l'animaient dans ce moment précieux. « Comme nous parlions ensemble, dit cette jeune fille, du bonheur que nous avions eu la veille : « Oh ! dit-elle, que j'étais heu-« reuse, mais heureuse d'un bonheur qui ne peut s'ex-« primer. — Et qu'as-tu dit à Notre-Seigneur, » lui demandai-je? « Bien des choses, me répondit-elle; je « l'ai remercié d'abord, puis j'ai prié pour mes bons « parents et pour toutes les personnes qui me sont « chères; j'ai demandé ensuite à Notre-Seigneur la « grâce de mourir plutôt que de l'offenser. »

Au sortir de l'église, sa bouche parlait encore de l'abondance de son cœur. Elle ne se lassait pas d'exprimer le bonheur qu'elle avait goûté. « Je n'oublierai jamais, dit une de ses amies, la joie d'Adèle après sa première communion, la détermination où elle était d'être toujours fidèle à son bon Jésus. En nous faisant remarquer nos habits, elle nous disait avec la candeur qui lui était naturelle : « Le bon Dieu veut nous mon-« trer par cette blancheur extérieure la pureté inté-« rieure qu'il désire toujours voir en nous. » C'est ce qu'elle demanda à Dieu le reste de la matinée. L'après-midi, les enfants s'étant réunies auprès des sœurs qui devaient les occuper à de pieux exercices, elle fut députée au séminaire avec une autre de ses compagnes pour demander l'heure de la cérémonie qui devait

avoir lieu dans la soirée. « M. Fay, curé d'office, étant venu au parloir, raconte sa compagne, nous adressa quelques paroles gracieuses; puis, se tournant du côté d'Adèle, qui avait l'air si sage et si content, et nous regardant toutes les deux, il nous dit : *Vous devriez toujours être de petites vierges.* Comme je me taisais pour laisser parler ma petite compagne, qui parlait toujours si bien, Adèle répondit d'un air aisé : « Oh ! oui, Monsieur, il serait bien à désirer qu'il en fût ainsi. » Ce souhait eut son entier accomplissement. Adèle demeura, en effet, toujours vierge de corps et d'esprit, et ce lis, si bien arrosé du sang de l'Agneau, conserva toujours sa blancheur. Bien éloignée d'imiter ces enfants qui après leur première communion abandonnent tristement leur Dieu pour se livrer au monde, notre jeune communiante lui resta fidèle. Jamais elle ne se sépara du bien-aimé de son cœur : elle contracta avec lui une union qui devint indissoluble.

Le sacrement de Confirmation, qu'elle reçut vers la fin du mois de juillet, en lui donnant de nouvelles forces, vint encore resserrer des liens si doux. Adèle se prépara avec tout le soin possible à ce grand sacrement qu'on ne reçoit qu'une fois, et qui apporte à l'âme avec ses dons la personne adorable de l'Esprit-Saint. « Oh ! qu'il me tarde, disait-elle à ses parents, de recevoir cet esprit de force qui va faire de moi une parfaite chrétienne et me rendre capable de résister à toutes les tentations du démon. » Son âme était toute préoccupée de cette nouvelle faveur; elle y pensait sans cesse et s'efforçait de s'en rendre digne. « Un jour, dit une de ses amies d'enfance, je la surpris tenant entre ses mains une image qui représentait la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; et, me montrant cette image, elle me dit : « Oh ! combien ces Apôtres durent « être heureux, lorsqu'ils reçurent le Saint-Esprit qui « les remplit de force et de courage ! » Puis, baisant son image, elle ajouta : « O Saint-Esprit, que j'ai hâte

« de vous recevoir ! » Le jour où nous fûmes confirmées, je remarquai qu'à chaque instant elle élevait les yeux vers le ciel, et, joignant les mains, répétait sans se lasser la petite priere qu'elle avait apprise ! « O « Esprit de lumière et de force, venez donc habiter en « moi ; venez embraser mon pauvre cœur, qui désire « tant vous recevoir ! » Elle le reçut, en effet, avec la plénitude de ses dons, et l'avenir nous dira les lumières étonnantes que cet Esprit de vérité se plut à lui communiquer.

LIVRE DEUXIÈME

ADÈLE COULOMBE APRÈS SA PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE I

Moyens que prend Adèle pour conserver la grâce de sa première communion.

Nous avons vu Adèle à la sainte Table, modèle achevé d'une jeune communiante; avant de la suivre à la Persévérance, arrêtons-nous à la considérer dans sa conduite après la première communion, et voyons les moyens qu'elle prit pour en conserver la grâce.

Le premier moyen qu'elle employa fut la prière. Elle en avait sucé l'amour, pour ainsi dire, avec le lait. Notre-Seigneur, en venant en elle, avait augmenté cet attrait si précieux. D'ailleurs, à mesure qu'elle avançait en âge, elle sentait davantage la nécessité de cette arme puissante pour résister aux tentations de l'ennemi. Elle se prescrivit donc pour chaque jour des moments destinés à la prière. Dès son réveil, elle donnait à Dieu, par une élévation de son cœur, toutes les actions de sa journée; puis, aussitôt que possible, elle faisait sa prière du matin, suivie d'une lecture méditée. Elle priait avant et après le repas; elle priait en entendant tous les jours la sainte Messe, en disant pieusement son chapelet; elle priait sous la direction de ses bonnes maîtresses, avant, pendant et après l'école. Mais elle faisait toutes ces prières avec tant de

ferveur, que sa vue seule inspirait de la dévotion. Bien différente de ces enfants dissipés dont la prière ne consiste guère que dans le mouvement des lèvres, Adèle se recueillait profondément, n'oubliant pas que c'est à Dieu que l'on parle dans la prière, et paraissait toute pénétrée de respect pour sa Majesté adorable. Adèle avait en outre plusieurs petites dévotions dont elle s'acquittait exactement à la maison, où, avec l'agrément de sa mère, elle avait transformé une petite chambre en oratoire. Là elle avait élevé un petit autel qu'elle ornait de son mieux, et sur lequel elle avait placé les images qui lui rappelaient ses dévotions de prédilection : l'image de la Croix, de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Louis de Gonzague, de saint François Xavier, dont elle suivait toujours la neuvaine avec beaucoup de soin. C'était pour elle une douce occupation de parer sa chapelle selon les différents degrés des fêtes, se servant de ce moyen pour entrer dans l'esprit des divers mystères que l'Église célèbre dans le cours de l'année; de plus, la veille de Noël, elle ne manquait point d'y mettre un petit enfant Jésus en plâtre, qu'elle y gardait tout le temps consacré à honorer la sainte enfance de Notre-Seigneur. Elle a continué ces pieuses pratiques jusqu'à son entrée à l'Hôtel-Dieu. De temps en temps, dans la journée, elle se renfermait dans son petit oratoire pour y épancher son cœur dans la prière, mais toutefois sans jamais manquer à ses autres devoirs. Bientôt cet attrait pour la prière devint si grand, qu'il lui fut impossible de vivre sans prier.

Pour se soutenir dans la vertu, Adèle ajouta à la prière la lecture des bons livres. Après avoir parlé à Dieu au fond de son cœur, elle trouvait ses délices à l'entendre parler à son tour dans les livres. Sa petite bibliothèque était composée de quelques livres de la bibliothèque paroissiale; elle la grossit plus tard des livres qu'elle obtint en prix. Mais autant elle avait de

goût pour les bons livres, autant elle avait d'horreur pour ces livres mauvais, qui ne sont propres qu'à ébranler la foi et les mœurs, et qui font tant de ravages dans les familles. Jamais elle ne souffrit dans sa bibliothèque aucun livre suspect ni même frivole. Si quelquefois on l'invitait à lire de ces sortes de livres : « Non, non, disait-elle, je n'ai pas le temps; tout mon temps est pris par la prière, par les travaux du ménage, par la préparation de mes leçons. Quand j'aurai fini tout cela, alors je verrai ce que j'aurai à faire. » Lire de ces livres eût été à ses yeux une perte de temps. Tous ses loisirs étaient consacrés à lire et à méditer les ouvrages qui pouvaient l'instruire et l'édifier. Ses livres préférés étaient les Actes des apôtres, les Actes des martyrs, l'*Introduction à la vie dévote*, et un ouvrage du Père de Gérambe : *L'éternité s'avance, et nous n'y pensons pas*. Elle aimait particulièrement à lire la Vie des saints, et surtout de ceux dont on faisait la fête. « Quand j'étais chez mes parents, disait-elle un jour à une des sœurs de l'Hôtel-Dieu, j'aimais beaucoup la lecture de tous les livres de piété, mais surtout la Vie des saints et principalement la Vie des jeunes vierges. Comme j'avais une mémoire heureuse, mon esprit était toujours rempli de ce que j'avais lu. » Son cœur s'enflammait dans ces lectures. Semblable à sainte Thérèse, qui, dès l'âge de sept ans, avait puisé dans le récit des souffrances des martyrs le désir de mourir pour Jésus-Christ, la petite Adèle ne respirait que dévouement et sacrifice. Voici en quels termes s'exprime à ce sujet une de ses anciennes compagnes d'école, actuellement religieuse : « Pendant que j'allais à l'école avec Adèle, j'ai remarqué qu'elle aimait beaucoup à lire la Vie des saints. Lorsque le soir, après la classe, nous allions jouer ensemble, elle me proposait d'en lire quelques pages, et choisissait de préférence la vie du saint dont on faisait ce jour-là la fête. Dans ses conversations, elle aimait à s'entretenir des traits qui l'a-

vaient le plus frappée, ce qu'elle faisait d'une manière si agréable, que nous trouvions vraiment du plaisir à converser avec elle. Elle portait une sainte envie aux saints qui ont eu le bonheur de mourir martyrs. Donner sa vie pour la défense de sa foi lui semblait une des plus grandes faveurs du Ciel. Elle me disait souvent : « Oh ! que je voudrais bien avoir vécu au temps des « persécuteurs de l'Église ! combien d'enfants à notre « âge ont eu alors le bonheur de donner à Notre-Sei- « gneur jusqu'à la dernière goutte de leur sang ! Il me « semble que je serais si heureuse de souffrir la mort « et tous les tourments par amour pour le bon Dieu. » C'est ainsi qu'Adèle nourrissait et entretenait sa ferveur. Elle trouvait la vie là où d'autres jeunes filles trouvent la mort, parce que au lieu de lire de bons livres elles se repaissent de ces productions funestes qui ne devraient jamais se trouver entre leurs mains.

Adèle ne se contentait pas de la prière et des lectures pieuses. Elle fréquentait encore les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dans ce bain salutaire, avec cette manne vivifiante, elle trouvait le moyen, non-seulement de se soutenir, mais de croître en ferveur, et de courir sans s'arrêter jamais, comme nous le verrons par la suite, dans les sentiers du saint amour et de la plus haute perfection. De plus elle continuait à assister au catéchisme. Bien des enfants, après leur première communion, ou du moins quand elles ne vont plus à l'école, ne paraissent presque plus au catéchisme, et perdent ainsi l'instruction religieuse qu'elles avaient acquise dans leur première enfance. Adèle eut garde d'en faire autant. Les réunions du catéchisme se prolongeant après la première communion et la confirmation, elle fut heureuse d'en profiter pour conserver les connaissances qu'elle avait acquises, et perfectionner les qualités de son cœur. Elle croyait d'ailleurs avec raison que de cette manière il lui serait plus facile d'entrer à la Persévérance et d'en retirer des fruits.

Le zèle d'Adèle à prendre les moyens de se fortifier dans la vertu n'avait d'égal que le soin qu'elle mettait à éviter les écueils contre lesquels elle aurait pu se briser et faire, comme tant d'autres, un triste naufrage. Elle comprit de bonne heure, non-seulement le danger d'abandonner les pieuses pratiques qui lui avaient été suggérées, mais aussi le péril des mauvaises compagnies, de l'oisiveté et des parures mondaines. On lit dans la vie de sainte Thérèse qu'après la mort de sa mère, s'étant liée d'amitié avec une parente remplie de l'esprit du siècle, elle changea tellement de conduite, qu'on ne la reconnaissait plus. Adèle, toujours fidèle aux recommandations de ses parents et de ses maîtresses, évita de tomber dans ce piége. Jamais on ne la vit dans les assemblées du monde : les bals, les spectacles, les promenades, jeux publics ou autres divertissements dangereux. Aussitôt qu'elle s'apercevait que la société de quelqu'une de ses compagnes était pour elle une occasion de péché, ou seulement pouvait la détourner de la vertu, elle l'évitait comme la peste. Elle fuyait avec un égal soin l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices. Jamais dans la famille on ne la vit désœuvrée. Ayant la plus haute idée du prix du temps, elle évitait de ne rien faire ou de faire des riens. « O maman, disait-elle quelquefois, que le temps est précieux ! je ne veux pas en perdre une minute. » En effet, elle n'en perdait aucune, s'occupant toujours, soit à lire, soit à prier, ou même à chanter de pieux cantiques, où elle se délassait en épanchant son cœur. Ne se sentant aucun attrait pour les bagatelles, ni même pour ce qu'on appelle les arts d'agrément, qui peuvent avoir quelquefois leur utilité, mais qui trop souvent consument inutilement un temps considérable, et exposent les jeunes personnes à perdre l'habitude si salutaire du travail et à être à charge à leur famille, Adèle se tenait toujours éloignée de ces passe-temps frivoles. La vue de tant de jeunes filles qui, en s'y livrant, avaient senti

leur âme s'amollir et s'étaient trouvées sans énergie pour accomplir leurs devoirs, avait suffi pour la confirmer dans sa détermination. Son amour pour la modestie et la pureté lui inspirait également un éloignement invincible du luxe, de ces modes et robes indécentes, que le démon de l'impureté invente et introduit dans le monde comme autant de piéges pour perdre les âmes. Elle s'interdit même toute sa vie les mises et les coiffures recherchées, sous lesquelles se cachent le plus souvent la vanité et l'envie de paraître. « Par la grâce de Dieu, disait-elle un jour, je n'ai jamais porté de fleurs à mon chapeau, ni d'autres ornements superflus. Le bon Dieu m'a fait la grâce de demeurer toujours dans ma simplicité. » Telle était son amour pour cette dernière vertu, qu'elle se fût reproché de mettre trop de temps à sa toilette. C'était pour elle l'affaire de quelques instants, non pas qu'elle fût négligée, car elle fut toujours très-proprement vêtue. Tout était si bien dans son costume, que la critique la plus sévère n'aurait pu rien trouver à reprendre, soit pour la négligence, soit pour la recherche.

Toutes ces précautions, que d'autres regardent comme superflues, Adèle les trouvait encore insuffisantes. Convaincue que l'école serait pour sa vertu une des sauvegardes les plus sûres, au lieu de la quitter après sa première communion, comme le font trop souvent bien des jeunes filles, elle la fréquenta avec plus d'assiduité que jamais. C'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE II

Adèle devient un modèle d'application à l'école. — Ses progrès. — Son zèle pour le bien de ses petites compagnes.

Il n'est que trop ordinaire de voir les enfants qui ont communié se relâcher à l'école. Il n'en fut pas ainsi

d'Adèle. Loin de se démentir, elle ne fit que redoubler d'ardeur après sa première communion. Voici ce que nous apprend, sur cette époque de sa vie, une de ses anciennes compagnes de classe. « Son assiduité était remarquable; jamais elle ne s'absentait, et, quand le moment de se rendre à l'école était venu, rien ne pouvait la retenir, ni le froid, ni la pluie, ni la neige. Quelque temps qu'il fît, elle partait aussitôt, afin de se trouver en classe à l'heure marquée, et ne rien perdre des leçons de ses maîtresses. Si parfois des raisons graves l'obligeaient à arriver trop tard, on voyait à sa figure qu'elle en était peinée. Elle ne manquait jamais alors de s'excuser. En allant à l'école, comme en revenant, c'était toujours ce même air modeste et recueilli qu'elle avait avant sa première communion. Elle marchait les yeux baissés, sans jamais regarder de côté et d'autre, ni s'arrêter à voir les curiosités. Si quelques compagnes voulaient la retenir et l'amuser à voir ce qui était dans les magasins : « Non, non, disait-« elle doucement, nous n'avons pas le temps; marchons « vite pour être rendues à l'heure. » Et ainsi elle passait son chemin sans faire attention à ce qui était autour d'elle. Ses entretiens alors étaient toujours édifiants, roulant le plus souvent sur des matières d'école ou de religion. Elle ne pouvait souffrir qu'on se moquât des autres, ni qu'on parlât mal de qui que ce soit. Sa tenue en classe n'était pas moins frappante. Travaillant toujours sous l'œil de Dieu, dont elle ne perdait jamais de vue la présence, elle ne parlait que quand elle était interrogée; alors elle se levait de si bonne grâce, s'exprimait avec tant de facilité, et en même temps avec tant de modestie, que ses compagnes ne savaient ce qu'elles devaient le plus admirer, ou de la justesse de ses réponses, ou de sa profonde humilité. Du reste, aucune n'était surprise de ses succès, car toutes connaissaient son application au travail. Adèle, en effet, était avare de son temps à l'école encore plus

qu'à la maison. Quand elle n'étudiait pas ses leçons, elle lisait ou écrivait. Les nombreux cahiers qu'elle a laissés, et qui témoignent d'année en année de ses progrès, soit pour l'écriture, soit pour l'orthographe, disent assez quelle ardeur elle apportait à l'étude. Rien de plus net et de plus régulier. Tout y est fait avec intelligence et disposé dans un ordre parfait. On y voit comme un reflet de son âme, dont tous les mouvements furent toujours si conformes aux inspirations de la grâce. Ce même esprit d'ordre se faisait encore remarquer dans la tenue de ses livres. Ils étaient toujours à leur place, jamais déchirés ni malpropres. Économe en tout, Adèle ne pouvait manquer de l'être dans l'emploi des choses à son usage : c'était à ce point, qu'elle se fût fait scrupule de perdre même une feuille de papier. Plusieurs de ses petites compagnes, qui n'avaient pas le même esprit de ménagement, lui disaient quelquefois en riant : « Adèle, si tu continues, tu deviendras riche. » La bonne enfant souriait : « Ce n'est pas pour devenir riche que j'agis ainsi, répondait-elle, mais je me ferais un reproche d'abuser de ce que mes parents ont la bonté de me fournir pour l'école. » Comme elle n'avait pas moins de zèle pour l'avancement de ses petites compagnes que pour le sien propre, dès que sa tâche était remplie, elle s'empressait d'aider celles qui avaient le moins de facilité ou qui étaient plus jeunes. Elle leur faisait apprendre et réciter leurs prières, les faisait lire. Ses maîtresses, qui savaient qu'elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait rendre service aux autres, aimaient à l'employer ainsi. Elles croyaient ne pouvoir mieux récompenser son application qu'en secondant ses efforts pour le bien de la classe, et jamais elles n'eurent à se repentir de la confiance qu'elles lui avaient donnée, car jamais elle n'en abusa.

Si désireuse que fût Adèle de s'instruire et d'instruire les autres, elle l'était bien davantage encore de

concourir à leur sanctification. Dans ce but, elle n'épargnait ni conseils ni prières. Quelques-unes de ses compagnes venaient-elles à s'écarter du respect qu'elles devaient à leurs maîtresses, elle les en reprenait avec bonté : « Pensez donc, disait-elle avec douceur, que nos bonnes tantes nous tiennent la place de Dieu. Ne se donnent-elles pas assez de peine d'ailleurs pour que nous évitions de les contrister ? » Un jour, une de ses compagnes, d'un caractère assez difficile, s'étant oubliée plus que de coutume, elle ne manqua pas de lui en témoigner son chagrin et de l'encourager à réparer sa faute. Voici en quels termes s'exprime celle qui fut l'objet d'une charité si attentive : « C'était le soir après la classe, j'étais triste ; par ma dissipation et la négligence à mes devoirs, je m'étais attiré de sévères réprimandes. Adèle m'aborda, la bonté peinte sur le visage : « Ma chère, me dit-elle d'un ton pénétrant que je me rappelle encore, tu as fait bien de la « peine aujourd'hui à Notre-Seigneur et à la très-sainte « Vierge ; il ne faut pas finir la journée comme tu l'as « commencée. Crois-moi, va trouver notre bonne « tante pour lui demander pardon ; promets-lui qu'à « l'avenir tu seras meilleure, et que tu la dédommageras de la peine que tu lui as causée. Fais cela, « ajouta-t-elle d'un air suppliant, et tu verras que « tout ira bien. » Je me rendis à ses instances ; j'allai trouver ma maîtresse et lui demandai pardon. « C'est « sans doute Adèle Coulombe, me dit cette maîtresse, « qui vous a suggéré ces bons sentiments ; j'oublie « votre faute en sa considération ; mais tâchez d'imiter « cette compagne, qui est pour toute la classe un modèle d'édification. »

Tel était le zèle de cette enfant pour le bien de ses compagnes que, lorsqu'elle ne pouvait les rencontrer, elle leur écrivait, afin de les prémunir contre les dangers qui leur auraient été funestes. S'étant aperçue qu'une de ses amies fréquentait une compagne qui

n'était pas bonne, sa charité en fut alarmée. Elle lui envoya ce petit billet : « De grâce, ne va donc plus avec Mlle N., car c'est une mauvaise amie qui te dissipera ; ne va plus avec elle. Si je n'y avais pris garde, elle m'eût entraînée aussi. Je lui ai déclaré que tant qu'elle ne changerait pas de conduite, je ne voulais plus de sa compagnie. Fais-en autant. »

Mais c'était surtout dans ses conversations qu'Adèle montrait ce zèle qui ne lui laissait, pour ainsi dire, aucun repos; c'était là aussi qu'elle avait le plus de succès. Une parole sortie de sa bouche produisait souvent une impression ineffaçable. Il y eut même de ses compagnes qui furent entièrement changées à la suite de ces pieux entretiens. On en cite une entre autres dont la conversion est trop remarquable pour ne pas la rapporter ici. C'était une enfant d'une humeur fâcheuse et de plus extrêmement dissipée. Ses maîtresses avaient inutilement essayé tous les moyens de la ramener à de meilleurs sentiments; elle semblait incorrigible. Comme elle appartenait à des parents pauvres, elle était ordinairement mal habillée. Tant de motifs auraient pu en rebuter une autre; mais ils furent pour Adèle autant de titres à sa charité. Elle entreprit donc de la convertir. Dans ce dessein, elle saisit toutes les occasions de lui adresser quelques bonnes paroles, et de l'exhorter à être plus sage et plus docile. Celle-ci, surprise et presque fâchée de tant de poursuites, finit par lui dire : « Mais, Adèle, que me veux-tu donc? — Je veux ton bien, » répond la charitable enfant. Cependant la conversion n'avançait pas beaucoup. Adèle ne se découragea point. Voyant toutes ses remontrances sans effet, elle résolut de tenter un dernier coup : ce fut de conduire sa compagne aux pieds de la très-sainte Vierge, et de la lui recommander. Cette démarche réussit pleinement. Écoutons parler elle-même cette compagne, qui se plaît à glorifier maintenant son aimable bienfaitrice, à laquelle

elle se croit redevable de son bonheur. « Il y avait longtemps qu'Adèle me faisait des avances pour m'engager à sortir de mes mauvaises habitudes; mais je restais insensible. Ni ses bons exemples, ni ses salutaires avis n'avaient pu me déterminer à changer. Adèle pourtant ne m'abandonna pas. Après avoir épuisé tout ce que sa charité ingénieuse avait pu lui suggérer, elle s'adressa à la sainte Vierge, ce qu'elle ne faisait jamais en vain. Un soir donc, elle me dit : « Viens; nous « allons aller à Bon-Secours. » Je la suivis. Chemin faisant, elle m'exhortait à recourir à cette bonne Mère. « Oh ! que la sainte Vierge est bonne ! me disait-elle; « je l'aime, mais je voudrais l'aimer d'avantage; je « voudrais te la faire aimer aussi à toi. Je ne sais pas « comment on ne peut aimer une si tendre Mère; elle « a tant fait pour nous, ayant sacrifié ce qu'elle avait « de plus cher au monde : son divin Fils ! » Lorsque nous fûmes arrivées à l'église de Bon-Secours, elle ajouta presque en me suppliant : « Nous allons entrer « dans son sanctuaire: promets-moi, quand tu seras « aux pieds de son image, de lui jurer fidélité. Dis-lui « de tout ton cœur: Ma bonne Mère, je voudrais bien « vous imiter et devenir bonne, mais je ne le puis par « moi-même; daignez donc m'en obtenir la grâce ! » Ses paroles firent sur moi une telle impression, que je me trouvai tout hors de moi-même. Arrivée à l'église, je ne pus penser à autre chose qu'à ce qu'elle m'avait dit. Alors je me sentis si émue, qu'il me fut impossible de résister. Au sortir de l'église, cette chère compagne, voyant que j'étais touchée de la grâce, me dit : « Jus- « qu'à présent tu as été bien méchante; tu as fait sou- « vent de la peine à nos maîtresses, tu as mal édifié « nos petites compagnes; il faut que tu mènes une « autre vie. » Comme je semblais hésiter encore, craignant de n'être pas capable de faire ce qu'elle me demandait : « Prends garde, me dit-elle d'un air sé- « rieux, d'abuser des grâces de Dieu. Tu as présente-

« ment tous les moyens de t'amender; si tu ne le fais « pas, tremble pour ton avenir. » Puis, pour achever de me décider, prenant une petite statue de la sainte Vierge, qu'elle avait toujours sur elle : « Accepte cette « petite statue, ajouta-t-elle, mais ne dis à personne « que je te l'ai donnée. Tu diras souvent à la sainte « Vierge, surtout quand tu seras tentée : Ma bonne « Mère, ayez soin de moi, soyez ma gardienne. » Ce dernier acte de charité acheva de me gagner et mit le comble au respect, à l'affection que j'avais déjà pour cette fille chrétienne, ou plutôt pour cet ange de la terre. » Tel est le récit simple et naïf de cette compagne; il peint mieux que ne pourraient le faire toutes les paroles, le zèle prodigieux que déployait déjà cette bénite enfant pour la sanctification du prochain.

Non contente d'avoir ramené à la vertu ses compagnes qui en étaient éloignées, elle prenait tous les moyens de les y affermir : conférences pieuses, sages remontrances, supplications même. « Adèle n'aimant pas à sortir, raconte cette même compagne qu'elle était si bien parvenue à changer, j'allais la trouver chez elle. Alors, me tirant à l'écart sur la galerie de la maison, car elle craignait les louanges que pourrait lui attirer sa conduite, elle me parlait du bon Dieu, du bonheur qu'il y a à le servir. Comme elle était toute remplie de piété, les choses qu'elle me disait me touchaient vivement. Elle assaisonnait ses réflexions de traits si bien choisis, que je ne pouvais m'empêcher d'être de son avis. Je sortais de ces entretiens le cœur tout embrasé du désir de me sanctifier. » Quelquefois sa charité triomphant de son humilité, Adèle oubliait ce qu'on pouvait penser et dire d'elle, pour remplir ce qu'elle croyait être son devoir. « Un jour, dit une de ses compagnes d'enfance, nous étions plusieurs enfants ensemble, nous parlions de nos petites peines. Chacune faisait son histoire : celle-ci se plaignait de sa mère, qui la réprimandait trop; celle-là trouvait que ses

parents lui donnaient trop d'ouvrage; je m'échappai moi-même à dire que le bon Dieu avait fait les vieux et les vieilles pour faire souffrir les jeunes. Adèle, sortant alors de sa douceur ordinaire, et sans s'embarrasser de la bonne opinion que pourraient faire concevoir d'elle ses paroles, jeta sur moi un regard expressif, et, ne pouvant retenir sa peine : « Pourquoi « donc parler ainsi? me dit-elle; tu n'as pas sans doute « réfléchi à ce que tu viens de dire? » Puis, se tournant vers les autres : « Soyons donc plus respec- « tueuses, ajouta-t-elle, pour les personnes âgées, « surtout pour nos parents. Pensons que Dieu nous a « fait un commandement exprès de les aimer et de « les respecter. Ils peuvent avoir leurs défauts; mais « ne font-ils pas assez de sacrifices, ne se donnent-ils « pas assez de peine pour que nous les estimions? « Pour moi je ne voudrais pas les contrister, et encore « moins les mépriser. Un enfant, continua-t-elle avec « un ton plus élevé, ne doit jamais voir les défauts de « son père ou de sa mère. » C'est ainsi que cette vertueuse enfant rappelait à la pratique de leurs devoirs celles de ses compagnes qui s'en éloignaient.

Si quelqu'une, trouvant ses observations peu de son goût, semblait lui en témoigner son ressentiment, Adèle, avec une humilité qui allait au cœur, se mettait à ses pieds pour regagner sa confiance et lui faire comprendre que sa charité seule avait dicté ses paroles. « Ma chère amie, écrivait-elle à une de ses compagnes que ses remarques avaient ainsi froissée, que t'ai-je donc fait pour que tu me fuies? qu'as-tu donc à me reprocher? peut-être de t'avoir grondée l'autre jour. Eh bien, je te demande pardon, si je t'ai fait de la peine. Je ne puis penser que j'ai peut-être manqué à la charité sans en éprouver de la douleur. Mais, chère amie, sois bien persuadée que mon intention n'était pas de te chagriner. Oh! non, car je ne veux que ton bien. Mais enfin, si je t'ai déplu, pardonne-moi. Le bon

Dieu veut bien me pardonner toutes mes offenses; tu ne feras pas moins que lui, j'espère. Pardonne-moi donc, je t'en prie. » Qui n'admirerait de pareils sentiments? Mais on en sera moins surpris, si l'on pense que dès cette époque Adèle était déjà très-avancée dans l'esprit de mortification et d'oraison.

CHAPITRE III

Adèle s'applique à la mortification et à la méditation.

La mortification et l'oraison sont les deux ailes qui élèvent sans cesse vers Dieu l'âme chrétienne. Adèle s'en servit, dès qu'elle put en comprendre l'importance, pour s'élever par degrés à la sainteté éminente à laquelle Dieu l'appelait. On vit constamment en elle l'action de ce double esprit qui l'inclinait sans cesse d'une part à mortifier la nature, de l'autre à s'unir à Dieu par l'oraison.

Sa mortification cependant ne consista jamais en de grandes austérités. Bien qu'elle respectât les attraits des autres, ce ne fut jamais le sien. Elle faisait surtout consister la mortification à porter avec joie et amour les croix de la Providence, c'est-à-dire celles qui étaient attachées à sa condition, à ses fonctions et à mille circonstances qui contrarient à chaque instant la nature. Dans ces voies si simples et si ordinaires en apparence, les personnes qui la suivaient de près ont admiré en elle une mortification peu commune.

D'abord elle se privait de toutes les satisfactions purement naturelles et de tous les plaisirs sensuels; et, quand elle était obligée de vaquer à des actions naturellement agréables, par exemple la conversation, les repas ou autres actions semblables, elle ne s'y portait point à cause du plaisir qu'elle y trouvait, mais uni-

quement parce que Dieu les lui commandait. Elle était toujours contente de ce qu'on lui servait à table, ne murmurant jamais, quelque chose qu'on lui donnât et de quelque manière qu'elle fût apprêtée. Elle aimait même à se priver de ce qui convenait le plus à son goût. « Nous avions observé, dit sa sœur, qu'elle aimait beaucoup les pommes, car elle disait sans façon ses petits goûts d'enfant. Nous lui en donnions donc quelquefois pour lui faire plaisir, et d'ordinaire elle les mangeait : mais d'autres fois, elle en profitait pour se mortifier, en différant de les manger, comprimant ainsi les premiers mouvements de la nature ; ou bien encore, elle les offrait à Dieu comme un sacrifice, consentant à s'en priver tout à fait et à les remettre entre les mains de la maman. Si je les lui demandais, ce qui m'arrivait quelquefois : « Non, disait-elle, je les ai « déjà données au bon Dieu ; c'est une offrande qui « ne m'appartient plus. » A mesure qu'elle avançait en âge, elle croissait aussi en mortification, et, revenant sur le passé, elle se reprochait les petites sensualités qu'elle s'était permises dans sa première enfance. « Oh ! que j'étais gourmande quand j'étais jeune ! disait-elle. A présent il faut que j'en fasse pénitence et que je me mortifie. »

Adèle ne se plaignait jamais de rien, ni du temps ni de la saison. Respectant la Providence en toutes choses, elle ne disait jamais : Il fait trop chaud ou trop froid, mais se plaisait à admirer et à faire admirer l'ordre des différentes saisons de l'année qui se succèdent avec tant de régularité. On se plaignait quelquefois devant elle de cette neige qui couvre si longtemps le Canada. Adèle, au lieu de se récrier, trouvait là une occasion précieuse de s'élever à Dieu : « J'aime cette neige dont vous vous plaignez, disait-elle ; elle couvre la terre d'un tapis blanc, et ainsi elle est pour nous une image de la pureté qui doit orner nos âmes. Oh ! s'écriait-elle, comme toutes les âmes devraient être pures en ce pays ! »

Le soin qu'elle mettait à mortifier ses passions n'était pas moins remarquable. Adèle avait pris sur elle un tel ascendant, qu'on ne la voyait presque point sortir de son calme et de sa paix habituelle. « Jamais, rapporte sa sœur, elle ne paraissait en colère, ni de mauvaise humeur. Quelquefois il m'arrivait de la contrarier et de mettre sa patience à l'épreuve. Alors, quand elle était un peu excitée, sa plus grande colère était de me dire, avec douceur et sans émotion :
« Prends garde, ma sœur, ne me fais pas fâcher ; je
« tiens, vois-tu, mon cœur à deux mains, de peur que
« la patience ne m'échappe. » Dans le monde, on rencontre assez souvent des enfants d'un caractère assez doux en apparence, mais qui s'irritent à la moindre opposition qu'on leur fait, qui se fâchent à la plus petite contrariété qu'ils éprouvent ; il n'en fut pas ainsi d'Adèle. Elle dominait déjà si bien ses passions naissantes, qu'elle n'avait presque nulle difficulté à étouffer leurs mouvements. On n'apercevait même pas au dehors la violence qu'elle se faisait dans ces occasions pour les maîtriser, tant l'Esprit-Saint avait d'empire sur cette âme.

Attentive à réprimer tous les mouvements désordonnés de la nature, Adèle ne l'était pas moins à veiller sur les affections de son cœur, afin de les garder toutes pour Dieu seul. Elle se méfiait des plus petites attaches, et se défaisait de tous les objets qui auraient pu lier son cœur. « Autrefois, disait-elle, j'ai manqué en cela ; j'étais trop attachée ; à présent, je vais tout réparer. » Et, sans plus de retard, elle donnait ses petites images et ce qu'elle avait de plus cher. C'est ainsi qu'elle apprit de bonne heure à se vaincre elle-même, et qu'elle acquit peu à peu cette force d'âme qui ne lui permit jamais de reculer devant les sacrifices.

Une mortification si constante et si universelle la préparait merveilleusement à s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Ces communications intimes avaient

commencé même avant sa première communion. Mais, vers l'âge de onze ans, elle fut initiée à la méthode et à tous les secrets du saint exercice de l'oraison. Comme elle en appréciait tout l'avantage, son zèle ne lui permit pas d'en jouir seule : elle fut jalouse d'en faire part à ses petites compagnes. « Un jour que je me rendais à l'école, dit une de ses anciennes amies, elle m'aborda, et me dit : « Sais-tu méditer? » Lui ayant dit que non, et que je ne savais même pas ce qu'elle voulait me dire. « Eh bien, répondit-elle, je vais te « l'apprendre. » Et à l'instant elle se met en devoir de m'expliquer la méthode d'oraison qu'elle suivait elle-même. « Il faut, disait-elle, se mettre en la présence « de Dieu, s'humilier devant lui à cause de nos péchés, « considérer ensuite le sujet sur lequel on veut médi- « ter, par exemple la mort. Si tu pensais plus souvent « à la mort, tu serais plus sage. Il faut enfin venir aux « résolutions. » Et elle m'indiquait les résolutions que j'avais à prendre. » Pour elle, son oraison était déjà celle des âmes les plus avancées. Comme son cœur était très-pur, Dieu se plaisait à se communiquer à elle; les moindres incidents suffisaient pour l'élever vers lui. Parlant de ses premières années d'enfance, elle disait plus tard, à l'Hôtel-Dieu, à une des sœurs : « Dieu, qui me voulait toute à lui, m'inspirait du dégoût pour toutes les choses de la terre; ni les plaisirs, ni les richesses, ni les parures n'occupaient mon esprit. Je ne pensais qu'à sauver mon âme, qu'à connaître et à aimer mon Dieu, qu'à travailler pour lui être agréable; et, pour m'aider à y parvenir, ce bon Maître me donnait du goût pour la prière et l'oraison : j'en faisais mes délices. Je me rappelle que tout ce que je voyais me portait à Dieu et me montrait la grandeur et la puissance de cet Être suprême. Je passais des matinées entières à contempler ses ouvrages, comme les champs, les montagnes et tout ce qu'il y avait autour de moi, et cela me remplissait d'amour pour mon

Dieu. J'aurais quelquefois désiré m'éloigner de la ville et me retirer chez mes sœurs à la campagne, afin d'être plus solitaire et plus tranquille. Mon occupation presque continuelle à la maison était le chant des cantiques, la lecture et la prière. Je demandais à ma bonne maman la permission de disposer ainsi de mon temps, et elle me l'accordait sans peine. »

Ainsi la vie de cette enfant était une union continuelle avec Dieu. Tout, jusqu'au cri d'un oiseau, l'y ramenait. « Un jour, raconte-t-elle elle-même, comme je me rendais le matin à la paroisse pour assister à la messe, j'entendis le chant d'un oiseau. Je ne saurais dire l'impression que cela me fit. Il me semblait qu'il m'invitait à chanter les louanges de Dieu. J'entrai dans l'église, et y demeurai jusqu'à dix heures sans m'en apercevoir, toujours absorbée dans cette pensée. » Cette fois, Adèle fut un peu grondée. De retour à la maison, sa mère lui reprocha de passer trop de temps à prier. « Chère maman, repartit la pieuse enfant, oh ! je vous en prie, laissez-moi donc faire. Mes sœurs, qui sont plus grandes et plus fortes, travailleront pour moi, et moi, qui suis plus jeune et plus faible, je prierai pour elles. » Sa mère ne put s'empêcher de sourire. Ne voulant pas contrarier les attraits si pieux de son enfant, elle la laissait libre de les suivre. Adèle profitait dès lors de cette permission pour donner un temps plus long à l'oraison. Elle en profitait aussi pour satisfaire sa dévotion envers Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge.

CHAPITRE IV

Dévotion d'Adèle envers la très-sainte Vierge et envers les Saints.

La dévotion d'Adèle envers la très-sainte Vierge prit sa source, pour ainsi dire, au sein maternel. On

a vu, en effet, en parlant de son enfance, que sa mère l'avait consacrée à Marie avant qu'elle vînt au monde. Dans ses pieux entretiens avec sa fille, cette digne mère se plaisait à lui rappeler les circonstances d'une si précieuse faveur. Voici ce que rapporte à ce sujet la pieuse enfant dans un de ses écrits :

« Je fus consacrée à Marie dans l'église des Ursulines des Trois-Rivières. Ma chère maman avait l'habitude d'aller voir une de ses cousines qui était religieuse dans ce couvent, et qu'elle aimait beaucoup. Un jour donc, au sortir du parloir, étant allée visiter le saint Sacrement dans l'église du monastère, et, se trouvant heureuse et tranquille dans ce sanctuaire béni, où régnait un silence profond, elle eut la sainte pensée de consacrer à la très-sainte Vierge l'enfant qu'elle portait en elle. »

La vertueuse mère se sentit exaucée à l'instant, et fut persuadée que la très-sainte Vierge prenait cette enfant sous sa protection maternelle. Il paraît même qu'elle eut le pressentiment que l'enfant serait appelée à quitter le monde pour entrer en religion. C'est du moins ce qu'Adèle donne à entendre dans les lignes suivantes : « Je ne doute nullement que ma pieuse mère ne m'ait dès lors donnée à Marie pour l'état religieux; elle me le laissa entrevoir plus tard, quand je lui demandai la permission d'aller à l'Hôtel-Dieu. » La seule pensée d'un privilége si beau, d'avoir été ainsi consacrée à la très-sainte Vierge avant de naître, remplissait cette sainte fille des sentiments de la plus vive reconnaissance. « Ma chère mère, disait-elle, me portait à admirer et à adorer les desseins de Dieu sur moi. Je ne pouvais m'empêcher de m'unir à elle pour témoigner au bon Dieu et à Marie ma sincère gratitude : je m'estimais infiniment heureuse d'appartenir à la très-sainte Vierge d'une manière si particulière. J'aimais à me rappeler mes souvenirs d'enfance, et dès lors tout ce que cette bonne mère avait fait pour moi

avec une si grande tendresse me paraissait comme autant de gages de cette consécration qui m'attachait à elle par des liens si forts et si doux, et qui, en ce moment même où j'écris ces lignes, me remplit encore de la plus ineffable consolation. »

Les grâces singulières qui furent la suite de cette consécration montrent assez combien les mères doivent être empressées à suivre cet exemple. Se souvenant d'avoir été ainsi vouée à Marie avant sa naissance, Adèle conçut pour la sainte Vierge une tendre dévotion qui ne se démentit pas jusqu'à sa mort. Dès ses plus tendres années, elle se plaisait à prononcer le nom de Marie, dans lequel elle trouvait une douceur sensible, et, aussitôt qu'elle eut l'âge de raison, instruite par sa bonne mère, elle fit par elle-même ce que celle-ci avait fait pour elle avant qu'elle vît le jour : elle renouvela de son plein gré sa consécration, et ne se regarda plus que comme la propriété de la Reine du ciel, lui rapportant de grand cœur toutes ses actions et tout son être, pour mieux parvenir à Dieu, sa fin dernière.

Lorsqu'elle sut ses prières, elle profita de ses petites connaissances pour faire aimer par d'autres Celle qu'elle aimait tant ; elle trouvait tant de charmes dans cet amour, qu'elle voulait en faire part à toutes ses compagnes, à qui elle apprenait à prononcer le saint nom de Marie et à réciter l'*Ave, Maria*. Peu de temps après sa première communion, ses maîtresses, voyant en elle tant de sagesse, la reçurent comme *Enfant de Marie*, titre destiné à décorer les plus pieuses de l'école. Ce beau nom fut pour la petite Adèle le sujet d'une grande joie, et, dès ce moment, elle s'appliqua plus que jamais à s'en rendre digne en aimant Marie d'un amour tendre et fidèle, mais surtout en imitant ses vertus. On donnait à la nouvelle reçue un ruban et une médaille, signes distinctifs de la petite association. Adèle conserva toujours soigneusement ces objets,

auxquels elle attachait un grand prix. « Ce ruban, disait-elle à ses parents, me fait ressouvenir que je suis liée à Marie comme son enfant, et cette médaille me rappellera toujours les promesses que j'ai faites. »

Tel était dès lors son amour pour Marie, qu'elle eût voulu, s'il eût été possible, embrasser toutes les confréries, toutes les associations, toutes les manières d'honorer cette divine Mère. Elle se fit agréger à Notre-Dame Auxiliatrice, et elle garda toute sa vie la petite image qui lui fut donnée le jour de sa réception. « Je la garde, disait-elle, et la porte toujours avec moi, afin que si je tombe malade on puisse me la présenter. » En effet, elle la tenait entre ses mains à sa dernière maladie, aimant, à la fin de sa course, à se rappeler les secours que sa chère Protectrice lui avait prodigués et les dangers dont elle l'avait préservée dès son enfance.

Adèle se fit aussi inscrire dans les confréries du Saint-Scapulaire et du Saint-Rosaire, et en remplissait exactement toutes les conditions. « Il y avait dans notre classe, rapporte une de ses compagnes d'école, un usage d'après lequel les enfants qui avaient donné leurs leçons et fait tous leurs petits devoirs pouvaient aller aux pieds d'une statue de la très-sainte Vierge, et employer le temps qui leur restait à dire une ou plusieurs dizaines de chapelet. Les maîtresses avaient établi cette pratique pour exciter l'émulation des enfants et leur donner l'occasion de rendre cet hommage spontané à leur divine Mère. Or on remarquait que la jeune Adèle était des plus empressées à remplir bien vite sa tâche, afin d'avoir le temps de dire son chapelet tout entier, et, par la manière dont elle le récitait, on eût dit qu'elle voyait sa bonne Mère, et qu'elle lui parlait comme à une personne qui eût été présente devant ses yeux. Souvent, me voyant en retard, elle me disait en passant près de moi : « Dépêche-toi donc; tu « n'auras pas le temps de dire ta dizaine de chapelet

« aujourd'hui. » Elle disait à cette même compagne qu'elle était dans l'habitude de mettre son chapelet à son cou. « Avec cette arme, ajoutait-elle en le montrant, je ne crains rien. »

La pieuse enfant fut aussi reçue membre de l'archiconfrérie érigée dans l'église cathédrale de Montréal, en l'honneur du très-saint et immaculé Cœur de Marie pour demander la conversion des pécheurs. Son billet d'admission porte qu'elle n'avait alors que huit ans, ce qui prouve combien son cœur sympathisait de bonne heure avec celui de la plus pure des vierges.

Parmi les mystères de Marie, deux surtout étaient l'objet de son zèle et de sa piété : celui de son Immaculée Conception et celui de ses Douleurs.

Le premier excita toujours dans son âme innocente une sorte de dévotion instinctive. Dès sa plus tendre enfance, elle allait souvent se prosterner devant une ancienne image de Marie Immaculée, que l'on conserve encore dans la famille, et l'on a remarqué qu'elle ne passait jamais devant cette image sans la saluer et lui adresser quelques prières. Elle s'était fait un petit livre qu'elle avait relié elle-même, et qui était composé de plusieurs feuilles et images destinées à lui rappeler ses dévotions favorites, mais principalement sa dévotion à l'Immaculée Conception, en l'honneur de laquelle elle s'était prescrit plusieurs prières et pratiques journalières. Dans ce culte et la méditation de ce mystère, d'où s'exhale comme un parfum de pureté, elle puisa un grand amour pour la vertu des anges, et, croissant, pour ainsi dire, à l'ombre de ce lis virginal, elle résolut, dès ses premières années, d'honorer par une virginité perpétuelle l'éminente pureté de la Reine des vierges. Par des motifs analogues, Adèle aimait beaucoup la Couronne d'Or, et ne manquait jamais de communier à son tour le 8 de chaque mois, se réjouissant d'une si belle institution, qui procure tous les jours de l'année tant de messes et de communions en l'honneur

de la Vierge Immaculée. Mais sa joie fut au comble, lorsque, le 8 décembre de l'année 1854, le saint Pere Pie IX publia avec tant de solennité la définition dogmatique qui fit de la croyance en l'Immaculée Conception un dogme de foi catholique. Dès lors, elle écrivit dans son petit livre sa profession de foi, dans laquelle elle adhère à cette croyance avec une nouvelle ardeur, trop heureuse si elle était appelée à la sceller de son sang. « O Marie! s'écrie-t-elle, j'aime votre pureté sans tache, et le désir de l'imiter me brûle et me consume. » Langage énergique dont ce cœur pur se servait pour exprimer son desir ardent de devenir semblable au Cœur virginal de Marie. Elle avait aussi inséré dans son petit recueil la pieuse lettre pastorale que Mgr de Montréal adressa, en 1855, aux communautes religieuses de son diocèse, et dont elle se servait pour méditer ce mystère si cher à son cœur, et pour en respirer les célestes parfums.

La dévoton aux Douleurs de Marie se manifesta aussi dès son enfance. « J'ai remarqué dans Adèle, lorsqu'elle était encore toute petite, dit une de ses compagnes, une dévotion tendre à la Mère des Douleurs. Souvent, dans ses recréations à l'école, je l'entendais chanter cette strophe du Stabat : *Sancta Mater, istud agas*, etc. Je me rappelle aussi que nos bonnes maîtresses avaient mis dans notre école une image de Notre-Dame-de-Pitié; Adele ne pouvait presque détourner ses yeux de cette image, principalement pendant ses prières. Un jour, nous allâmes ensemble à l'église de la Providence, pour une petite fête qui se célébrait en l'honneur de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Le sermon se fit sur les Douleurs de la très-sainte Vierge; je regardai ma petite voisine, et je la vis pleurer. Cela me fit une telle impression, qu'au sortir de l'église je lui demandai la cause de son chagrin. Confuse de se voir decouverte, Adèle voulut faire diversion en me disant : « Toi, tu vois tout, tu t'a-

« perçois de tout. » J'insistais en lui disant : « Dis-
« moi donc la cause de ta peine, et pourquoi tu pleu-
« rais pendant le sermon. — Ah ! dit-elle, ce Monsieur
« qui a prêché a si bien parlé des Douleurs de Marie
« que je ne pouvais faire autrement que de pleurer.
« Oh ! que les religieuses qui sont ici sont heureuses
« de pouvoir honorer d'une manière toute particulière
« la Mère des Douleurs ! » Cette dévotion ne fit que s'accroître dans la suite. Dans sa dernière maladie, la supérieure de l'Hôtel-Dieu, connaissant sa dévotion pour les Douleurs de Marie, eut l'heureuse idée de faire placer près de son lit la statue de Notre-Dame-de-Pitié, faite sur le modèle de la statue miraculeuse que possèdent les sœurs de la Congrégation. Adèle fit éclater la joie la plus vive en voyant cette statue vénérée, et l'on ne saurait dire combien elle s'estimait heureuse d'avoir cet aimable témoin de ses souffrances, et de mourir sous les yeux de Celle qui avait vu au Calvaire Jésus expirant sur la croix, et qui avait reçu ses derniers soupirs.

Après Marie, saint Joseph tenait le premier rang dans ses affections. Elle l'aima et l'honora aussi dès ses plus tendres années. « Quand nous allions ensemble à l'église, dit une de ses anciennes compagnes, elle me conduisait toujours à l'autel de Saint-Joseph. Je n'oublierai jamais le dernier mois de Saint-Joseph qu'elle a passé dans le monde. Elle me disait, à la fin de ce beau mois : « Ils sont donc finis ces heureux jours de
« grâce ! Je voudrais bien les voir durer encore ; j'es-
« père que nous irons toutes les deux faire ce beau mois
« et honorer saint Joseph au ciel. » Et, comme nous étions orphelines l'une et l'autre, elle ajouta : « Nous
« irons rejoindre ton père et le mien ; car il faut es-
« pérer qu'ils sont heureux tous les deux. » Mais sa dévotion redoubla surtout quand elle eut reconnu que Dieu l'appelait à entrer dans un institut religieux destiné à honorer l'époux de Marie, et à perpétuer ses

vertus. Ce grand saint n'est pas oublié dans son petit recueil, où l'on trouve des prières, des pratiques, des associations en son honneur, des formules de consécration à saint Joseph, avec le petit opuscule de M. Olier sur la dévotion à saint Joseph, où elle aimait à contempler les grandeurs de son cher patron. Enfin elle l'aimait vraiment comme son père, et, après les noms de Jésus et de Marie, celui de Joseph était sans contredit le plus cher à son cœur.

Après les trois membres de la sainte famille, Adèle avait encore une dévotion spéciale pour sainte Thérèse, qui, avec l'amour de l'oraison, avait renouvelé dans le monde la dévotion à saint Joseph. Elle vénérait également saint François d'Assise, à cause de ses stigmates et de son tendre amour pour Jésus crucifié. Souvent elle allait lui rendre visite à l'église des Récollets. « J'aime beaucoup cette église, disait-elle à sa sœur; je ne puis jamais contempler l'image du grand saint François d'Assise sans me sentir portée à compatir davantage aux souffrances de Notre-Seigneur. » Elle manifestait aussi en toute rencontre une dévotion particulière envers saint Antoine de Padoue : « J'aime ce bon saint, disait-elle agréablement; car, puisqu'il fait retrouver les objets perdus, il me fera recouvrer les grâces que j'ai eu le malheur de perdre. — Et qu'as-tu donc à recouvrer, toi, qui n'as jamais perdu la grâce, lui demandait sa sœur? — Ah! répliquait Adèle, il y a toujours des grâces que l'on perd, et j'espère qu'au moins saint Antoine m'empêchera de perdre celles que le bon Dieu a mises dans mon cœur. » Cette sainte enfant avait aussi une singulière vénération pour le bienheureux Benoît-Joseph Labre, à cause de son amour pour la vie cachée et abjecte.

Enfin l'on peut dire que tous les saints étaient l'objet de son amour; elle respectait en eux une portion de l'esprit de Jésus-Christ; et, pour mieux leur rendre ses

devoirs, elle suivait exactement le calendrier et était toujours au courant des différentes fêtes qui se célèbrent dans le cours de l'année, ayant soin de choisir le saint du jour ou du lendemain pour en faire le sujet de ses conversations et surtout de ses méditations.

CHAPITRE V

Dévotion d'Adèle pour la croix et la passion de Notre-Seigneur.

Nous avons dit, au commencement de cette histoire, que Mme Coulombe, dans le temps même qu'elle portait son enfant dans son sein, l'avait consacrée au culte de Jésus crucifié. Cet événement est trop remarquable pour le passer sous silence. Il nous amène d'ailleurs naturellement à retracer l'admirable dévotion de cette enfant pour la croix et la passion de Notre-Seigneur et nous aidera à la mieux comprendre. Voici à peu près en quels termes Mme Coulombe raconte elle même le fait :

« Comme je me trouvais un jour à l'église de ma paroisse, je me retirai dans une chapelle latérale dédiée à saint Laurent. Là j'aperçus, sur un mausolée, un vieux crucifix très-pauvre et tout dépeinturé. Tout à coup je me sentis saisie d'une grande dévotion pour le Crucifix. Il me semblait qu'en le regardant je plaignais Notre-Seigneur. Mon Dieu! disais-je, oh! que vous êtes abandonné! En même temps j'éprouvais un grand désir de lui baiser les pieds; mais je n'osais m'approcher. Ne pouvant satisfaire ma dévotion, je pleurais beaucoup, comme une personne qui ne peut contenter un désir ardent qui la presse. Tout cela me surprenait, car je n'avais jamais rien éprouvé de semblable. Je sentais en même temps que toutes ces émotions se rapportaient à l'enfant qui était en moi, et

que cette enfant aurait une grande dévotion au Crucifix et serait consacrée à Jésus crucifié. C'est une chose, ajoutait-elle en pleurant, que je ne puis jamais raconter sans verser des larmes. »

La pieuse enfant aimait à rappeler à son tour comment sa bonne mère lui avait raconté une circonstance si intéressante pour sa piété et pour son cœur. « Je pouvais avoir, dit-elle, treize ou quatorze ans quand ma tendre mère me raconta qu'un jour, lorqu'elle priait dans l'église de notre paroisse devant un crucifix tout couvert de poussière, elle fut vivement touchée en considérant l'abandon où on laissait ce divin Sauveur, et remplie d'une douleur très-profonde et tout à fait inaccoutumée. En même temps elle se sentit fortement pressée d'offrir à Jésus crucifié quelque hommage qui pût lui servir comme de réparation et d'amende honorable. Se reconnaissant trop indigne de lui baiser les pieds, il lui vint une forte inspiration d'offrir à sa place, à cet aimable Sauveur crucifié, le fruit qu'elle portait dans son sein. Ce fut alors dans le moment solennel de la prière d'une mère que je fus livrée à Jésus. Elle supplia, dit-elle, ce divin Maître de me recevoir comme un faible hommage rendu à son adorable Majesté oubliée, méconnue et méprisée des hommes, et elle s'efforça, par les demandes qu'elle fit à Dieu pour moi dans ce moment d'inexprimable bonheur, d'imprimer dans ce petit cœur un grand amour envers Jésus crucifié, souffrant et mourant pour nous, mais si oublié et si outragé. Enfin, comme elle me l'exprima elle-même, elle voulait faire de moi un être entièrement dévoué à la croix de Notre-Seigneur et tout brûlant du désir de réparer son honneur méprisé. » Apres avoir ainsi rapporté cette action, la pieuse enfant fait connaître dans le même écrit l'impression que laissaient au fond de son cœur les paroles de sa mere. « Quand j'entendais ma bonne mère, dit-elle, m'apprendre la donation qu'elle avait faite de mon être tout entier à

Jésus crucifié, mon âme était inondée d'une joie ineffable. Il me semblait que j'étais la plus heureuse de toute la famille, et mon cœur était pénétré de reconnaissance et d'amour. Cependant je me rappelle que j'étais comme accablée et écrasée sous le poids des bienfaits de Dieu, et, remplie de confusion d'avoir si peu correspondu à la grâce, je versais des larmes en abondance. D'ailleurs cette chère mère, en me rappelant cet heureux événement, était si attendrie et pleurait elle-même si abondamment, qu'il m'aurait été impossible de ne pas mêler mes larmes aux siennes. J'avoue que ces larmes me surprenaient dans une personne qui avait supporté avec tant de courage les dures épreuves qui désolèrent ma famille pendant de longues années, et par là même je compris qu'elle avait éprouvé dans cette circonstance une émotion bien grande, puisqu'après tant d'années le seul souvenir suffisait pour lui faire verser tant de larmes, qu'elle avait peine à me parler. »

La pensée d'un événement si remarquable, toujours présente à son esprit, excita dans le cœur de la jeune Adèle une dévotion toujours croissante pour la Croix et la Passion de Notre-Seigneur, ce qu'elle exprime ainsi dans un de ses écrits : « Me ressouvenant que ma mère m'avait consacrée au culte de la Croix, cette chère Croix a toujours fait mes plus chères délices, même avant que je fusse capable de la bien connaître. Dès ma plus tendre enfance, tout mon plaisir était de faire de petites croix de tout ce qui me tombait sous la main : papier, carton, bois; j'en remplissais les livres de maman et de mes frères et sœurs. On conserve encore à la maison, comme souvenirs, quelques-unes de ces croix que j'avais pris tant de peine à faire, quoiqu'elles fussent bien laides. J'aimais tellement le Crucifix, encore toute petite, que j'en témoignais ma joie par des cris, et je me rappelle que j'allais très-souvent visiter celui que nous avions dans un de nos appartements.

On ne peut en être étonné, puisque j'ai été consacrée à la Croix avant de naître. »

Ses parents, en effet, se souviennent qu'étant encore tout enfant Adèle aimait à regarder et à baiser le crucifix. Ils témoignent que dès que ses petites mains purent manier les ciseaux elle s'exerçait à découper de petits morceaux de papier pour en faire de petits christs ou de petits calvaires, que l'on garde dans la famille comme des reliques et un monument des premiers signes de son amour précoce pour la Croix.

Ses anciennes compagnes se rappellent aussi qu'à l'école Adèle laissait percer en toute occasion ce même amour de la Croix. « Lorsque Adèle avait quelques moments libres, rapporte une d'entre elles, elle les employait à tailler de petites croix en papier ou à peindre de petits crucifix. Un jour qu'elle était arrivée en classe une des premières, je la trouvai très-appliquée. Je m'approche d'elle. Que fais tu, lui dis-je, avec tant d'application ? — Je fais, me répondit-elle en souriant, un petit crucifix. — Pourquoi fais tu cela ? ajoutai-je. — C'est pour moi, pour mon usage, » fit-elle, et, d'un air qui montrait les sentiments dont elle était animée, elle me dit : « Oh ! que j'aime le Crucifix ! je voudrais « le voir partout. » Je n'ai jamais oublié l'accent si expressif avec lequel elle prononça ces dernières paroles. Elle avait dans tous ses livres d'étude une petite croix qu'elle tenait sous ses yeux en étudiant. Les jours de congé, elle invitait ses petites compagnes à s'agenouiller devant ses petites croix, et à réciter quelques prieres pour le repos des âmes du purgatoire et pour la conversion des pécheurs. »

Ces signes extérieurs d'amour envers Jésus crucifié sont bien frappants dans une si jeune enfant, mais Dieu seul connaît le mystère caché de son amour intérieur qui la portait à s'exhaler en soupirs devant l'image de son Sauveur en croix. Elle en dit quelque chose dans une de ses lettres : « Combien de fois, écrit-elle,

n'ai-je pas éprouvé la réalité de cette donation de tout moi-même à Jésus crucifié, par les violents transports d'amour que j'éprouvais en présence du Crucifix. » Puis, ne pouvant résister à la grâce, qui la pressait de dévoiler tous ses secrets pour l'édification des âmes pieuses qui devaient la connaître un jour, elle ajoute : « Puisque j'ai commencé à dire mes secrets, il vaut autant que j'achève. Je vous dirai donc que c'est un besoin si vif et si pressant pour moi de chérir le Crucifix, qu'il fait ma plus douce félicité. Le soir, à notre chambre, je le prends entre mes bras, je le presse contre mon cœur, je le couvre de caresses et de baisers jusque-là qu'il est tout dépeinturé par les larmes dont je l'arrose et les baisers que je lui donne. Ma dernière occupation le soir, avant de prendre mon repos, est de le porter sur mon cœur; la nuit, il demeure tout près de ma tête et en face de moi; quelquefois je le prends avec moi pour dormir. Mais ayant eu le malheur de lui casser un bras pendant mon sommeil, j'en eus tant de peine que je n'ose plus le faire. Il m'est venu en pensée de le changer pour un autre plus solide, que je pourrais suspendre à mon cou la nuit, sans crainte de le briser; mais le vieux crucifix que je possède, étant depuis neuf ans le témoin fidele de mes larmes, de mes peines, de mes consolations, de mes soupirs, et le tendre objet de tant de caresses et de baisers, m'est devenu si cher que je ne puis en faire le sacrifice. D'ailleurs je l'ai tellement dévoré (permettez-moi cette expression), il est si défiguré qu'aucune de nos sœurs ne voudrait changer avec moi. Le matin, c'est le premier objet qui frappe mes yeux, et, n'importe où je rencontre un crucifix, j'éprouve les mêmes sentiments, et cela depuis que j'ai l'âge de connaissance. Seulement, en de certains temps, quand je suis plus fidele, je sens que ces transports sont plus vifs et plus ardents. »

Cet amour du Crucifix, qui était parvenu à son

comble à sa dernière maladie, où nous la verrons expirer comme elle avait vécu, en digne fille du Calvaire, se liait en elle avec l'amour de tous les mystères douloureux de Notre-Seigneur. « Son sujet favori dans ses conversations pieuses, rapporte une de ses anciennes compagnes, était l'amour que Notre-Seigneur nous a témoigné en se faisant homme et en mourant pour nous. Elle relevait les plus petites circonstances de la Passion, et, lorsqu'elle parlait de Notre-Seigneur, j'étais toujours frappée des sentiments d'amour qu'elle exprimait. Elle avait dans ses livres plusieurs petits papiers sur lesquels elle écrivait de petits colloques que son cœur adressait à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère. » Adèle redoublait ses devoirs à Jésus crucifié au temps du carême et dans la semaine sainte, dont elle suivait les cérémonies et les mystères avec une grande ferveur. Elle suivait également avec soin toutes les fêtes en l'honneur de la Passion qui se rencontrent dans le cours de l'année. Les deux fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix étaient pour elle des fêtes de prédilection, et, avec la permission de ses parents, elle assistait à tous les offices qui se font ces deux jours-là avec tant d'édification à l'hôpital général, dans la chapelle des sœurs Grises. Une de ses plus douces jouissances était d'y entendre chanter et prêcher les louanges de la Croix.

Par suite de ce même amour envers Jésus souffrant, Adèle avait une dévotion singulière pour l'exercice du Chemin de la Croix. « Elle le faisait presque tous les jours, assure une de ses amies d'enfance. Au sortir de la classe, rapporte-t-elle, Adèle, au lieu de chercher les amusements si naturels aux enfants, n'avait rien de plus pressé que de se rendre à la paroisse ou à Bon-Secours pour y faire ses stations. Son zèle, qui ne la quittait jamais, la poussa t à m'emmener avec elle. Mais, comme je n'étais pas aussi diligente, il m'arrivait quelquefois d'être retenue après la classe pour achever

d'apprendre mes leçons; alors son chagrin était de partir seule. Elle avait soin cependant de me dire auparavant : « Dépêche-toi d'apprendre et de donner tes « leçons bien vite; tu viendras ensuite me rejoindre à « l'église. » C'est ce que je faisais en effet; car, quoique je fusse souvent désobéissante à mes maîtresses, cette chère compagne avait pris sur moi un ascendant si irrésistible que je ne pouvais rien lui refuser. Quelquefois il faisait bien mauvais temps après la classe, mais rien ne pouvait l'arrêter. « Viens donc, me disait- « elle; pour une fois, nous n'en mourrons pas. Allons, « un peu de courage ! » Je la suivais donc, et, comme alors il n'y avait pas beaucoup de monde dans l'église, cette solitude plaisait à son cœur. « Oh ! que nous étions « bien aujourd'hui, me disait-elle en sortant; nous « étions seules avec Jésus. Qu'il est doux de prier « ainsi dans le silence ! » C'était surtout les jours de congé qu'elle était admirable. Au lieu de consacrer ses loisirs à des amusements frivoles, à des lectures profanes ou à des parties de plaisir, elle en profitait pour donner un libre cours à ses dévotions. J'allais la trouver, et ces jours-là nous avions des conversations plus longues, toujours sur les choses de Dieu. Elle les terminait en m'emmenant faire le Chemin de la Croix. »

Telle était l'attention de cette bénie enfant à honorer Jesus souffrant et mourant pour notre amour. Nous l'avons vue au pied de la Croix, suivons-la maintenant au pied des tabernacles.

CHAPITRE VI

Dévotion d'Adèle pour le très-saint Sacrement.

Si admirable que fût la dévotion d'Adèle pour la Croix et la Passion de Notre-Seigneur, sa dévotion pour

le très-saint Sacrement était plus remarquable encore. Un mouvement de grâce ayant porté sa mère à consacrer son enfant à la Croix, même avant sa naissance, l'avait également portée à la vouer au culte de l'auguste Sacrement de nos autels, ainsi qu'il a été dit plus haut. La pieuse Adèle nous apprend elle-même cette particularité dans un de ses écrits :

« Avant que je vinsse au monde, ma bonne mère voulut aussi me consacrer au très-saint Sacrement. Cette excellente mère, en me donnant de la sorte à Notre-Seigneur, accomplit, je n'en doute nullement, les desseins amoureux de mon Dieu sur moi ; et, en me donnant en hommage, elle voulut me laisser au pied de l'autel comme une pauvre victime toujours en sacrifice, comme une hostie vivante, ou bien comme une lampe dans le sanctuaire, dont l'unique occupation devait être de se consumer en présence de Jésus, puisque son intention était de me laisser comme une âme réparatrice et un supplément à l'oubli et au délaissement de ce bon Maître ; de sorte qu'elle fut certaine qu'il y aurait dans ma famille, tant que je vivrais, un hommage continuel rendu à Dieu dans ma personne. Cette mère si pieuse m'a tant de fois rappelé l'obligation où j'étais de ne vivre que pour Dieu seul, que je vois clairement qu'elle compte sur moi pour rendre grâces à ce divin Sauveur et pour lui demander les besoins de la famille. »

Dieu bénit les vues et les intentions de cette bonne mère en inspirant à son enfant une dévotion remarquable envers le très-saint Sacrement. Toutes ses compagnes se rappellent, en effet, quel respect elle avait pour le lieu saint. « Quand nous approchions de l'église, dit l'une d'elles, on voyait bien qu'elle allait entrer dans le palais du Roi des rois. Elle se composait, prenait un air plus grave et plus sérieux, et changeait, pour ainsi dire, de visage. Impossible de la voir prendre de l'eau bénite, faire le signe de la croix,

sans être profondément touchée. » Plusieurs de ses amies ont avoué qu'elles cherchaient à se mettre derrière elle pour jouir de la vue de son recueillement et mieux profiter de ce bel exemple de respect dans le lieu saint. Ce respect ne se démentit jamais, même lorsque plus tard elle écrivait dans l'église, et que, selon l'usage, elle prenait des notes pendant l'instruction du catéchisme, ce qui est assez souvent une occasion de dissipation pour les enfants moins sages; mais Adele savait concilier ce travail avec les sentiments de religion dont elle était pénétrée. Quelquefois M. le catéchiste l'interrogeait pendant l'instruction; Adèle interrompait aussitôt son écriture, se levait, répondait, puis reprenait ses notes, faisant tout cela avec tant de modestie, qu'on s'apercevait sans peine qu'elle ne perdait pas de vue la présence de Notre Seigneur au saint Sacrement. Quand elle voyait ses voisines manquer de respect dans l'église, en parlant ou en se préoccupant trop de leurs notes, elle les reprenait avec douceur, leur faisant signe qu'il fallait éviter la dissipation et respecter Notre-Seigneur présent dans le saint tabernacle : « Si vous étiez, disait-elle, devant un roi de la terre, vous ne vous permettriez pas la moindre impolitesse; à plus forte raison, dans la maison de Dieu, on doit se reprocher la plus légere irrévérence, comme de parler, marcher, s'occuper de ce qui se passe autour de soi. » Un jour, sa sœur, qui l'avait accompagnée à l'église de la paroisse, l'invita à passer du côté de la chapelle Saint-Amable, pour y voir les tentures qu'on y préparait pour le Jeudi saint; elle s'y refusa, et, en sortant, elle lui dit qu'il fallait éviter de marcher ainsi et de regarder par curiosité dans l'eglise, qui était uniquement destinée à la prière.

La dévotion envers l'adorable Eucharistie la portait à entendre la sainte messe tous les jours, quand elle le pouvait, avec les sentiments de la foi la plus vive. Elle l'entendait ordinairement sans livre, méditant

sur les mystères de Notre Seigneur, et principalement sur la Passion. Durant cette action la plus sainte et la plus sublime de la religion, elle paraissait tout absorbée en Dieu. « Quand j'avais le bonheur d'entendre la messe avec elle, dit une de ses amies d'enfance, je sortais de l'église toute remplie de piété ; sa conversation au sortir de l'église, pleine de foi et d'humilité, me portait à suivre son exemple et à marcher sur ses traces. »

Rien n'égalait toutefois le désir qu'elle avait de la sainte communion. Ce désir augmentait en elle à mesure qu'elle avançait dans la vertu. Ayant horreur des distinctions, elle ne communiait d'abord que tous les mois ou tous les quinze jours; mais ensuite son directeur, voyant en elle un si vif attrait pour la sainte Table, joint à une vie très-innocente, lui permit de communier tous les huit jours, et enfin presque tous les jours. Ce qui frappait cependant davantage en elle, ce n'était pas tant la fréquence de ces communions que le soin qu'elle mettait à s'y préparer. Elle purifiait sa conscience tous les huit jours, en approchant du sacrement de Pénitence. « Je sais, raconte une de ses anciennes amies, qu'elle faisait ses examens avec le plus grand soin, se reprochant les plus petites fautes, et sa contrition était si vive qu'elle paraissait même à l'extérieur. A la voir, on eût cru qu'elle apportait de grands péchés au saint tribunal, l'Esprit-Saint lui faisant voir une grande injure dans les fautes les plus légères. Sa méthode, pour s'exciter à la contrition, était, selon qu'on le lui avait appris, de faire trois stations : l'une dans l'enfer, l'autre au ciel, la troisième sur le Calvaire. Elle m'enseignait à moi-même la manière de faire mon examen et de m'exciter à la contrition, m'exhortait à faire aussi les trois stations, me disant à ce sujet des choses si touchantes, que je ne pouvais retenir mes larmes. J'étais toute surprise alors de moi-même, car j'étais bien légère et ne pleurais presque jamais. » Après s'être ainsi purifiée dans le bain

sacré de la Pénitence, Adèle allait à la sainte communion, mais avec un air si angélique et le cœur rempli de si saints désirs qu'on ne pouvait la voir sans être édifié. « Je me rappelle, dit une de ses compagnes, que quand elle revenait de la sainte Table, il y avait sur son visage une rougeur toute céleste et un léger sourire qui trahissaient la joie de son âme. Elle semblait tout abîmée en Dieu pendant son action de grâces. On voyait que sa foi vive lui montrait Notre-Seigneur dans son cœur comme dans un sanctuaire. Je l'accompagnais souvent à son retour chez elle : son cœur surabondait de joie. Elle me disait alors des choses ravissantes, mais me recommandait de n'en rien dire, non plus que de ses communions, tant elle craignait d'attirer sur elle les regards. »

Sa tendre piété la ramenait encore au pied des tabernacles dans le cours de la journée, afin d'y faire une ou plusieurs visites au saint Sacrement. Elle ne pouvait comprendre comment les personnes qui communient ont quelquefois le courage de se dispenser de leur action de grâces, et même de cette visite. Pour elle, son bonheur était de se retrouver ainsi auprès de Notre-Seigneur; elle y trouvait tant de délices qu'elle eût voulu en rendre toutes ses petites compagnes participantes, la charité la poussant toujours à communiquer aux autres les biens dont elle jouissait. Voici ce que raconte à ce sujet la compagne qu'elle avait pris à tâche de convertir : « Un jour, au sortir de l'école, Adèle me dit : « Viens ; allons ensemble faire une visite « au saint Sacrement. » Moi, qui ne savais pas ce que c'était que de faire une visite au saint Sacrement, je lui dis : « Que veux-tu dire ? qu'appelles-tu faire visite « au saint Sacrement ? » Alors Adèle de me l'apprendre et de me l'expliquer chemin faisant. « Notre Seigneur, « me disait-elle, est dans nos tabernacles comme un « bon père qui attend la visite de ses enfants, comme « un roi dans son palais pour nous donner audience à

« chaque instant du jour. Nous allons donc faire visite « à ce bon Père. Quand tu seras devant lui, tu com« menceras par l'adorer, reconnaître ses perfections et « ton néant; tu lui demanderas ensuite tout ce qui « t'est nécessaire. » Elle me développait ainsi, avec une facilité surprenante, tout ce qu'il faut faire dans une visite au saint Sacrement. C'était vraiment une chose édifiante de voir ainsi deux enfants s'occupant du bon Dieu par les rues, au milieu de tant de grandes personnes insouciantes de leur salut, qui passaient à côté de nous toutes remplies des affaires de ce monde. Une fois arrivée à l'église, Adele entrait dans son banc et ne remuait plus. Elle ne se détournait que pour voir si je m'occupais à prier et si je mettais en pratique les avis qu'elle m'avait donnés, ou si je disais le chapelet qu'elle m'engageait à réciter, afin d'éviter de perdre le temps. Pour moi, je la regardais aussi; mais, la voyant toute plongée dans une adoration profonde, j'avais honte de me sentir si froide. Adèle, continue la même compagne, ne lisait presque jamais quand elle faisait ainsi visite au saint Sacrement; elle passait tout son temps à méditer et à produire des affections. Ordinairement ses visites ne duraient guere qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus, non pas qu'elle s'ennuyât à l'église, car les moments qu'elle y passait étaient pour elle le temps le plus doux et le plus agréable, mais parce qu'elle avait pour maxime de ne jamais faire de dévotions au detriment de ses devoirs, et elle ne pouvait rester plus longtemps à l'église. Elle se retirait donc dès que le moment de le faire était arrivé. Elle eût craint d'ailleurs, en prolongeant ses visites, de se faire remarquer. Une fois cependant elle fut plus longue que de coutume, et je ne pus m'empêcher de m'en plaindre. « Adele, lui dis-je, qu'avais-tu donc « aujourd'hui? Pourquoi es-tu restée si longtemps à « l'église? je t'avoue que je me suis bien ennuyée. » Adele me répondit doucement: « Hélas! comment peux-

« tu donc t'ennuyer avec le bon Dieu ? » Puis, me parlant de ses amabilités, de ses perfections infinies, elle me disait des choses si belles que, quoique je ne fusse pas dévote, j'en étais tout attendrie; sa conversation était si charmante, que j'avais peine à me séparer de cette chère compagne, et quand je la revoyais et entendais, c'était toujours avec un nouveau plaisir. »

L'amour d'Adele pour la visite au saint Sacrement lui inspira un amour spécial pour l'association à l'Adoration perpetuelle, qui procure à Notre-Seigneur une suite continuelle d'adorateurs devant nos tabernacles. Aussitôt qu'elle eut fait sa premiere communion, elle s'empressa de s'y faire inscrire. Là, comme partout ailleurs, elle exerçait son zele pour y en adjoindre d'autres. C'était surtout au temps des Quarante Heures, qui ont lieu à la paroisse les trois jours qui précèdent le carême, que son zele redoublait pour procurer à Notre-Seigneur des adoratrices qui voulussent bien s'associer à elles. Des le carnaval de 1846, qui suivit sa première communion, elle ne manqua pas d'en faire la proposition à la petite compagne qu'elle avait ramenée à la vertu. « Adele, dit celle-ci, savait qu'elle aurait quelque peine à vaincre mes répugnances; aussi s'était-elle armée des raisons les plus puissantes pour me décider. Elle me les présentait d'une manière si forte, qu'il était impossible de résister; c'était comme un petit avocat du bon Dieu, et je puis dire qu'elle plaidait bien sa cause. « Vois, me disait-elle, comme le bon Dieu est délaissé « dans ces jours-ci, comme il est outragé par tant de « péchés qui se commettent ! Allons donc, nous autres, « auprès de lui, pour le consoler et le dedommager de « tant d'outrages. » Puis elle ajoutait ces paroles, qui me sont toujours restées dans la mémoire : « Si tu es « fidèle à visiter Notre-Seigneur pendant la vie, il « viendra te visiter à son tour à la mort. Hâte-toi donc « d'entrer dans l'Adoration perpétuelle. » Comme

j'hésitais encore, et que je lui disais : « Il suffit que tu « en sois; tu prieras pour nous deux. — Non, non, ré« pondait-elle; il faut t'en mettre aussi; nous ne se« rons pas trop de deux. Viens donc, et donne ton « nom. » Je fus obligée de le donner. Nous allâmes trouver le vénérable M. Roupe, qui était alors directeur de l'œuvre, et Adèle ne fut contente que lorsqu'elle vit mon nom inscrit. Elle ne s'en tint pas là. La veille du jour qui m'avait été assigné, elle avait soin de me rappeler que c'était mon heure le lendemain, et qu'il ne fallait pas y manquer. »

La sienne était le jeudi, de dix à onze heures du matin. Comme elle voyait en tout les dispositions de la divine Providence, et non le hasard, elle aimait à considérer dans ce jour et cette heure qui lui étaient échus une marque de la bonté de Dieu à son égard. « Voyez, disait-elle, comme le bon Dieu se plaît à tout régler au gré de nos désirs ! Le jeudi, c'est un jour que j'aime tant : c'est le jour de l'institution du sacrement de l'amour; puis le bon Dieu m'a donné une heure de l'avant-midi que j'aime beaucoup mieux, parce qu'il y a moins de monde dans l'église le matin, et qu'étant seule je peux me livrer à mes dévotions avec plus de tranquillité. » Adèle, en effet, avait, pour ainsi dire, soif de silence et de solitude, et, si elle eût pu trouver une église où elle eût été seule, sans entendre le moindre bruit, elle l'eût choisie de préférence à toutes les autres. « Quand je suis devant les autels, disait-elle, je voudrais ne plus rien entendre que la voix de mon Dieu. Oh ! que je serais heureuse, si je pouvais trouver un profond désert où je n'entendrais plus que le murmure des vents, et où je serais seule avec Dieu seul ! C'est surtout dans l'église que je voudrais être sourde et n'avoir d'oreilles que pour la voix intérieure de mon bon Jésus. » Une fois dans le lieu saint, Adèle paraissait immobile, sans plus de mouvement qu'une statue, et ainsi bien différente de ces personnes qui font atten-

tion à tout, excepté à Dieu. « Que de fois, raconte une de ses compagnes, j'ai admiré cette enfant quand elle venait à l'église, seule ou avec sa maman ! Elle se mettait à genoux, faisait gravement et pieusement le signe de la croix, puis paraissait tout absorbée en Dieu, sans que rien pût la distraire. »

Cette âme si pieuse, si simple et si candide, se servait de tout pour s'élever vers son Créateur. Quand elle allait faire son heure à l'église de la paroisse, elle se mettait ordinairement du côté droit, proche de l'autel de la sainte Vierge. « Là, disait-elle, quand les fenêtres sont ouvertes, au retour du printemps, j'entends facilement les oiseaux qui chantent dans le jardin du séminaire. Je pense combien ces petits musiciens sont fidèles à remplir leur destinée et à louer Dieu dans leurs chants. J'ai honte alors de mes distractions et je m'unis à ces chantres divins pour secouer ma tiédeur et mon indifférence. »

Tel était l'amour de cette sainte enfant pour le Dieu caché au fond de nos tabernacles, qu'elle eût désiré pouvoir vivre au pied du très-saint Sacrement et s'y consumer comme la lampe du sanctuaire. « Un jour, dit sa sœur, qu'elle paraissait plus sérieuse et plus pensive qu'à l'ordinaire, je lui en demandai la raison. « Ah ! me répondit-elle en soupirant, que je voudrais « être devant le très saint Sacrement, comme la lampe « et les chandeliers qui sont à l'autel ! que de choses « j'aurais à dire au bon Dieu ! »

Ainsi le cœur de cette enfant était toujours avec Jésus, son unique trésor.

CHAPITRE VII

Charité d'Adèle envers les pauvres, les malades et les pécheurs.

Déjà nous avons pu admirer le zèle d'Adèle pour sa propre sanctification et celle de ses petites compagnes ;

mais sa charité ne disait jamais : Je me lasse. Dieu, qui destinait cette enfant à devenir sœur hospitalière, lui avait donné à un très-haut degré l'amour des malheureux, quels qu'ils fussent, mais surtout des pauvres, amour qui se manifesta en elle dès le bas âge, de telle sorte qu'elle pouvait dire, avec le saint homme Job, que la miséricorde était née avec elle (1). Dans la famille, sa plus douce satisfaction était de pouvoir secourir les pauvres qui venaient mendier à la porte, et sa mère savait que pour lui faire plaisir elle n'avait qu'à lui remettre du pain ou de l'argent pour les porter à ces infortunés. Aussitôt elle courait, le visage rayonnant de joie, et ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir donner davantage. Quand elle avait pu elle-même amasser quelque argent, elle ne manquait pas de le leur porter. Vers les fêtes de Noël et du premier de l'an, elle s'ingéniait pour se faire un petit trésor, afin d'offrir des étrennes à l'Enfant Jésus. On la voyait alors jeter avec bonheur son obole dans le tronc de l'Enfant Jésus, dont le produit était destiné à habiller les enfants pauvres de la paroisse. En contemplant cette enfant faire de si bonne heure les premiers essais de sa charité, Notre-Seigneur, qui autrefois loua si magnifiquement l'humble obole de la veuve de l'Évangile, dut aussi mettre ses complaisances à la voir agir de la sorte.

Ses compagnes d'école furent plusieurs fois témoins de la bonté de son cœur « Adele, dit une d'entre elles, avait le cœur bon et compatissant ; elle était vivement touchée de la misère des pauvres enfants qui fréquentaient l'école. Elle me disait un jour, en parlant d'une de ces enfants : « Qu'une telle me fait pitié ! elle n'est « presque pas habillée, et il me semble que je pourrais « bien me passer d'une de mes robes, si maman vou- « lait me permettre de la lui donner. Helas ! comment

1) Job, XXXI.

« font les riches pour dépenser tant de biens en bagatelles, pendant qu'il y a tant de pauvres qui souffrent ! » Elle avait une sorte de vénération pour toutes les misères, respectant les personnes âgées, pauvres ou infirmes, et elle ne voyait qu'avec peine quelques-unes des petites écolières en rire ou s'en moquer. Elle disait en ces occasions : « Ne parlez pas « ainsi; un jour vous serez peut-être comme elles, et « ces personnes, de qui vous riez maintenant, seront « peut être bien au-dessus de vous dans le ciel. »

Quelquefois elle exerçait sa charité jusque dans les rues. Le trait suivant, raconté par une de ses compagnes d'enfance, peut suffire à faire comprendre comment Adèle se comportait toujours à l'endroit du prochain. « C'était en 1848. Un jour que nous allions à l'école ensemble, nous vîmes venir à nous une pauvre petite fille, bien mal vêtue, amaigrie par la misère, un petit sac à la main et demandant son pain. Elle paraissait un peu plus jeune que nous. Comme c'était en hiver, et que le froid était des plus rigoureux, l'enfant faisait peine à voir. « Adèle, dis-je à ma compagne, as-« tu jamais vu un enfant qui eût l'air aussi misérable? « Dis-lui donc quelques mots pour la consoler. » Alors la chère Adèle fit signe à la petite fille, qui s'approcha de nous. « Pauvre petite, lui dit Adèle, tu vas dire que « nous sommes bien curieuses; mais dis-nous donc « ce qui t'oblige à sortir aujourd'hui? il fait trop froid « aujourd'hui pour toi, pauvre petite ! » La pauvre mendiante commença alors à nous faire l'histoire de sa misère, et, autant que je puis me le rappeler, elle nous dit qu'elle était la plus âgée des cinq enfants qui étaient chez elle; que sa mère était bien malade, que son père n'avait point d'ouvrage, ce qui l'obligeait à chercher son pain. « Ah ! pauvre enfant, lui dit Adèle, dont le « cœur était déjà attendri, ne m'en dis pas plus long, « car cela me fait mal. Si je pouvais donc te secourir, « que je serais contente ! Cependant j'ai quelque chose

« ici, je m'en vais te le donner. » Et elle tira une pièce de deux sous qu'elle mit dans ses mains. Si elle eût eu quelque chose de plus, elle l'aurait donné de grand cœur. N'ayant pas autre chose, elle se tourne vers moi, et, pour me faire participer à la bonne œuvre, elle me dit : « Est-ce que tu ne donneras rien ? tu as « des sous pour acheter des nanans ; donne-les à cette « petite pour l'amour de l'Enfant Jésus. » C'est ce que je fis de bon cœur. Nous quittâmes la petite fille, et Adèle, la saluant avec un sourire tout céleste : « Prie bien « le bon Dieu et la sainte Vierge, ajouta-t-elle, et tu ne « périras pas. » Cette parole me toucha, et je me la suis toujours rappelée. Adèle ne laissa pas passer une si belle occasion sans me faire à moi-même une petite morale. « Comme le bon Dieu, dit-elle, nous aime, « nous autres ! il nous donne tout ce qui nous est né- « cessaire, nous n'avons pas de misère comme cette « enfant. Oh ! comme nous devrions aimer un Dieu si « bon ! Cette enfant n'a pas le bonheur d'aller à l'é- « cole, comme nous, et d'apprendre à le connaître. « Soyons donc reconnaissantes. » Tels ont été les sentiments de cette admirable enfant dès ses plus tendres années que je l'ai connue : son cœur était tout rempli d'amour pour les pauvres. »

Adèle avait aussi une tendresse particulière pour les malades. De sa maison elle pouvait apercevoir ceux de l'hôpital Anglais, quand ils se montraient sur la galerie pour prendre l'air. Loin d'être dégoûtée de leur air de misère, de souffrance et de pauvreté, elle sentait le désir de les soulager. « Oh ! disait-elle, que je voudrais pouvoir les servir et les assister ! » Pour satisfaire sa charité naissante, elle allait, avec la permission de sa maman, visiter les malades à domicile, et les plus misérables étaient ceux qu'elle recherchait avec plus de soin. « Je me suis trouvée plusieurs fois avec elle dans ces visites, rapporte une de ses amies. On ne saurait dire combien elle était ingénieuse à sou-

lager ces malades et à adoucir leurs peines, leur faisant envisager la main de Dieu qui les visitait et leur envoyait cette épreuve, les engageant à en profiter, mais avec des paroles si suaves, que ces pauvres gens en étaient tout attendris. Son passage était comme un parfum de piété, qu'elle laissait après elle. Non-seulement elle les consolait, mais, quand elle voyait que ces personnes avaient besoin d'instruction, elle leur rappelait les vérités de la foi, d'un air néanmoins si modeste et si humble, qu'elle semblait toute confuse de vouloir en remontrer aux autres, cherchant avec un art merveilleux à les mettre à l'aise et à ne pas fixer l'attention sur elle. »

La même compagne rapporte un trait trop touchant pour qu'il ne trouve point place ici. « Un jour, dit cette ancienne amie, j'accompagnai Adèle chez une dame très-riche, et qui était dangereusement malade. Cette pauvre dame avait vécu dans la négligence de ses devoirs, et, sur son lit de mort, elle se rappelait avec de grands troubles les péchés qu'elle avait commis. Voyant sa fortune fondre, pour ainsi dire, entre ses mains et lui échapper avec toutes les joies de ce monde, et, pensant qu'elle allait tomber entre les mains d'un Dieu irrité, qui dans quelques instants allait la juger, la condamner et la précipiter en enfer, elle était presque réduite au désespoir. Mais Dieu ne voulait pas la perdre : dans sa miséricorde, il lui envoya son ange. Adèle vint la visiter. Alors je vis sa charité dans tout son éclat. C'était un touchant spectacle. Comme il s'agissait de sauver une âme, la charitable enfant déployait, pour ainsi dire, toute sa douceur, toute son onction, tous les charmes de sa parole et de sa piété. « Non, non, Madame, lui disait-elle, Dieu ne veut pas « vous perdre à jamais. Au contraire, il veut vous sau- « ver et vous conduire au ciel ; il vous ouvre les bras. « Ayez confiance ; il a pardonné à bien d'autres. Il « ne vous a envoyé cette maladie que pour vous

« ramener à lui. » En un instant tous les nuages se dissipèrent. La mourante, reprenant courage, se mit à fondre en larmes. Elle se réconcilia avec Dieu, et, toute pénétrée de reconnaissance pour sa petite bienfaitrice, elle s'écriait en la pressant entre ses bras : « Ah ! sans « vous, j'étais perdue pour toujours. » Cette dame était parfaitement convertie, et ce changement subit, je le vis s'opérer sous mes yeux. Jamais je n'en perdrai le souvenir. »

Mais ceux qui excitaient le plus la compassion d'Adèle étaient les pauvres pécheurs. En parlant d'eux, elle disait à une de ses petites compagnes : « Prions donc pour eux, car ce sont eux qui sont les plus misérables. Comment peuvent-ils vivre dans l'état de péché mortel ? Pauvres gens ! ils sont morts à la grâce. Ah ! j'espère que jamais le péché mortel n'entrera dans mon cœur, et si je savais que nous dussions le commettre, j'aimerais mieux nous voir mourir. » C'est ainsi qu'elle exprimait à la fois sa haine du péché et sa tendre compassion pour les pécheurs.

CHAPITRE VIII

Zèle d'Adèle pour la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance et le soulagement des âmes du purgatoire.

Telle était la charité d'Adèle, qu'elle s'étendait à tout. Elle avait surtout un zèle très-ardent pour les œuvres qui tendent plus particulièrement à la conversion des pécheurs et au salut des âmes, comme la Propagation de la foi et la Sainte-Enfance.

Elle aimait la premiere de ces œuvres, qui procure aux missionnaires les moyens de répandre dans les pays infidèles la foi catholique. « Oh ! quelle œuvre admirable que celle-là, disait-elle ! travailler avec

les missionnaires, participer à leurs souffrances et à leurs mérites, les aider par nos prières et nos offrandes à étendre le royaume de Notre-Seigneur dans les contrées qui n'ont jamais entendu parler de notre sainte religion, quelle belle œuvre ! Si je pouvais la faire connaître à tout le monde, oh ! que je serais contente ! Quand je pense aux pauvres missionnaires, à tout ce qu'ils souffrent, je ne puis m'empêcher d'éprouver un sentiment de compassion pour eux. Comment donc ne pas s'associer à une œuvre qui peut si bien leur venir en aide et les secourir dans leurs travaux. »

Les lumières qu'elle avait sur le prix des âmes étaient si vives, qu'elle entrait dans une sorte de transport, en pensant à ces hommes apostoliques qui se dévouent pour les sauver. Voici ce qu'elle en disait plus tard dans un dialogue composé par elle-même, et qui a été conservé par celles de ses compagnes qui l'avaient appris pour le réciter avec elle : « A l'exemple du Dieu sauveur, qui s'est dévoué à la mort, on a vu des hommes enflammés d'un zèle ardent se répandre par toute la terre, parcourir les villes et les campagnes, et prêcher partout la bonne nouvelle de l'Évangile. A cette voix, les peuples se sont convertis en foule, et ces généreux apôtres, pour prix de leurs sacrifices, ont expiré dans les tourments les plus affreux. Ce zèle persévère encore après eux dans ces âmes ardentes, dévorées de ce feu sacré que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre. Chaque jour, de nouveaux apôtres abandonnent leurs familles, et disent adieu au pays qui les a vus naître. Ils partent, étouffant dans leur cœur tous les regrets et tous les soupirs ; ils s'élancent sur le vaisseau qui va les arracher des bras de leurs amis, et s'en vont, le sourire sur les lèvres, se vouer aux souffrances et à la mort. Qu'est-ce donc qui leur inspire cet héroïsme? Ah ! c'est la soif qu'ils ont du salut des âmes. Ils ont compris que le plus grand bonheur d'un prêtre sur la terre est de travailler à la

gloire de Dieu et à la sanctification de ses frères; ils ont compris qu'une magnifique couronne est réservée à celui qui, sous la protection de Dieu, s'en va ainsi chercher à l'Église de nouveaux enfants. Peut-être les supplices les plus cruels leur sont réservés; mais qu'importe? Qu'est ce que leur vie, comparée à la gloire de Dieu et au salut d'une âme? Qu'est-ce que tous ces biens de la terre, pour ces cœurs embrasés du feu de la charité? » Une enfant qui comprenait ainsi le dévouement du prêtre catholique ne devait pas rester oisive. Aussi prenait-elle tous les moyens de venir à leur secours, en faisant apprécier la Propagation de la Foi et en lui procurant de nouveaux membres.

Adèle n'aimait pas moins l'œuvre de la Sainte-Enfance, qui se rattache à la précédente et est, pour ainsi dire, née de son sein. Tout le monde sait que cette œuvre a été fondée par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, afin de procurer le baptême aux enfants infidèles, et spécialement à ceux de la Chine, que leurs parents font mourir chaque année par milliers, pour en débarrasser la famille. Cette belle œuvre, en procurant ainsi la vie de la grâce à plus de trois cent mille enfants chaque année, fournit en même temps aux enfants catholiques le moyen de faire de bonne heure l'apprentissage de la charité et d'estimer davantage le bienfait du baptême et de la foi, qui n'est pas accordé à tant d'autres. Notre jeune Adèle était trop éclairée pour ne pas goûter une œuvre si chrétienne et qui produisait tous les ans des fruits si sûrs, si abondants et si précieux. Aussi l'embrassa-t-elle avec ardeur. La pensée seule des pauvres petits enfants infidèles attendrissait son cœur et excitait sa charité. Elle était infatigable pour propager l'œuvre, pour y agréger toutes ses petites compagnes et former le plus de douzaines possible. Elle usait de tant d'adresse, de tant d'insinuation, qu'on ne pouvait lui résister. Un jour qu'elle invitait une de ses compagnes à donner son nom,

celle-ci lui répondit par un refus formel, disant qu'elle était déjà d'assez d'associations. Adèle ne dit rien, mais ne se donna pas pour battue. Quelque temps après elle lui envoya un numéro des Annales, en lui disant poliment : « Quand tu comprendras bien le but de cette association, ton bon cœur ne te permettra pas de différer plus longtemps à en faire partie. » Puis l'ayant rencontrée un autre jour : « Eh bien, dit-elle, c'est aujourd'hui que tu vas te mettre de la Sainte-Enfance? cette œuvre te portera bonheur. Tiens, ajouta-t-elle en lui présentant une liste, voici une douzaine qui ne demande que ton nom pour s'achever; ce n'est pas toi qui l'as commencée, mais c'est toi qui vas la finir. Allons, allons, une petite offrande avec une petite prière pour acheter les petits Chinois. Donne-moi ton nom, et tu seras de la Sainte-Enfance pour sauver des enfants qui formeront ta couronne au ciel. » Comment résister à des motifs si persuasifs? La petite fille, cédant à des instances si pressantes, inscrivit son nom pour clore la douzaine, et donna ainsi le triomphe à la charité.

Non contente de parler, Adèle agissait davantage encore. Elle sacrifiait même le silence et la solitude de sa chambre, qui lui étaient si chers, pour s'occuper de sa chère œuvre. On la voyait souvent par les rues portant des Annales à ses compagnes. Elle allait de maison en maison recueillir les aumônes pour ses petits protégés. Son ardeur était telle, que rien ne pouvait l'arrêter : ni la pluie, ni la neige, ni la faiblesse de sa santé, ni même les instances de ses parents. Quelquefois sa mère, craignant que le mauvais temps ne la rendît malade, lui défendait de sortir. Elle obeissait, mais souvent la pensée qu'elle ne pouvait rien faire ce jour-là pour les petits enfants infidèles lui faisait verser des larmes. Pour compenser cette perte, elle employait les heures de loisir qu'elle se ménageait après les classes à confectionner de petits ouvrages

pour les bazars qui se font au profit de la Sainte-Enfance.

Persuadée que cette œuvre n'avait besoin que d'être connue pour être aimée, elle consacrait encore ses moments à rédiger de petits écrits propres à la faire goûter. On possède encore, comme un monument de son zèle pour la Sainte-Enfance, la circulaire qu'elle composa alors et qu'elle s'efforçait de répandre parmi les personnes de sa connaissance. Elle commence par ce beau texte de la Genèse, si bien approprié à l'œuvre de la Sainte-Enfance : *Reçois cet enfant, nourris-le pour moi, et je te donnerai moi-même la récompense.* Elle met ces belles paroles dans la bouche de Notre-Seigneur, exhortant chaque enfant chrétien à sauver les enfants infidèles, rachetés au prix de son sang. Elle indique ensuite, avec clarté et précision, l'objet de l'œuvre, ses moyens d'action, ses avantages. Elle trace les devoirs de chaque membre, et en particulier des chefs de douzaine. Elle détruit une à une les objections qu'on pourrait faire, réfute les prétextes qu'on voudrait alléguer pour voiler son indifférence ou son peu de courage. Cette pièce est remarquable et de tout point parfaite d'à-propos et d'exactitude.

Adèle avait une égale charité pour les morts. Son cœur était pénétré de compassion pour ces pauvres âmes qui souffrent dans le purgatoire, comme on l'a déjà vu. « O saintes âmes, s'écriait-elle quelquefois, comment ne pas s'intéresser à vous ! Prier pour elles, c'est, ajoutait-elle, s'enrichir en travaillant pour les autres. Ces âmes, en effet, si elles ne peuvent rien pour elles peuvent beaucoup pour nous. Délivrées de leurs peines, mises en possession du bonheur éternel, comment pourraient-elles oublier les personnes qui auront contribué à briser leurs chaînes ! » Elle faisait souvent le Chemin de la Croix pour ces âmes. Sa sœur, qui l'accompagnait un jour dans cette œuvre de piété, trouva qu'elle était un peu plus longue que de cou-

tume; elle lui en fit la remarque. « Ah! répondit la vertueuse enfant, peut on jamais prier trop longtemps pour les âmes du purgatoire? » Cette dévotion la portait à visiter régulièrement le cimetière, surtout dans la belle saison. Là elle donnait un libre cours à ses prières pour ses chers défunts. Elle se rendait d'abord à la grande croix qui est au milieu du cimetière, et y récitait un *De profundis* pour tous les morts qui y sont enterrés. Elle se rendait ensuite à la tombe de son bon père, dont le souvenir lui rappelait tant de belles leçons; elle y demeurait longtemps, épanchant son cœur devant Dieu, et satisfaisant au besoin qu'elle éprouvait de témoigner à ce cher père son amour filial et sa tendre reconnaissance. La suite nous dira les touchants adieux qu'elle fit à ce père bien-aimé avant son entrée à l'Hôtel-Dieu. Mais il nous faut à présent la suivre à la Persévérance, où ses progres en tout genre vont la placer au premier rang parmi ses compagnes.

LIVRE TROISIÈME

ADÈLE COULOMBE A LA PERSÉVÉRANCE

CHAPITRE I

Notions sur le catéchisme de Persévérance. — Adèle s'y agrége. — Ses travaux.

L'année qui suivit sa première communion, Adèle, avec la plupart de ses petites compagnes, se présenta pour entrer à la Persévérance. Elle commençait alors sa onzième année. Mais avant de la considérer dans ce catéchisme, dont elle devint la gloire et l'ornement par ses talents et ses vertus, et où elle se prépara plus que jamais à remplir les desseins de Dieu sur elle, il n'est pas hors de propos de donner ici un aperçu sur les catéchismes de Persévérance en général et sur celui de la paroisse de Montréal en particulier. Il nous aidera à mieux comprendre les progrès étonnants que fit cette enfant, et surtout la facilité prodigieuse qu'elle acquit de parler et d'écrire sur toutes sortes de sujets pieux et principalement sur les mystères de notre sainte religion.

Comme tout le monde sait, les catéchismes de Persévérance ont pour but de réunir les enfants qui ont fait leur première communion, de les affermir dans l'amour de la religion, dans l'accomplissement de ses préceptes et de ses conseils, en leur en donnant une

connaissance plus étendue, de les aider à persévérer dans le bien par une suite d'avis appropriés à leur âge et à leurs besoins. Ce simple énoncé suffit pour montrer les avantages de cette œuvre. Si les catéchismes ordinaires sont importants pour préparer les enfants à leur première communion, ceux de Persévérance ne le sont pas moins pour perfectionner leurs premières connaissances et les enraciner dans la pratique des vertus. L'expérience prouve malheureusement que trop souvent les enfants qui se contentent des instructions préparatoires à la première communion sont bien vite entraînés par le torrent de la séduction et des mauvais exemples, de telle sorte que la bonne semence déposée dans leur cœur ne tarde pas à y être étouffée par les passions naissantes qu'ils négligent de réprimer. Quelque utiles que soient d'ailleurs les instructions publiques et autres exercices qui se font le dimanche à l'église, ces moyens sont insuffisants, surtout dans les grands centres de population, pour développer l'instruction de la jeunesse et assurer sa persévérance. Par cela seul que ces exercices sont communs, ils n'intéressent et ne frappent pas assez les enfants, qui ont besoin de quelque chose de plus direct, de plus spécial, de plus en rapport avec l'époque critique et dangereuse des passions où ils se trouvent.

Cette nécessité des catéchismes de Persévérance avait été sentie autrefois par M. Olier, fondateur de la compagnie de Saint-Sulpice et curé de la paroisse du même nom, à Paris. Cette paroisse immense, la plus grande qu'on ait jamais vue, et qui comptait plus de quatre-vingt mille âmes, était devenue par sa corruption comme l'égout et la sentine de la capitale et même de toute la France. M. Olier parvint à la réformer, en s'attachant principalement à l'instruction de la jeunesse et en établissant non-seulement des catéchismes de première communion, mais encore des catéchismes de Persévérance, qui ont toujours subsisté depuis,

qui existent encore à Saint-Sulpice (1), et dont la réputation s'est répandue dans le monde entier.

Ce même besoin des catéchismes de Persévérance se faisait sentir depuis longtemps à Montréal. On regrettait de voir un si grand nombre d'enfants s'égarer après la première communion et perdre les fruits de leur première éducation religieuse. Un catéchisme de Persévérance fut donc ouvert. C'était en 1842. Ce catéchisme eut ses premières séances dans l'ancienne chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire. Ses commencements furent très-modestes, mais ils eurent les bénédictions du Ciel. Le nombre des Persévérantes s'augmenta bien vite, et, en peu d'années, le local étant devenu trop étroit, on transféra ce catéchisme à l'église de la paroisse, dans une des chapelles latérales. Les enfants y vinrent en foule, et bientôt il fallut donner à l'œuvre une enceinte encore plus vaste : celle de la grande nef de l'église. C'est là que le catéchisme de Persévérance prit un développement extraordinaire et devint une société régulière, parfaitement organisée, ayant à sa tête des dignitaires qui formaient le conseil de l'association. On y vit jusqu'à sept cents et même huit cents Persévérantes, sans compter les grandes personnes qui accouraient en foule pour être témoins de ces belles séances d'instruction religieuse, lesquelles avaient lieu tous les dimanches avant les vêpres. C'était vraiment un spectacle intéressant de voir ce grand nombre de jeunes filles laisser là leurs occupations ordinaires et sacrifier les petites jouissances qu'elles pouvaient se procurer le dimanche, pour venir à l'église s'instruire et s'édifier. Du reste, elles étaient bien dé-

(1) M. Faillon, l'érudit historien des communautés religieuses au Canada, en a été dans ces derniers temps un des principaux soutiens. Ces catéchismes ont aujourd'hui à leur tête M. Icard, directeur du séminaire, qui, de concert avec le vénérable M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, les maintient à la hauteur de leur gloire passée.

dommagées, car les plaisirs les plus purs et les plus saints les attendaient dans ces réunions. Une agréable variété régnait dans les exercices du catéchisme, et prévenait la fatigue et l'ennui. La séance s'ouvrait, conformément à la méthode de Saint-Sulpice, par la récitation du catéchisme et de l'évangile du jour. Les plus diligentes y ajoutaient une leçon du catéchisme de controverse de Scheffmacher. Venait ensuite le compte rendu de la dernière instruction. M. le directeur du catéchisme interrogeait plusieurs Persévérantes, s'adressant d'abord aux plus capables, puis à celles qui étaient moins avancées, afin de s'assurer ainsi si toutes avaient bien compris et bien retenu les explications données. Lorsque les réponses étaient différentes, il nommait des arbitres afin de résoudre la difficulté. Alors la discussion, en jetant plus de lumière sur les matières débattues, excitait au plus haut point l'attention. Elle atteignait ses dernières limites lorsque quelques-unes, dans un résumé en forme de dialogue, rapportaient l'instruction, reproduisant même les sermons qu'elles avaient entendus, soit à la paroisse, soit ailleurs. Après avoir ainsi fait parler les enfants, M. le directeur parlait à son tour. Il développait et expliquait un nouveau point de la doctrine chrétienne. C'était l'exercice fondamental et essentiel du catéchisme. Les enfants prenaient des notes, afin de ne rien perdre et de tout consigner dans des analyses ou diligences. Comme ces diligences étaient souvent lues publiquement en tout ou en partie, et qu'elles étaient toujours mentionnées dans le registre de l'association qui servait de base aux renseignements propres à diriger dans le choix de celles qui devaient être récompensées, toutes tenaient à les bien faire. Plusieurs même les faisaient relier à la fin de l'année, et, aujourd'hui encore, elles aiment à revoir et à consulter ces cahiers précieux. On conserve également au catéchisme de Persévérance de la ville le cahier d'honneur où celles qui avaient le

mieux réussi avaient le privilége de transcrire leur travail. Enfin, comme on n'avait pas moins à cœur la sanctification de tant de jeunes filles que leur avancement dans la religion, la séance se terminait par des avis et une homélie dont le but était de leur inspirer l'amour et la pratique des maximes évangéliques. Le tout était entremêlé de cantiques qui, sagement distribués dans le cours de la séance, servaient merveilleusement à rompre la monotonie et à reposer l'esprit. On conçoit dès lors quel attrait devaient avoir pour les enfants de telles réunions, et quelle noble émulation elles devaient exciter entre elles. Le désir de s'instruire, la pensée qu'on aurait à répondre devant une assemblée si imposante, l'espoir de parvenir aux charges et d'obtenir, au moyen de points d'honneur accordés aux meilleures réponses et aux meilleures diligences, les récompenses distribuées dans les séances solennelles, et surtout à la fin de l'année, étaient comme autant d'aiguillons puissants qui stimulaient sans cesse leur ardeur. L'intérêt du catéchisme était encore accru par des fêtes solennelles qui avaient lieu de temps en temps dans le cours de l'année, par les communions du mois, par la retraite annuelle, mais surtout par la distribution des prix, qui se faisait vers le mois de juillet avec beaucoup d'éclat, étant ordinairement présidée par l'évêque du diocèse, assisté d'un grand nombre de prêtres, et rehaussée par la présence des citoyens les plus distingués de la ville.

Tel était le catéchisme de Persévérance de Montréal, d'où sont sortis par la suite les autres catéchismes qui ont été établis dans les faubourgs, lorsque la jeune Adèle s'y présenta. Dès les premières séances elle fixa l'attention de M. le directeur par sa modestie à l'église et son application au travail. En effet, elle n'y fut pas plutôt admise, qu'elle se mit en devoir d'en suivre tous les exercices. Arrivant à la Persévérance avec

l'habitude du travail, qu'elle avait déjà contractée dans la famille et dans les écoles, et avec une docilité admirable qui la rendait toujours prête à exécuter les ordres de ses supérieurs, elle se mit à apprendre exactement non-seulement le catéchisme, mais encore les évangiles, s'estimant heureuse d'exercer sa mémoire, en gravant dans son cœur ce livre divin qui faisait déjà ses délices. Elle s'appliqua également dès le commencement à faire des analyses, se gardant bien de suivre l'exemple de certaines enfants, qui trouvent mille prétextes pour s'en dispenser. Enfin, toute commençante qu'elle était, elle fit à peu près tout ce que faisaient les plus anciennes et les plus avancées de l'association. Ce travail soutenu, aidé de son excellente mémoire et de sa facilité, en lui obtenant les plus grands succès, attira bientôt sur elle l'attention de toutes ses compagnes, qui à leur tour se plurent à admirer en elle la piété réunie au talent. Dès la première année, par sa sage conduite et ses constants efforts, elle eut l'honneur insigne de figurer sur le grand programme en remportant les plus beaux prix.

Encouragée par ses succès, et plus encore animée du désir de s'instruire et de plaire à Dieu, Adèle redoubla de zèle dans ses travaux, les années suivantes, à ce point qu'elle devint comme l'âme et la vie du catéchisme. C'est alors que, non contente de donner la lettre du catéchisme, de réciter les évangiles, de faire des analyses, elle se mit à composer des dialogues et d'autres travaux de surérogation, qu'elle entreprenait d'apres la suggestion de M. le directeur, pour donner plus d'intérêt aux réunions, comme de reproduire tous les sermons et toutes les conférences qu'elle entendait à la paroisse ou ailleurs, afin d'en faire part à ses compagnes. Nous avons encore un grand nombre de ses manuscrits, où l'on voit, en effet, qu'en outre de ses diligences, qu'elle faisait exactement, elle reproduisait encore tous les grands sermons que l'on prê-

chait à la paroisse et à Bon-Secours, les dimanches et les jours de fêtes, tous les sermons et les conférences qui se faisaient à la neuvaine de saint François Xavier, les sermons et conférences qui avaient lieu au catéchisme en certains jours de fête, les exhortations qui se faisaient aux communions du mois, aux pèlerinages, aux retraites de l'œuvre. Le jour ne suffisant pas quelquefois à tant de travaux, elle y employait ses veilles; car quand il s'agissait de procurer le bien du catéchisme et d'obéir à M. le directeur, rien ne pouvait l'arrêter. En certaines occasions, elle avait à reproduire jusqu'à trois sermons à la fois; mais tout était si bien ordonné dans sa prodigieuse mémoire, qu'elle faisait tous ces écrits avec netteté et sans confusion, de telle sorte que chaque prédicateur aurait pu aisément reconnaître son œuvre.

La composition des dialogues, auxquels elle apportait un soin particulier, lui prenait surtout un temps considérable. Presque à chaque fête elle apportait un petit travail. Après avoir distribué les rôles à quelques-unes de ses compagnes, et s'être exercée avec elles à bien prononcer, elle récitait sa partie imperturbablement de manière à tenir quelquefois l'auditoire en suspens. Un jour qu'elle avait préparé pour la fête de Pâques une de ces petites pièces sur le mystère du jour, elle s'était principalement étendue sur la visite des saintes femmes au sépulcre, représentant au naturel l'amour vif, inquiet et empressé de sainte Madeleine, ses allées et venues au tombeau, la rencontre des Anges et celle de Notre-Seigneur sous la forme d'un jardinier, les paroles de cette amante désolée. Le tout faisait un tableau si touchant, qu'elle fit pleurer tout l'auditoire avec sa chère Madeleine. Un des prêtres présents à cette séance, tout émerveillé de ce qu'il venait d'entendre, dit tout bas à M. le directeur du catéchisme qu'il ne pouvait croire qu'une pièce si intéressante fût l'ouvrage de cette enfant. M. le directeur

interpelle alors sa Persévérante, et lui demande si c'est bien elle qui a composé ce dialogue : « Oui, Monsieur, répond l'enfant toute confuse et baissant la tête ; si je n'ai pas réussi, j'ai du moins fait tout mon possible. » Tout le monde fut pénétré d'admiration pour une modestie si rare jointe à des talents si distingués et si précoces.

N'ayant entrepris ces travaux que par obéissance et pour rendre le catéchisme attrayant, son humilité la porta depuis à brûler ces papiers, afin de détruire tout ce qui pouvait la relever aux yeux des hommes. Voici néanmoins un fragment de l'un de ces dialogues, qui nous a été conservé et qui, avec celui qui a été cité plus haut sur le zèle des missionnaires, peut nous donner une idée de ceux que nous n'avons plus. Elle parle de la sainte communion, qui est son sujet favori. « Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ? s'écrie le Prophète à la vue de la faveur précieuse de la sainte communion. Vous l'avez égalé aux anges en lui faisant partager le même aliment. L'homme avait voulu s'élever jusqu'à Dieu en mangeant le fruit défendu de l'arbre de vie : « Si vous mangez de ce fruit, vous ne « mourrez point, » disait le serpent séducteur à nos premiers parents, « et vous serez comme des dieux. » Ce qu'il leur promettait faussement, la charité de notre Dieu l'opéra dans le mystère de la sainte Eucharistie : l'homme devient semblable à Dieu en mangeant l'auteur de son être ; il vit éternellement en mangeant l'auteur de la vie. Après la sainte communion, tout ce qui tient encore à la terre est au-dessus de nous : la magnificence de Dieu y éclate de toutes parts, malgré les voiles qui la couvrent ; la joie, l'abondance et la paix font l'ornement et le charme de ce festin d'amour. Faut-il être étonné qu'un saint ravissement, qu'une chaste ivresse transportent à jamais tous les cœurs ? Dans l'impuissance d'exprimer notre joie, du moins nous nous souviendrons de nos résolu-

tions pour les pratiquer, et nous y serons à jamais fidèles. » Puis, représentant tous les mystères renfermés et comme récapitulés dans la sainte Eucharistie : « Par la communion, disait-elle, nous pouvons visiter Jésus avec les bergers de Bethléem, l'adorer avec les Mages, le suivre avec ses disciples, arroser ses pieds de nos larmes avec son amante fidèle, reposer sur sa poitrine, comme son apôtre chéri ; le porter dans notre sein, comme la plus sainte et la plus heureuse des mères; demeurer toujours unis à lui comme les bienheureux dans le ciel. »

Ainsi aimait à s'épancher sur un sacrement qui depuis l'âge le plus tendre était l'objet de ses délices, ce cœur si sensible et si brûlant d'amour. Ce n'étaient point de vaines paroles; toutes celles qui la connaissaient savaient qu'elles étaient l'expression fidèle de ses sentiments.

Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que toutes ces compositions ne nuisaient jamais aux devoirs qu'elle avait à remplir à l'école. De leur côté, ses maîtresses, qui n'avaient qu'à s'en louer et qui comprenaient de quelle importance était pour leurs élèves le catéchisme de Persévérance, loin de trouver à redire à ce travail, ne faisaient que l'encourager. Il en était de même à la maison. Cette enfant, ne causant aucun chagrin et ne demandant jamais d'autre satisfaction que celle de travailler au succès de sa chère Persévérance et de s'instruire de notre sainte religion, sa mère lui laissait tout le temps dont elle avait besoin pour s'acquitter de la tâche qu'elle s'était imposée.

Ainsi Adèle est-elle un des plus beaux modèles qu'on puisse proposer aux jeunes Persévérantes. Toujours assidue, toujours attentive et occupée, elle est aussi toujours modeste, toujours humble et toujours candide. Au milieu de ces grandes assemblées où se trouvaient réunies les jeunes personnes les plus dis-

tinguées et des premières familles de la ville, elle est toujours la même, toujours vertueuse et appliquée à ses devoirs, comme à la maison et aux écoles; sans avoir jamais été dans aucun pensionnat, par ses efforts, par sa constance, elle acquiert à la Persévérance des connaissances et une manière d'écrire qu'on rencontre rarement. Ses succès, loin de l'enorgueillir, ne font que la rendre plus petite à ses yeux; elle en rapporte toute la gloire à Dieu, et n'en conçoit qu'un désir plus vif de travailler à sa gloire, à son avancement spirituel et à celui de ses compagnes, comme nous l'allons voir.

CHAPITRE II

Ardeur d'Adèle pour la Persévérance. — Bien qu'elle opère parmi ses compagnes. — Elle fait le charme de sa famille.

Les connaissances qu'Adèle puisait à la Persévérance, les préservatifs qu'elle y trouvait contre les dangers du monde, en lui faisant apprécier de plus en plus le bienfait de cette belle institution, faisaient naître dans son cœur les sentiments du plus vif attachement pour cette association. Elle n'appelait plus le catéchisme que sa *chère Persévérance*.

Elle l'aimait tant, qu'elle eût voulu y voir toutes les jeunes filles de son âge et surtout celles qui le dimanche passent leur temps inutilement à la maison, ou l'emploient à se promener ou à se livrer à des jeux le plus souvent dangereux. Un jour qu'elle se retirait avec une de ses compagnes, l'esprit tout rempli des choses qu'elle venait d'entendre à la Persévérance, elle rencontra de jeunes personnes qui se promenaient, ne songeant qu'à se montrer au dehors, au grand danger de se perdre; elle en fut tout attristée. « Ah! quel dommage, dit-elle, que tant de personnes s'amusent à

des riens au lieu de venir à nos belles séances de catéchisme, où elles pourraient recueillir de si salutaires instructions ! »

Pour y attirer le plus de monde possible et y retenir celles qui y étaient déjà agrégées, rien ne lui coûtait. Sachant qu'un des moyens principaux était de rendre les séances intéressantes, elle s'efforçait, ainsi qu'on l'a dit, d'y contribuer en s'acquittant bien de son devoir. Quand elle était interrogée, elle élevait la voix sans crainte de se fatiguer, afin que tout le monde pût facilement l'entendre. Si elle rendait compte d'un sermon, on voyait qu'elle était heureuse, non pas de se montrer et de paraître, mais d'avoir cette occasion de faire goûter la Persévérance à ses compagnes en leur en rappelant les belles leçons. « O maman, disait-elle de retour à la maison, que je voudrais pouvoir prêcher, afin de faire aimer le bon Dieu. » Elle le faisait sans en avoir la prétention, et plusieurs fois, comme on l'a vu, des personnes qui assistaient à ces séances ont avoué que sa parole leur avait fait une profonde impression. Toutes prenaient plaisir à l'entendre s'exprimer si bien et avec tant d'aisance, confessant que jamais les séances n'étaient plus agréables que lorsqu'elle parlait.

Non contente d'intéresser ainsi les jeunes filles à la Persévérance, Adèle trouvait dans sa charité toutes sortes de moyens pour en aplanir les difficultés. Elle avait des attentions spéciales pour celles qui étaient moins riches. Elle les recherchait, les attirait par sa douceur et ses prévenances, les consolait dans leurs peines, les exhortait à ne jamais manquer au catéchisme, leur indiquait même ce qu'il fallait apprendre, les engageait à faire des diligences selon leur pouvoir, leur montrant comment il fallait s'y prendre. Elle poussait même la condescendance jusqu'à faire la quête pour elles, afin de leur procurer du papier, et donnait elle-même sa petite rétribution. Un jour

qu'elle n'avait rien sur elle, elle emprunta quelques sous à une de ses voisines. Ayant oublié de les lui rendre, plus tard, lorsqu'elle fut à l'Hôtel-Dieu, elle les lui renvoya. « Pour l'acquit de ma conscience, écrit-elle, je te renvoie l'argent que tu m'as prêté autrefois. J'ai voulu faire la charité, mais non à tes dépends. Excuse-moi, si j'ai été si longtemps à te rembourser, c'est par oubli. » A l'école, Adèle ne se montrait pas moins empressée à rendre service à ses compagnes. Si elle en voyait quelques-unes qui fussent embarrassées pour reproduire l'instruction, elle demandait à ses maîtresses la permission de les aider après avoir terminé ses devoirs, afin de leur faciliter ce travail un peu difficile pour les commençantes. Elle prenait même la peine de composer pour elles les courtes prières et pieuses résolutions qui doivent, selon l'usage, terminer chaque diligence.

Mais, si désireuse que fût cette bonne Persévérante de faire aimer aux autres sa chère association, elle l'était bien davantage encore de les aider à en profiter. Le zèle de la gloire et des intérêts de Dieu allant toujours croissant dans son cœur en même temps que sa charité envers le prochain, elle était heureuse d'avoir un champ plus vaste qui lui permît de leur donner un libre cours. Elle saisissait toutes les occasions de les exercer, encouragée qu'elle était par M. le directeur du catéchisme, qui était devenu son confesseur, et qui en cette qualité pouvait suivre de plus près les opérations de l'Esprit-Saint dans une âme si docile. Afin de communiquer à ses compagnes la tendre piété qui animait son cœur, elle les associait à ses travaux, leur prêtait ses dialogues et même ses diligences. Mais c'était surtout dans les entretiens qu'elle avait avec elles à la suite des séances qu'elle se laissait aller à l'ardeur de son zèle. « Je ne pouvais me lasser de la voir et de l'entendre, dit une de ses anciennes compagnes de catéchisme. J'aimais ses conversations, qui me faisaient

toujours une impression salutaire, et je n'en suis jamais sortie sans me sentir plus fervente et plus animée à la piété. Le sujet le plus habituel de ses conversations était l'amour de Dieu, de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et des pauvres, ou bien sa chère Persévérance, montrant les moyens d'instruction et d'édification que l'on y trouvait. Quand elle parlait de Dieu, on voyait à son teint animé qu'elle brûlait de son amour. Quoiqu'elle eût un grand désir de se cacher, l'amour de son Dieu l'emportait quelquefois sur ce désir, et, comme si elle se fût oubliée, elle se laissait aller à trahir ses sentiments intérieurs. Il n'y avait pourtant rien de forcé dans ces entretiens : tout y était si aisé, si naturel, si doux, qu'elle était recherchée de toutes. S'il survenait quelques différends entre nous, elle n'avait point de repos qu'elle ne les eût apaisés. Alors elle savait reprendre celle qui avait tort, mais avec tant de tact et d'à-propos qu'il était impossible d'en être choqué. Comme on ne voyait en elle aucune prétention, qu'elle ne se croyait rien et qu'elle se mettait aux pieds de toutes, il était reçu qu'Adèle avait droit de tout dire sans faire de peine à personne. » Dans les séances même du catéchisme. elle ne pouvait contenir le zèle qui la dévorait. Communiquant aux plus ferventes ses intentions : « Priez, disait-elle en arrivant au catéchisme, priez pour telle personne, afin d'obtenir sa conversion ; priez encore pour une affaire importante au bien de l'église ; priez surtout pour celles de nos compagnes qui ne viennent pas au catéchisme, afin que Dieu leur inspire d'y venir. »

Quelque prédilection qu'eût Adèle pour celles de l'association qui montraient plus de disposition à la piété, elle ne négligeait pas les autres, même les plus imparfaites Elle les recherchait avec un soin particulier, leur donnait des avis charitables, toujours avec prudence, mais sans respect humain. Par ses sages remontrances elle fut surtout utile à une jeune per-

sonne qui avait alors le goût du monde et qu'elle entreprit de ramener à des sentiments plus chrétiens. Voici comment cette personne raconte elle-même ses souvenirs : « J'admirais le zèle de cette aimable compagne envers toutes, mais particulièrement envers moi. J'avais alors l'amour du monde et de ses vaines parures, et par là même Adèle, si pieuse et si modeste, devait être bien éloignée de sympathiser avec moi. Néanmoins, quoique ses goûts fussent bien différents des miens, au lieu de me fuir, je voyais, au contraire, qu'elle me recherchait et qu'elle venait volontiers à ma rencontre. Après les premiers compliments, elle ne manquait pas de me faire ses observations sur ma toilette. Un dimanche elle m'avait vu au cou un ornement de luxe : c'était une petite collerette blanche élégamment brodée. « C'est dommage, me dit-elle en « souriant, que ce ne soit pas tout noir, ce serait mieux « assorti à une Persévérante. » Quelques dimanches après, en regardant mes mains, elle aperçut deux bagues à un de mes doigts et un anneau à un autre. Ces objets étaient un peu brillants et flattaient la vanité Cela suffit pour provoquer son zèle, et, me prenant à part : « Vous avez là, me dit-elle, des choses « qui me semblent ne convenir guère à une Persévé-« rante. » Puis elle ajouta avec délicatesse : « M. notre « directeur n'ose pas vous le dire, de crainte que vous « ne quittiez le catéchisme; j'ai pris sur moi de vous « le dire moi-même. » Une autre fois, poursuit cette même personne, elle me reprit encore de ce qu'en faisant la quête, selon qu'elle se pratiquait au catéchisme, j'avais fait parade d'une jolie paire de gants, que j'aimais à montrer. Enfin sa charité ne m'épargnait en rien, lui faisant tout apercevoir, et aucun respect humain ne pouvait la faire reculer. Elle savait si bien tourner ses petites réprimandes, les assaisonnait de tant de douceur, d'humilité et de modestie, que je n'en éprouvais aucune peine; et ainsi elle parvenait à me

dépouiller de ces ornements frivoles, et même à me désabuser entièrement de toutes ces petites vanités dont j'étais esclave, de telle sorte que, grâce à ses bons avis, je devins très-indifférente sur les habits dont j'étais revêtue. Une autre fois, s'étant aperçue qu'aux communions du mois je me séparais des autres pour communier à part, elle m'en fit des reproches. « Vous « perdez, me disait-elle, les grâces qui sont attachées « à la prière commune. Qui sait si la grâce de votre « entière conversion n'est pas attachée à l'efficacité de « la prière des autres, qui s'unissent à vous dans ces « communions générales? Vous gagnerez beaucoup à « ne pas vous isoler ainsi et à surmonter le respect « humain en vous joignant à vos compagnes. »

Sa charité devenait surtout pleine de sollicitude à l'égard de celles qui se croyaient appelées à quitter le monde; et parmi le grand nombre de religieuses qui sont sorties du catéchisme de Persévérance, plusieurs lui doivent le bonheur d'avoir reconnu la vanité des plaisirs terrestres et correspondu à la grâce de leur vocation. Pour les désenchanter du monde, elle se plaisait à comparer ces jouissances aux bulles de savon que font les enfants pour s'amuser. « Elles paraissent à nos yeux agréables et brillantes, disait-elle; mais portez-y le doigt, elles s'évanouissent à l'instant. Ainsi en est-il des plaisirs de la terre; leur éclat séduisant nous trompe, et il suffit d'y toucher pour qu'ils se dissipent, ne laissant après eux que l'amertume et le remords. » Comme Adele était convaincue de ce qu'elle disait aux autres, et que son cœur était tout rempli de Dieu, elle trouvait dans les choses les plus ordinaires matière à des réflexions aussi édifiantes que spirituelles. « Un jour, raconte une de ses compagnes, comme je me retirais avec elle du catéchisme, le vent vint à souffler avec violence et à soulever la poussière. Beaucoup de personnes se mettaient la main devant la figure pour l'éviter. « Voyez donc, dit Adèle, comme ces personnes-

« là craignent la poussière qu'emporte le vent; et cependant c'est ce que nous deviendrons un jour. » La pluie étant survenue ensuite : « Cette pluie, ajouta-t-elle va faire de la boue avec cette poussière, et c'est « ainsi que la mort nous réduira tous à la pourriture « du tombeau. » C'est avec cette adresse que dans de pieuses causeries cette véritable zélatrice des âmes faisait comprendre à ses compagnes le néant des choses du monde. D'autres fois elle s'efforçait de les déprendre des faux plaisirs en leur dépeignant vivement le malheur des pécheurs, esclaves de leurs passions, et, au contraire, la joie et le bonheur d'une âme qui se donne tout de bon au service de Dieu. Alors son visage s'animait, sa parole coulait comme de source et produisait ordinairement une impression très-vive. Enfin, quand elle avait bien étudié son sujet et que la voix de la grâce se faisait entendre, elle n'hésitait plus et disait ouvertement sa pensée. Le plus souvent, elle devinait juste. Quelques semaines avant d'entrer à l'Hôtel-Dieu, elle disait à une de ses compagnes : « Non, non, vous n'êtes pas faite pour le monde; vous devez entrer en religion; le bon Dieu vous poussera si fort qu'il faudra bien me suivre. » C'est ce qui arriva en effet.

Ces encouragements de vive voix ne suffisant pas à son zèle, elle recourait à la plume et écrivait des lettres vives et pressantes pour affermir les vocations. « On dit que tu vas rencontrer bien des obstacles à ton dessein, écrivait-elle à une de ses compagnes tentée de se décourager, mais prends courage. C'est ainsi que Dieu se plaît à éprouver les âmes qui désirent se consacrer à lui, afin de les rendre plus belles à ses yeux. En attendant que l'ombre du sanctuaire te protége contre les dangers et les folies du siècle, il te faut encore rester dans le monde et combattre sur ce vaste champ de bataille; mais ne crains rien, chère amie, les armes sont toujours prêtes. La priere et la croix de mon Jésus, voilà les boucliers impénétrables aux traits de tes en-

nemis. Prie donc et persévère, car dans ce temps-ci le démon redouble ses efforts pour te perdre. Quand il voit une jeune personne qui veut se consacrer à Dieu, il lui met le découragement et le dégoût dans le cœur. Mais dis-lui sans cesse : Retire-toi, Satan; mon cœur n'est pas fait pour toi, depuis longtemps je l'ai consacré à mon Jésus! Ne désespères pas, lors même qu'il y aurait un grand nombre d'obstacles. Souviens-toi que la voie du ciel est semée de ronces et d'épines, et que, pour y arriver, il faut beaucoup souffrir, beaucoup travailler, à l'exemple de Jésus-Christ, et porter à sa suite notre croix, qui est quelquefois très-pesante. »

C'est ainsi qu'Adèle exhortait ses compagnes et que, soit par écrit, soit de vive voix, elle soutenait leur courage contre les séductions du monde. Du reste, pour produire les plus heureux effets, elle n'avait qu'à paraître. Quoiqu'il n'y eût rien en elle que de simple et de commun, on ne pouvait la voir sans se sentir porté vers Dieu. Tout son extérieur était comme une prédication : la simplicité de ses habits, son air de religion et de respect dans le lieu saint, son ton de voix plein de douceur et d'onction; enfin tout en elle respirait le baume de la piété et portait à l'amour de Dieu. « Quand je la voyais, dit l'une de ses compagnes, je l'admirais et je me disais : C'est vraiment une sainte! Son air était tout angélique, et rien que de la voir me valait tout un sermon. » Sur le billet d'admission que chaque Persévérante recevait en entrant au catéchisme, la très-sainte Vierge lui était présentée comme le modèle de la conduite qu'elle devait tenir, et dans ce but on avait fait imprimer sur ce billet, au bas de l'image, l'abrégé de ses vertus par saint Ambroise. « Marie, y lisait-on, était vierge de corps et d'esprit, humble de cœur, grave en ses paroles, prudente en ses conseils, appliquée au travail, retenue dans ses discours, amie de la lecture; elle excellait en foi, en pudeur, en piété, en silence; jamais elle n'a offensé ses parents, méprisé

les petits, raillé les faibles, rejeté les pauvres. Rien d'immodeste dans son marcher, dans son air, dans son parler, dans ses entretiens, dans ses regards, dans ses actions. Elle avait pour principe de ne chercher que Dieu, de ne faire de peine à personne, de faire du bien à tous, d'honorer les personnes âgées, de ne point porter envie à ses égaux, de fuir la vaine gloire et d'être toute à Dieu. » Adèle était tellement connue parmi ses compagnes comme une vraie copie de sa divine Mère, qu'on lui appliquait sans balancer les traits de ce magnifique tableau, en disant qu'elle en était la reproduction vivante. « Je ne puis jamais voir ce portrait, disait une des Persévérantes, sans reporter tout de suite ma pensée sur Adèle. » Cette heureuse enfant fut en effet toute sa vie parfaitement ressemblante à celle qu'elle regardait comme son modele et dont elle s'efforçait d'être l'imitatrice. Comme Marie, elle n'avait qu'à se montrer pour faire le bien et répandre la bonne odeur de la vertu.

Son action bienfaisante se faisait sentir jusqu'au sein de sa famille. Adèle, en effet, d'une nature si communicative, se plaisait à faire part à sa mère et à ses sœurs de son petit trésor de science. Elle leur rendait compte des instructions qu'elle avait entendues et qu'elle retenait si bien. Elle leur rapportait les avis qu'on avait donnés, et toutes l'écoutaient avec un véritable plaisir, la regardant comme un petit apôtre. Quelquefois ses sœurs l'interrogeaient. Alors Adèle répondait aux questions qui lui étaient adressées, assaisonnant toujours ses reparties de traits d'esprit, mais surtout de cette modestie qui la rendait aimable à tout le monde; car elle trouvait le secret de plaire à tous sans blesser personne, en sorte qu'on pouvait dire d'elle que sa *conversation n'avait jamais d'amertume et ne causait aucun ennui* (1). Son air enjoué, ses manières pleines

(1) Sag., VIII, 16.

de simplicité et de grâce, et même sa seule présence, suffisaient pour dissiper tous les nuages et tous les chagrins. Sa mère se servait ainsi d'elle pour rendre le foyer domestique agréable à tous ses enfants, pour leur faire goûter des jouissances pures, sans aller chercher hors de la maison des plaisirs frivoles et dangereux. On a souvent entendu les enfants de cette pieuse famille dire hautement : « Nous étions heureuses chez nous, et nous n'allions jamais veiller nulle part. Nos plaisirs innocents nous suffisaient. Jamais ils n'étaient accompagnés de remords, et ils nous étaient d'autant plus agréables, qu'ils étaient plus purs. » Heureux les parents qui savent ainsi procurer à leurs enfants les doux agréments de la famille; heureux les enfants qui savent s'en contenter !

Il est facile dès lors de comprendre par ces dernières paroles, qui font entrevoir de plus en plus le rôle touchant que jouait Adèle à la maison aussi bien qu'au catéchisme, combien il en coûta à cette famille de se séparer d'une enfant qui faisait toute sa joie, tout son trésor. « Ah! disait un jour sa mère, quel vide nous avons senti dans la maison, quand elle en est partie pour entrer en religion ! Dieu seul sait ce que me coûte, à moi et à toute la famille, le sacrifice de cette enfant, qui nous était si utile et qui était pour moi en particulier la consolation de mes vieux jours. »

CHAPITRE III

Zèle d'Adèle pour sa propre sanctification. — Elle se trace un règlement de vie.

Si appliquée que fût Adèle à travailler à la sanctification des autres, elle n'avait garde de se négliger elle-même. Au lieu de déchoir, comme il n'arrive que

trop souvent aux personnes qui s'occupent du prochain, elle fit sans cesse de nouveaux progrès. Sa première enfance s'était passée, comme nous l'avons vu, dans une grande innocence de vie. Elle-même le donne de nouveau à penser dans une pieuse et agréable causerie qu'elle eut plus tard avec une des sœurs de l'Hôtel-Dieu. Se laissant aller aux épanchements de son cœur, elle exprimait à cette sœur combien elle était touchée de la bonté de Dieu qui l'avait enfin appelée à son service. Celle-ci, l'interrompant : « Vous aviez, en effet, dit-elle, grand besoin de conversion, à cause de vos égarements qui ont duré jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans. » S'apercevant que sa compagne plaisantait, Adèle reprit son grand sérieux : « Si vous saviez, dit-elle, comme j'étais méchante ! oh ! oui, bien méchante ! j'avais plusieurs poupées, continua-t-elle en riant de ces enfantillages, et je les baptisais l'une Josette, l'autre Marichette. Je perdais beaucoup de temps à cela. » La sœur comprit par là qu'un de ses plus grands crimes était d'avoir eu trop d'attache à ses poupées, et d'avoir pu dans sa vie aimer autre chose que Dieu. Pour se maintenir dans la grâce, elle marchait continuellement en la présence de Dieu, et, afin de se rappeler cette divine présence, elle avait mis devant la table où elle écrivait quelques sentences comme celle-ci : *Dieu me voit, Dieu m'entend*. Elle était pieuse et sainte jusque dans ses délassements. Comme les écritures si nombreuses qu'il lui fallait faire fatiguaient sa vue, qui d'ailleurs n'était pas très-bonne, elle reposait ses yeux en disant les litanies du saint nom de Jésus. « Quand ma mémoire me fait défaut, disait-elle, ou que je ne me rappelle pas bien l'instruction ou le sermon que je veux reproduire, je trouve la lumière dans ces invocations du saint nom de mon Sauveur, en même temps qu'elles sont un repos pour mes yeux fatigués. » D'autres fois elle chantait une strophe d'un cantique à la sainte Vierge, ou bien elle lisait quel-

ques versets de l'*Imitation de Jésus-Christ* ou quelques pages de l'*Ame élevée à Dieu*, de Baudrand. Puis elle reprenait son travail. Sa sœur venait quelquefois la trouver. Adèle lui montrait ses sentences, qu'elle avait attachées avec des épingles; et, comme le vent les agitait : « Vois-tu, lui disait-elle agréablement, vois-tu ces feuilles de papier, comme le vent les agite; mais tous ses efforts ne peuvent les détacher de l'endroit ou je les ai fixées. C'est ainsi que, malgré le vent des tentations, nos âmes ne doivent jamais se détacher de Dieu. »

Tant de moyens de sanctification eussent paru à d'autres plus que suffisants, mais ce n'était pas assez pour Adèle. Vers 1850, le besoin d'une vie plus parfaite se fit sentir à son cœur. Elle fréquentait alors l'école modèle, dite l'école Notre-Dame. Cette importante école était alors dirigée par la vénérable sœur sainte Scholastique, si renommée pour son talent à communiquer à ses jeunes élèves la piété avec la science, ce qu'elle a fait pendant plus de quarante ans qu'elle a travaillé dans les écoles de Montréal. Cette digne religieuse eut toute la confiance de la jeune Adèle, qui concerta avec elle un règlement plus précis et plus strict pour répondre aux désirs nouveaux qui la pressaient de tendre à une plus haute perfection. Ce règlement, daté du 10 mars 1850, mérite d'être rapporté comme un monument de sa ferveur et comme un modèle digne d'être proposé aux jeunes personnes qui, vivant dans le monde, désirent se prémunir contre ses dangers.

Elle commence à gémir sur ses imperfections et ses fautes : « O mon Dieu! dit-elle, par votre miséricorde vous avez daigné m'ouvrir les yeux sur ma négligence et ma lâcheté. C'en est fait, je veux enfin vous servir avec ferveur; je veux sauver mon âme, quoi qu'il m'en coûte. Et, pour cela, je prends ici les résolutions suivantes, en me mettant sous la protection de Marie, ma

bonneMère, de sainte Adèle, ma patronne, et de saint Joseph, dans le mois duquel j'écris ces lignes :

« 1° De me lever matin autant que je pourrai, afin d'avoir le temps de méditer quelques moments sur l'immobile éternité. J'offrirai à Dieu les prémices de ma journée; je me consacrerai entièrement à lui, et m'habillerai très-promptement, imitant en cela l'exemple de Marie.

« 2° J'assisterai à la sainte messe en me rappelant le sacrifice sanglant de Jésus-Christ sur le Calvaire, dont la sainte messe est la vive représentation.

« 3° Je me rendrai à l'école, et, en y entrant, ma première action sera de me jeter aux pieds de Marie et de la saluer par un *Ave Maria*, et le *Souvenez-vous*.

« 4° J'offrirai à Dieu mon école et mes études, et ne romprai le silence que pour une grande nécessité, obéissant à celle qui m'instruira, non comme à une maîtresse sévère, mais comme à une mère tendre et dévouée.

« 5° Je ferai exactement mon devoir, pour ne pas obliger mes bonnes maîtresses à me reprendre. Je veux garder le silence et donner le bon exemple, afin de ne pas briser le cœur de ma maîtresse, que j'aime si tendrement, en offensant Dieu devant elle.

« 6° J'avertirai mes compagnes et les exhorterai à bien remplir les devoirs qui doivent être si chers au cœur d'une écolière, et je commencerai la première par donner l'exemple.

« 7° Je veux être douce envers mes compagnes, leur parlant avec modération et ne me fâchant jamais, puisque en cela j'offenserais mon Dieu.

« 8° Je m'entretiendrai souvent avec ma chère maîtresse, qui me tient la place de Dieu sur la terre, pour puiser dans ses pieux conseils des consolations si nécessaires à mon cœur oppressé par la douleur et battu par de violentes tentations.

« 9° Je ferai mes prières avec recueillement, en

pensant que Dieu me voit et m'entend, et qu'il faudra toujours en rendre compte.

« 10° Quand je serai reprise, je ne murmurerai pas; au contraire, je chérirai encore bien plus celle qui me reprendra, puisqu'elle le fera pour mon bien.

« 11° Je m'appliquerai à mon écriture et à tout ce que je ferai, me redisant sans cesse : Si Dieu même me commandait, combien je lui obéirais avec promptitude!

« 12° Je me tiendrai bien modeste dans les rues, pensant à Marie lorsqu'elle voyageait, et je l'imiterai.

« 13° Je veux être bien attentive pendant mon école, et je réciterai une petite prière chaque fois que j'y manquerai.

« 14° Je veux me faire violence pour bien apprendre mes leçons, et j'en demanderai à Dieu la grâce.

« 15° Enfin j'élèverai souvent mon cœur et mes pensées à Dieu, et je lui demanderai fréquemment son secours.

« Je sais qu'il me faudra faire des efforts pour accomplir ces résolutions; mais je veux les accomplir, et, avec la grâce de Dieu, j'espère que j'y serai fidèle. Quelque parole mortifiante que l'on me dise, je ne m'en formaliserai jamais et ne m'en plaindrai point, mettant comme une garde à ma bouche pour la tenir bien fermée. »

Enfin, laissant épancher son cœur, elle termine par ces lignes, où l'on voit sa grande humilité, la haute idée qu'elle avait de ses maîtresses, sa dépendance de leur direction et de leurs avis, la sainte envie qu'elle portait à leur sublime vocation : « Vous toutes qui êtes consacrées au Seigneur, que vous êtes heureuses! vous toutes tendrement chéries d'une ingrate qui n'ose seulement pas se nommer votre élève, que vous êtes heureuses d'avoir mené jusqu'à présent une vie si sainte! Et, en effet, épouses bien-aimées de Jésus-

Christ, devant vous s'ouvre un avenir de bonheur, à l'ombre de l'asile protecteur qui vous renferme dans son sein. Cependant sachez bien que votre élève, votre petite Adèle soupire après le moment où elle aussi ira se cacher dans un asile semblable au vôtre. Mon cœur est si cruellement froissé par la douleur qu'il ne sait ce qu'il dit. Mais pardonnez-moi, j'ai voulu épancher mon cœur dans le vôtre, et c'est ce qui m'a portée à tracer, presque sans m'en apercevoir, ces sentiments, qui font trop connaître la plaie profonde qui m'afflige et qui peut-être ne devrait être connue que de Dieu seul. Si je vous envoie ces quelques lignes, c'est pour que vous ajoutiez ce qu'il y manque. »

On lit ensuite au bas de ce même écrit les pratiques suivantes, qui montrent l'objet habituel de ses efforts et de ses ferventes prières :

« 1° Donner le bon exemple, demander l'amour de Jésus et de Marie pour ceux qui veulent se consacrer entièrement à eux.

« 2° La charité envers mes campagnes.

« 3° Le recueillement dans mes prières; demander la persévérance dans le bien pour les personnes qui ont commencé à servir Dieu. »

Tel est le règlement que s'était prescrit Adèle. On a pu remarquer en le lisant que cette vertueuse enfant éprouvait alors de violentes tentations. Le démon, qui attaque les âmes avec d'autant plus de fureur qu'elles sont plus saintes, aurait voulu s'emparer de celle-ci; mais cette enfant de bénédiction joignait déjà à la simplicité de la colombe la prudence du serpent; et, par la prière, par la fréquentation des sacrements et par une sage ouverture avec sa chère maîtresse, elle sortit victorieuse des combats.

A côté de ce règlement qui ne fait que fixer l'ordre extérieur de ses exercices, Adèle en avait placé un autre qui marquait l'esprit qui doit les animer. Dans cet écrit, elle s'était attachée à retracer les sentiments

intérieurs qui devaient diriger toutes ses actions. C'était là surtout qu'elle faisait entrevoir la beauté de son âme. Elle fit brûler cet écrit avant d'entrer en religion, afin de ne laisser rien après elle qui pût lui attirer des louanges; mais sa sœur, qui en avait pris connaissance, nous en a conservé les principaux traits.

1° Dès son réveil, son âme s'élançait vers Dieu et lui offrait toutes les actions de la journée. « En prenant mes vêtements, disait-elle, je pense à mon Jésus; je me représente ce bon Maître s'habillant quand il était sur la terre, et nous méritant la grâce de sanctifier cette action en la faisant lui-même. Je considère avec quel recueillement il mettait sa sainte tunique, ou avec quel amour il s'est revêtu de la nature humaine en son incarnation; ou bien je me rappelle la confusion de notre premier père dans le paradis terrestre, lorsque sa désobéissance le dépouilla de sa pureté pour le revêtir de la honte et de l'ignominie de son péché; ou bien encore je me rappelle la pensée de la mort, en prenant la dépouille des animaux qui sont morts, et dont j'emprunte les restes humiliants pour m'en revêtir. O mon Dieu! ajoutait-elle, si tous les chrétiens réfléchissaient sur ces grandes vérités, on ne verrait pas autant de luxe ni de vanité, tant de modes dangereuses et nuisibles. Bien loin de tirer vanité de ses habits, on se tiendrait bien humble et bien petit devant Dieu, et on pratiquerait la plus exacte modestie. O mon Dieu! je prends la résolution de pratiquer la modestie dans toutes mes actions; c'est la grâce que je vous demande pour moi et pour tous les chrétiens, qui sont mes frères en Jésus-Christ. »

2° Elle faisait la prière du matin dans son petit oratoire, les mains jointes, les yeux fixés sur son crucifix, dans l'attitude de la religion la plus profonde. Elle s'offrait à son cher ange gardien, dont elle avait toujours l'image dans son livre de prières, suppliant ce bon ange de porter les prémices de ses devoirs et de

ses hommages au trône de Dieu avec toutes ses actions de la journée. Elle ne manquait jamais à ce pieux exercice, et portait les autres à ne jamais l'omettre. « Ne pas faire sa prière du matin, disait-elle, ce serait imiter un soldat qui s'en irait sans armes au champ de bataille : il serait infailliblement vaincu. Ainsi le chrétien, dans la prière du matin, se revêt des armes du salut pour triompher de toutes les tentations du démon. Oui, ô mon Dieu ! au milieu de tant d'ennemis visibles et invisibles, vous m'empêcherez de tomber. Quand le vent de la tentation soufflera pour m'ébranler, je me jetterai dans les bras de votre miséricorde, et je crierai vers vous, comme l'aveugle de l'Évangile : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Je crierai jusqu'à ce que ma prière, comme la sienne, touche votre cœur et attire sur moi vos regards... La prière est la nourriture de nos âmes; ce pain céleste nous éclaire et nous fortifie. O mon Dieu ! je prends la résolution de prier le matin et toute la journée par mes actions; c'est la grâce que je demande à votre miséricorde infinie. »

3° « En entendant la sainte messe, je me représenterai Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offrant à Dieu son Père. Je commencerai par l'adorer; puis je le remercierai de ses bienfaits. Je lui demanderai mes besoins; je le prierai pour l'Église, pour la conversion des pécheurs, pour les âmes du purgatoire, pour les biens de la terre, pour les prisonniers, pour les personnes affligées. D'autres fois je tiendrai mon esprit tout plongé dans les douleurs de Jésus-Christ. Voyez-vous, disait-elle, cette croix sur l'autel, c'est pour nous faire penser à la Passion de Jésus-Christ et nous transporter sur le Calvaire pour pleurer nos fautes. Au moment solennel de la consécration, il faut nous prosterner, adorer Jésus-Christ et lui dire : O Victime sainte, vous vous offrez tous les jours à votre Père, pour l'expiation des péchés du monde, purifiez-moi donc par votre sang !

A la communion, il faut au moins communier spirituellement, en produisant des actes d'amour, de désir et de contrition... Au dernier évangile, quand j'entends ces mots : *Et Verbum caro factum est*, « Et le Verbe s'est fait chair, » cela me rappelle qu'un Dieu a bien voulu se faire homme pour nous. »

4° Le reste de la journée elle vaquait à ses occupations sans jamais perdre la présence de Dieu, ayant soin de lui offrir chacune de ses œuvres.

5° Le soir, elle se rendait ordinairement à l'église de Bon-Secours à l'exercice du chapelet et de la lecture, qui se fait en commun pour les pieux fidèles qui y assistent, et à son retour elle rendait compte à ses parents de la lecture qu'elle y avait entendue.

6° On remarquait que quand elle faisait sa prière du soir elle se mettait près de la fenêtre. Sa sœur lui en ayant demandé la raison, elle répondit : « Nous devons toujours nous tourner du côté de l'église. Nous lisons dans la sainte Écriture que le prophète Daniel, quand il voulait prier, ouvrait sa fenêtre et se tournait du côté du temple de Jérusalem. Ainsi devons-nous nous tourner du côté de nos églises, qui sont plus augustes que le temple de l'ancienne loi. O mon Dieu ! s'écriait-elle quelquefois en contemplant le firmament, c'est bien là votre ouvrage ! Toutes ces merveilles nous prouvent bien votre puissance. O céleste demeure des saints ! quand donc mon âme s'envolera-t-elle vers vous ? Tout me parle de vous, ô mon Dieu ! excepté l'homme, qui vous oublie et vous blasphème. O ingratitude de l'homme, comblé de vos bienfaits ! » Puis ses sentiments éclataient en de pieux cantiques :

Volons, volons, mon âme,
Loin de ce lieu mortel ;
Sur des ailes de flamme
Suivons Marie au ciel.

Quelque appliquée que fût Adèle aux choses de Dieu,

sa piété n'avait rien d'austère ni de repoussant, ce dont certaines personnes ne savent pas toujours se garder. Une douce joie rayonnait toujours sur son visage. Un jour, une de ses compagnes lui dit : « Je ne sais pourquoi tu es toujours contente. — Lorsqu'on fait la volonté de Dieu, répondit la pieuse enfant, on a toujours la joie et la paix. Fais-en l'expérience; le bonheur de cette vie dépend de la fidélité à la volonté de Dieu. »

Afin de s'y mieux conformer et de soutenir sa ferveur, elle prenait un soin singulier à profiter de tous les moyens de sanctification que lui procurait son cher catéchisme de Persévérance, qu'elle aimait surtout à cause des sources abondantes de grâces qu'elle y trouvait. Elle recueillait avec avidité tous les avis de M. le directeur et des autres prédicateurs. Elle était très-exacte aux communions du mois, où, avec le pain eucharistique, elle trouvait aussi le pain de la parole dans les exhortations qu'on y faisait; elle aimait surtout les retraites, parce que cette suite régulière d'exercices lui fournissait une nourriture plus abondante et plus en rapport avec les désirs ardents de son cœur. Enfin elle profitait de tout : *Celui qui craint Dieu*, dit le Sage, *ne néglige rien.* C'est ce que faisait parfaitement notre jeune Persévérante. Le dimanche, elle ne manquait jamais de rester aux vêpres après le catéchisme, quoique plusieurs de ses compagnes fussent dans l'habitude de se retirer. Le matin, même après avoir assisté à la messe, on l'a vue plus d'une fois se rendre, vers huit heures, à la grand'messe que l'on chante à certaines fêtes à l'Hôtel-Dieu, communier à cette messe, puis se rendre encore à la grand'messe de la paroisse, demeurant ainsi jusqu'à midi sans rien prendre. Sa sœur, trouvant qu'il n'était pas nécessaire d'en faire tant pour se sauver, ne manquait pas de la plaisanter. Adèle fit alors cette belle réponse : « Je ne pense pas tant à moi qu'à la gloire de Dieu que je pro-

cure par mes sacrifices, et aussi au bonheur des saints, que nous augmentons par nos progrès dans la perfection ; car, vois-tu, dans le ciel tout est commun, et, en vertu de la communion des saints, chacun profite de la gloire et du bonheur des autres. Ainsi, en me sanctifiant, je travaille moins pour moi que pour autrui. D'ailleurs, ajoutait-elle, je ne veux pas viser à la dernière place ; car, si je la manquais, je serais mise à la porte ; mais je vise au moins à l'avant-dernière, afin que, si je manque celle-ci, je puisse du moins avoir celle-là, dont, après tout, je m'estime bien indigne. » Et, à ce propos, elle entrait dans de saints transports, en pensant au ciel et à la mort qui devait lui en ouvrir les portes. « O heureuse mort ! s'écriait-elle, ô clef du ciel ! quand viendras-tu briser mes liens et m'unir à mon Dieu ? »

Cette pensée de la mort, dont elle aimait à entretenir son âme, lui faisait préférer l'église des Récollets pour son heure d'adoration, parce qu'il y avait là une horloge, ce qui n'existait pas encore à la paroisse. Elle trouvait dans cette horloge, non-seulement un moyen d'être exacte à son heure, mais aussi une occasion de nourrir sa piété et de s'élever à Dieu. « J'écoute, disait-elle, le mouvement du balancier, et il me semble qu'il fait résonner à mes oreilles ces grands mots : *toujours ! jamais ! jamais ! toujours !* Je médite les grandes pensées de l'éternité, et j'évite ainsi les distractions. Chaque seconde marquée par les mouvements de cette horloge peut être la dernière de notre vie, et je voudrais qu'il y en eût une auprès de l'oreille des mourants, comme pour leur annoncer que chaque minute qu'ils entendent peut être le moment de leur dernier soupir. » Pensant ainsi sans cesse à l'éternité, elle se plaisait à écrire et à mettre sous ses yeux ces petites sentences : « O *éternité !* Qu'est-ce que l'éternité ? C'est un jour sans commencement ni fin, un midi éternel, un jour qui n'a point eu d'aurore. »

Parmi toutes les saisons, elle aimait particulièrement l'automne, qu'elle considérait comme destiné par la Providence à nous rappeler que nous mourrons un jour. « Voyez-vous, disait-elle, comme toute la nature entre dans un état de mort. Tous ces arbres, naguère si riches, ont perdu leurs ornements. Oh! comme tout se dessèche et se flétrit! » Elle allait même jusqu'à garder dans sa petite chambre, avec une sorte de dévotion, quelques-unes des feuilles desséchées qu'elle avait recueillies, et elle se faisait un plaisir de les considérer de temps en temps. « Ces feuilles, disait-elle à sa sœur, étaient belles et verdoyantes au printemps, et maintenant les voilà sans verdure et sans vie : ainsi en est-il de toutes les beautés terrestres. Après avoir brillé un temps très-court, elles se fanent et perdent tout leur éclat. Un jour on les foulera aux pieds comme ces feuilles d'automne, sur lesquelles on marche sans y faire attention. Feuilles desséchées, je veux vous garder et vous interroger souvent sur la vanité et le néant de tout ce qui passe! Je veux vous entendre me rappeler la mort. O sainte mort, quand viendras-tu me tirer de ce corps de boue, où mon âme est prisonnière? O corps de péché, je désire ta dissolution et ta ruine; car tu ne mérites que la pourriture du tombeau. »

On sera peut-être étonné de voir de si beaux sentiments dans une enfant si jeune; mais on doit se rappeler, comme on l'a dit, que Dieu aime à se révéler de bonne heure aux âmes pures, et que les secrets qu'il cache aux sages et aux prudents du siècle il se plaît à les découvrir aux humbles et aux petits. Les grands travaux auxquels elle se livra peuvent aussi aider à expliquer ce prodigieux développement de son esprit et de son cœur.

CHAPITRE IV

Adèle est élevée à la dignité de présidente. — Son humilité et sa douceur.

Six années s'étaient écoulées depuis qu'Adèle suivait les exercices de la Persévérance. Par sa science, et plus encore par sa vertu, elle était parvenue à laisser bien loin derrière elle la plupart de ses compagnes. Elle eût pu, comme d'autres ne le font que trop souvent, se retirer, ou du moins cesser de travailler. Une telle pensée ne vint jamais dans son esprit. Elle aimait trop sa Persévérance, elle savait trop bien d'ailleurs de quelle efficacité sont les exemples des plus anciennes sur les plus jeunes, pour prendre un tel parti. Elle continua donc comme elle avait commencé; ce n'est pas assez dire, elle se surpassa encore par son zèle infatigable, par ses travaux, par ses succès, et surtout par sa bonne conduite.

On était à la fin de l'année 1850 et au commencement de l'année 1851. Cette même année, des honneurs insignes lui étaient réservés. Déjà les années précédentes elle avait rempli, à la grande satisfaction de tout le monde, des charges importantes. Cette année, la plus haute dignité de l'association, la dignité de présidente l'attendait. Depuis longtemps ses compagnes la désignaient comme la plus digne de remplir cette fonction. Elle fut donc élue, tous les suffrages, excepté le sien, s'étant reportés sur elle. Son installation eut lieu avec une grande solennité et en présence d'un nombreux concours de personnes, heureuses de témoigner par là l'intérêt qu'elles portaient à une œuvre si utile à la religion. M. le directeur, au milieu d'un silence profond et de l'attente universelle, proclama le nom de la nouvelle présidente. Toutes les Persévé-

rantes tressaillirent de joie; Adèle seule fut affligée. C'était, en effet, une terrible épreuve pour sa modestie. Néanmoins elle sortit de son banc ordinaire, ayant au fond du cœur les sentiments de la plus humble des vierges, et alla prendre place au banc d'honneur qu'elle devait occuper tout le temps de sa présidence.

Devenue première dignitaire de l'association, elle n'en fut que plus zélée à remplir tous ses devoirs, et cela par un motif de conscience, se regardant comme chargée de la gloire et de l'honneur d'une œuvre si avantageuse et qui avait toutes les affections de son cœur. On lui avait dit, avant de la conduire à son fauteuil, que sa dignité de présidente n'était pas seulement un honneur pour elle, mais une charge qui lui imposait l'obligation de donner l'exemple de l'assiduité et de l'application à tous les exercices d'instruction religieuse. Elle prit à la lettre ces recommandations: « Oui, disait-elle, je dois donner l'exemple et travailler plus que toutes les autres. » Sur ce principe, elle embrassait avec une nouvelle ardeur tous les travaux qu'il y avait à faire, partageant avec les autres dignitaires, mais se réservant toujours la part la plus pénible. Elle continuait à donner l'évangile, à réciter le catéchisme, à faire des diligences, ne s'en croyant pas dispensée parce qu'elle était plus grande et plus élevée, ce qui arrive quelquefois à d'autres, mais au contraire s'y trouvant comme forcée.

Mais si cette digne présidente avait à cœur d'être la première par son application, par son zèle, comme elle l'était par sa charge et davantage encore par sa piété, elle avait bien plus encore à cœur d'être la plus petite de toutes. Elle épiait toutes les occasions de s'effacer. On eût dit qu'elle eût voulu se faire pardonner les honneurs qui lui étaient décernés, tant elle les avait à charge. Du reste, on ne peut en être surpris. L'Esprit-Saint avait tellement façonné son âme, que, dès la plus tendre enfance, son plus grand soin, comme nous

l'avons vu, était de se cacher. Dans une des premières lettres qu'elle ait écrites, alors qu'elle savait à peine tenir la plume, après avoir donné à une de ses petites amies quelques avis que lui suggérait son zèle, elle se signe Adèle Coulombe, *très-rien.* Ce mot, au bas de la lettre d'une enfant, est bien significatif et montre cette disposition qui portait souvent les saints à mettre au bas de leurs lettres le sceau de l'humilité intérieure dont ils étaient animés. Cette même humilité lui inspirait dès son bas âge un sentiment d'aversion pour les louanges, et elle portait aussi les autres à les fuir. Un jour, une de ses petites compagnes ayant reçu quelques compliments de sa maîtresse, qui voulait l'encourager, vint toute joyeuse rapporter à la petite Adèle les éloges qu'on venait de lui donner. Quelle ne fut pas sa surprise, quand celle-ci lui répondit : « Comment ! tu n'as pas honte d'avoir ainsi de l'orgueil? Prends bien garde que le bon Dieu ne t'en punisse ! Si tu as été meilleure aujourd'hui, c'est au bon Dieu que tu le dois. » On retrouve ces sentiments d'humilité jusque dans le sein de sa famille. Le trop-plein de son cœur l'obligeant en quelque sorte à confier au papier les mouvements de piété et d'amour de Dieu qu'elle ressentait, sa sœur, qui la voyait ainsi écrire, se doutant qu'il y avait là du mystère, cherchait à découvrir ce qu'elle écrivait. Alors c'était un combat, dans cette pieuse enfant, entre la condescendance d'une part et de l'autre le désir de se cacher. « Non, disait-elle, je ne puis te faire connaître cela. Toi, tu veux tout savoir sans rien payer. » Et comme sa sœur insistait : « Ne me presse pas, reprenait-elle; toi tu es trop curieuse, tu iras en purgatoire pour cela. » Enfin Adèle, qui ne savait d'ailleurs rien refuser, consentait à lui lire quelque chose de son petit travail, ou bien elle se prêtait à l'abandon d'une pieuse causerie, où cette bonne sœur était bien dédommagée de la peine qu'elle avait eue à surmonter l'humilité de cette enfant, car elle

sortait de ces petites conversations le cœur tout plein d'amour de Dieu et de l'onction de l'Esprit-Saint. Mais il arrivait assez souvent qu'au moment le plus intéressant des épanchements de son cœur Adèle s'interrompait tout à coup. « J'ai trop parlé, disait-elle; je vais m'en punir. » Et, à l'instant, elle s'imposait une pénitence qu'elle avait coutume de faire lorsqu'elle commettait une faute. Elle avait aussi composé par la suite plusieurs petits écrits pour son usage. L'un était intitulé : *La Journée chrétienne*, où elle avait tracé les intentions principales qui devaient l'animer dans ses actions; un autre avait pour titre : *Réflexions sur l'amour de Jésus;* un troisième, sur les *Devoirs d'une petite fille chrétienne.* Elle les fit brûler, comme on l'a déjà fait remarquer, pour obéir à un instinct d'humilité qui la portait à s'effacer et à se détruire dans l'esprit de tout le monde. Sa sœur lui demandant pourquoi elle détruisait des écrits qui lui avaient coûté tant de temps et de peine : « Autrefois, répondit-elle, c'était un besoin pour mon cœur d'écrire ces pages; à présent, c'est aussi pour ce même cœur un besoin de les brûler. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il faut se détacher de tout pour Celui qui est tout. »

Mais son humilité parut encore avec bien plus d'éclat au milieu des honneurs que lui obtinrent ses brillants succès à la Persévérance. Quand surtout elle fut nommée présidente, son humilité n'y tint plus. En cette qualité, elle devait s'asseoir sur un magnifique banc d'honneur, dont l'association avait fait l'acquisition à grands frais, et où elle paraissait décorée d'un ruban rose et d'une large médaille, en vue de tout le catéchisme, entre les deux assistantes qui siégeaient à ses côtés. Là elle fixait tous les regards. Quand une question difficile embarrassait les autres, on s'adressait à elle, et elle devait éclaircir la difficulté et terminer la controverse. Lorsqu'il lui fallut aller prendre possession de ce fauteuil la première fois, ce fut pour

elle comme un supplice. Ce martyre recommençait chaque fois qu'elle allait s'y asseoir. « Je ne sais, disait-elle, comment m'y prendre pour monter à ce siége. » Cependant elle s'exécutait de bonne grâce, et, quand elle y était, elle remplissait parfaitement sa place. Mais une fois qu'elle en était descendue, elle aimait à se confondre parmi les autres comme la dernière de toutes, et semblait prendre à tâche de faire disparaître la bonne opinion qu'on avait d'elle. Ce désir de se cacher lui faisait éviter toutes les superfluités dans les vêtements. Un jour qu'une de ses amies l'engageait à s'habiller avec plus d'élégance et à faire ressortir sa qualité de présidente. « Laisse-moi tranquille, lui dit-elle; garde pour toi toutes ces folies. Si je ne plais pas au monde, je plairai au bon Dieu, et cela me suffit. » Son humilité avait encore à souffrir lorsqu'il fallait se montrer dans les grands pèlerinages de la Persévérance, qui offraient à toute la ville le spectacle d'un si grand nombre de jeunes personnes se dirigeant en silence vers le sanctuaire de Bon-Secours. Comme présidente, c'était Adèle qui devait porter la bannière de Marie. Tout le monde admirait son recueillement et sa modestie, pendant qu'elle-même se confondait et se nourrissait du mépris de sa propre personne. « Moi, disait-elle, moi, porter le drapeau de Marie! moi qui ne suis qu'une misérable et indigne créature. »

La plus rude épreuve toutefois pour son humilité, c'était la distribution des prix, qui se faisait avec une grande pompe. Des livres d'un prix élevé étaient étalés devant l'assistance sur une table magnifiquement ornée. En présence d'une foule considérable, on faisait solennellement la proclamation du prix d'honneur, du prix de sagesse, du prix de science et de catéchisme, du prix d'évangile, etc. C'est en ce grand jour que les travaux si constants de l'infatigable Adèle recevaient publiquement leur récompense. Elle remportait ordinairement les premiers prix, si justement dus à son

application et à sa bonne conduite. Alors son air modeste prouvait qu'elle n'avait pas travaillé pour mériter ces honneurs, mais uniquement pour plaire à Dieu. La distribution était à peine finie, qu'elle se dérobait aux regards et allait cacher ses prix à la maison. Si parfois la maman voulait montrer aux personnes qui lui faisaient visite les prix qu'Adèle avait remportés, elle en éprouvait une véritable douleur qui allait jusqu'à lui faire verser des larmes. « Maman, disait-elle, je vous en prie, ne montrez donc mes prix à personne. Cela pourrait nous donner de l'orgueil à vous et à moi. Je vous en prie, cachez-les. » Sa mère était obligée de céder aux exigences de son humilité et de ne plus faire voir ces livres.

Pour ces dernières séances solennelles, Adèle composait un dialogue pour engager ses compagnes à bien passer les vacances. Le sujet était difficile; aussi y mettait-elle tout son savoir-faire. Elle y montrait d'avance, sous des couleurs vraies, les écueils qu'elles auraient à rencontrer; elle indiquait ensuite les moyens qu'elles devaient prendre pour ne pas s'y briser, puis terminait en les conviant à la table sainte. Ordinairement ce travail, qu'elle débitait avec encore plus d'onction et de force que les autres, était pour elle un nouveau sujet d'applaudissements. Les honneurs qu'elle allait recevoir, et que toutes lui décernaient d'avance, ajoutaient encore à l'efficacité de sa parole et à l'éclat de son triomphe. Mais d'autres pensées traversaient son cœur. Elle ne songeait qu'à disparaître pendant que toutes les bouches faisaient son éloge.

La douceur est sœur et compagne de l'humilité. Adèle joignait donc à cette modestie que nous avons admirée une douceur inaltérable. Cette douceur l'accompagnait dans toutes ses entreprises de zèle, mais surtout dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, dont quelques-uns étaient souvent assez pénibles. Ainsi un des offices de la présidente était de remar-

quer les absences. Ne reculant jamais quand il s'agissait de ses devoirs, elle les marquait fidèlement, mais de manière toutefois à ne froisser personne. Elle avait l'air de supplier celles qui s'oubliaient ainsi, les priant de ne pas manquer au catéchisme, afin de s'épargner à elles-mêmes des avertissements toujours désagréables, et de lui épargner aussi à elle la peine de les reprendre.

Si parfois son mérite et les honneurs qu'elle recevait portaient ombrage à quelques-unes de ses compagnes, alors elle usait de tant de douceur, d'adresse et d'insinuation, qu'elle finissait par triompher de tous les refroidissements. Les sentiments d'aigreur et d'indisposition faisaient bientôt place à l'estime et à l'admiration. Un jour, à la sortie d'une séance, dans un groupe de quatre ou cinq Persévérantes, on parlait, sans trop se gêner, contre la présidente. On prétendait qu'elle était trop favorisée, qu'il n'y avait rien d'extraordinaire en elle, que d'autres la valaient bien et même devaient lui être préférées. Ainsi l'ambition et la jalousie se montrent-elles partout, même dès le bas âge. Adèle, qui se tenait là toute proche de cette réunion, s'entretenant avec une autre de ses compagnes, avait tout entendu; mais, ne faisant semblant de rien, elle attendait le moment favorable pour leur dire qu'elle était d'accord avec elles, et leur faire voir qu'elle ne désirait rien tant que de les voir briller à leur tour. Lors donc que celles-ci eurent déchargé ce qu'elles avaient sur le cœur, elles se mirent à se communiquer l'embarras où elles étaient pour préparer une petite pièce qu'elles voulaient donner à une prochaine séance. Obligées de gagner leur vie à la couture, elles n'avaient pas le loisir de s'occuper de ce travail. Adèle, quittant alors sa compagne et les abordant d'un air riant, leur offre gracieusement ses petits services. « Si je pouvais vous aider, dit-elle, ce serait avec le plus grand plaisir. Si vous l'agréez, je composerai moi-

même la pièce, ou plutôt je mettrai sur le papier les principales idées, et vous les arrangerez ensuite vous-mêmes comme vous l'entendrez. » Celles-ci y consentirent volontiers, et la remercièrent de son obligeance. Mais, comme elles s'étaient aperçues qu'elle avait entendu leur conversation précédente, elles se regardèrent toutes confuses et ne purent refuser leur admiration à une vertu si pure, qui pardonnait si vite et rendait si généreusement le bien pour le mal. Une d'elles, prenant alors la parole au nom des autres, voulut lui demander pardon. Adèle, l'arrêtant tout court: « Oh! ça n'en vaut pas la peine, dit-elle; vous n'avez dit que la vérité; j'en mérite bien davantage. » Et elle continua à causer amicalement avec elles, s'entretenant de tout autre chose.

Les prix si nombreux et si beaux qu'elle remportait à la fin de l'année pouvaient être l'objet de l'envie. Ils furent aussi quelquefois le sujet de propos malveillants de la part de certaines compagnes, plus empressées, comme il arrive partout, à recueillir les honneurs qu'à les mériter. Celles qui se croyaient lésées, prétendant avoir les mêmes droits aux récompenses, disaient donc qu'il n'était pas juste de lui donner ainsi tous les premiers prix. Ces propos résonnaient aux oreilles d'Adèle, et l'affligeaient à cause de l'offense de Dieu; mais rien ne pouvait altérer sa paix intérieure, ni la douceur de ses rapports avec ces mêmes compagnes. Quand elle pouvait les rencontrer, elle se confondait en protestations d'amitié, se rabaissant le plus possible et relevant le mérite des autres. « J'aurais pu me passer de ces prix, disait-elle, et j'aurais été aussi contente si tu les avais eus. Mais prends patience, tu auras ton tour; tu travailles trop pour que tes efforts ne soient pas enfin couronnés de succès. » Si elle ne pouvait les voir, elle se contentait de prier Dieu pour elles, se gardant bien de se plaindre à personne.

Ainsi se conduisit toujours Adèle à la Persévérance.

Modèle parfait des jeunes filles qui fréquentent les catéchismes, elle fut encore le modèle de celles qui, ne voulant pas embrasser un état, soit dans le monde, soit en religion, sans y avoir réfléchi, étudient sérieusement leur vocation et ont le bonheur de la reconnaître et de la suivre.

CHAPITRE V

Adèle étudie et reconnaît sa vocation.

Le goût pour la vie religieuse se fit sentir dans Adèle dès le bas âge. Elle n'en faisait point mystère; elle en parlait même à ses petites compagnes, s'entretenant avec elles du bonheur des personnes qui sont appelées à quitter le monde, et montrant en toute rencontre le désir qu'elle avait de se consacrer à Dieu. Pour l'attirer à elle, ce Dieu d'amour lui inspirait, comme nous l'avons vu, l'horreur des plaisirs du monde, un éloignement prononcé pour le luxe et les vaines parures. « Souvent, raconte une de ses compagnes, je l'ai entendue plaindre le malheur de ces personnes qui mettent tous leurs soins à se parer et à plaire aux hommes. Pour elle, son bonheur était de s'entretenir de la brièveté de la vie et de la nécessité de se donner à Dieu dès sa jeunesse. Si nous donnions au monde nos plus belles années, disait-elle, et au bon Dieu le reste de notre vie, cette offrande ne serait pas digne de lui. »

Cet attrait qui la portait vers la vie religieuse lui faisait trouver dans son cœur, ainsi qu'on l'a dit, des paroles de feu pour encourager celles de ses compagnes qui se sentaient appelées à renoncer au siècle, et relever à leurs yeux la beauté et le mérite de la vocation sainte. Elle les recherchait avec soin et prenait tous les moyens de les entretenir dans la ferveur et de les éloi-

gner des occasions dangereuses qui auraient pu étouffer leurs bons désirs.

Vers l'âge de onze ans, Adèle commença à éprouver une certaine inclination pour l'Hôtel-Dieu, comme nous l'apprenons par le témoignage d'une de ses anciennes compagnes. « Adèle eut toujours, rapporte-t-elle, une grande compassion pour les malades. Un jour que je me trouvais chez elle, comme nous étions assises sur le seuil de la porte, plusieurs malades de l'hôpital Anglais se présentèrent sur la galerie. « Vois-« tu, lui dis-je, ces malades, comme ils sont dégoû-« tants ! — Oh ! répondit-elle, ne parle pas ainsi, car « nous ne savons ce que nous deviendrons. » Puis, en poussant un soupir : « Veux-tu, ajouta-t-elle, veux-tu « que je te dise ce que nous devrions faire ? nous de-« vrions nous mettre sœurs de l'Hôtel-Dieu. — Vas-y « si tu le désires, lui dis-je ; pour moi, j'ai trop peur « des morts. — Ah ! reprit-elle, si tu savais comme « ces religieuses sont bonnes, comme elles sont heu-« reuses ; je suis sûre que tu voudrais y entrer. Quant « à moi, mon désir est d'aller mourir chez elles, et, si « jamais je me fais religieuse, ce sera dans cette mai-« son. C'est là qu'on voit la vraie charité ! Mais tout « me manque pour devenir une bonne religieuse « comme elles le sont. En attendant, prions Dieu qu'il « nous fasse connaître sa volonté. »

Ces germes de vocation se développèrent en elle avec l'âge. Mais, en fille sage et prudente, elle ne se contenta pas de ces pieux désirs. Elle voulut avoir des marques plus positives de la volonté de Dieu. Dans ce dessein, elle se livra avec plus de ferveur que jamais au recueillement, à la mortification, à l'accomplissement de tous ses devoirs, et surtout à la prière, faisant des neuvaines à tous ses saints patrons, dont elle avait l'image dans sa petite chapelle, aux saints fondateurs de la société de Jésus, se servant pour cela d'un livre de neuvaines en l'honneur de tous les saints jésuites.

Elle faisait aussi des neuvaines de messes, qui consistaient à entendre la messe pendant neuf jours de suite, à dessein d'obtenir des lumières du Saint-Esprit. Quelquefois même, avec l'approbation de son confesseur, elle faisait des neuvaines de communions. Elle conjurait souvent ses amies de s'unir à elle pour obtenir de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge la grâce qu'elle sollicitait. Enfin elle dirigeait à cette intention les exercices du mois de Marie, du mois de saint Joseph, du mois du sacré Cœur et du mois de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui se faisait alors à la cathédrale dans le mois d'avril.

Malgré tant de prières, la lumière ne venait point, et ses perplexités augmentaient. Dieu, sans doute, voulait éprouver cette âme forte en lui refusant ce qu'elle demandait avec tant d'instances. Il paraît même que pendant quelque temps, ne recevant point de jour sur une affaire si grave, Adèle crut que Dieu ne la voulait point en communauté. Dès lors elle se résigna à vivre dans le monde. C'est du moins ce que laisse entrevoir une lettre qu'elle écrivit à une de ses amies qui allait entrer en religion, la félicitant de son bonheur. « Pour moi, dit-elle, je ne puis te suivre, ce n'est peut-être pas ma vocation. Mieux vaut être une bonne chrétienne dans le monde, que d'être une mauvaise sœur dans un couvent. Mon parti, c'est donc d'attendre. » C'est vers cette même époque d'obscurité et d'incertitude, qu'écrivant à la même personne elle laisse tómber de sa plume ces lignes, qui auraient de quoi nous surprendre si nous ne connaissions pas toutes les ruses qu'emploie l'esprit de malice pour détourner les âmes de leur vocation, et surtout celles que Dieu appelle à la perfection religieuse. « Je prie, je conjure l'Esprit-Saint de m'éclairer; mais je suis toujours dans les ténèbres, sans trouver d'issue pour en sortir. Mon âme est dans l'angoisse, et au dehors elle est battue par la tempête. Il semble que Dieu lui-même se tourne contre

moi. » Ce n'était pas Dieu, c'était le démon qui usait de tous ses artifices pour la tromper. Elle ne tarda pas à le reconnaître, et, au souvenir de ces cruelles épreuves, elle avouait plus tard à une des sœurs de l'Hôtel-Dieu qu'elle n'avait jamais plus souffert, car son âme se trouvait comme partagée en deux. « Au point de malaise où je me trouvais, j'en étais venue jusqu'à croire que j'étais appelée à vivre dans le monde. Déjà je le regardais d'un meilleur œil, me proposant néanmoins d'y vivre sans mondanité et comme une bonne chrétienne. Je me figurais qu'il y aurait du bonheur pour moi à vivre de la sorte dans une famille, et, quoique je n'eusse aucun avantage, je pensais néanmoins pouvoir réussir aussi bien que d'autres. Je me flattais de l'espoir que je pourrais suivre plus aisément les offices de la paroisse, que j'aimais tant, et me livrer tout entière à mes petites dévotions. Je tourmentais même ma bonne maman pour qu'elle m'apprît à coudre; mais jamais elle n'y voulut consentir, ayant d'autres vues sur moi. »

Ce temps fut donc pour elle une des époques les plus pénibles de sa vie; Dieu le permettait ainsi pour son bien et aussi pour apprendre aux âmes qui désirent se donner à lui, qu'elles ne doivent ni s'étonner des assauts de l'ennemi, ni se laisser abattre. Enfin les nuages se dissipèrent. Marie, sa chère protectrice, vint à son secours et lui obtint des lumières d'en haut. Dieu, dont elle cherchait la volonté avec tant de constance et d'abandon, ne voulut pas différer davantage à lui manifester ses desseins sur elle. Le 1er mai 1851, elle se sentit portée à aller à la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu. Le vénérable M. Roupe, chapelain de l'hôpital, avait coutume de faire tirer ce jour-là de petites sentences pour les personnes qui assistaient à la sainte messe, afin de ranimer leur piété pendant ce beau mois. Adèle, ayant tiré la sienne, en conclut, par un instinct secret, qu'elle était appelée à vivre dans ce

monastère. Elle offrit à la très-sainte Vierge tout son mois pour qu'elle lui fît connaître encore plus clairement la volonté de Dieu, et dès ce moment elle éprouva une prédilection marquée pour l'église de l'Hôtel-Dieu. Rien que d'entendre la cloche du couvent la faisait tressaillir. « Cette cloche du monastère, disait-elle, c'est un bonheur pour moi de l'entendre; tout me parle de Dieu, de ce côté-là. » Tous les matins, elle se rendait à cette église pour y suivre les exercices du mois de Marie, ce qui ne l'empêchait pas d'assister aussi à celui qui se faisait à Bon-Secours, précédé d'un sermon sur la très-sainte Vierge. Ce fut dans ce sanctuaire si cher à Marie que peu après cette Mère de la divine grâce, achevant d'écarter le voile qui lui tenait encore caché le secret de son avenir, lui dévoila, de la manière la plus frappante, les desseins de miséricorde que Dieu avait formés sur elle, et lui fit connaître sa vocation. Mais ici, nous n'avons rien de mieux à faire que de rapporter textuellement les pages qu'elle écrivait en 1861, la première nuit du mois de Marie, dont le retour lui rappelait tous les ans la grande faveur qu'elle va elle-même nous raconter : « Un beau jour de dimanche, qui était le 9 de mai, je me rendis à Bon-Secours pour assister à l'office du soir, toujours préoccupée de mes grandes idées de vocation. Je me mis près de la chaire, sans m'attendre à la faveur que je devais bientôt recevoir. L'orgue commença à jouer. On chante un cantique, et le prédicateur paraît. Il fit un sermon très-éloquent sur la pureté de la très-sainte Vierge, et en terminant il exposa assez longuement le malheur des jeunes personnes qui, par leur faute, manquent leur vocation à la vie religieuse. Il fit alors le portrait fidèle d'une jeune vierge, et représenta le bonheur qui l'attendait dans le ciel. Puis, prenant un ton grave, il prononça solennellement ces paroles, qui devaient être pour moi des paroles de salut : *Cent quarante-quatre mille vierges suivent dans le ciel l'Agneau*

sans tache partout où il va, et elles chantent un cantique que nul autre ne peut chanter (1). Ces paroles retentirent au fond de mon cœur comme un éclat de tonnerre, ou plutôt elles furent comme un glaive à deux tranchants, qui le percèrent d'outre en outre. Le changement fut si complet et si prompt, les lumières que je reçus en un clin d'œil furent si vives, que ce pauvre cœur, ne pouvant plus soutenir son émotion profonde, se déchargea par une abondance de larmes qui coulèrent de mes yeux comme deux fontaines. Heureusement pour moi, le sermon se termina presque aussitôt; car, sans cela, les personnes qui étaient près de moi m'auraient certainement remarquée. Pénétrée de la plus vive reconnaissance, j'allai me placer sous l'escalier de la chaire, afin d'y être plus cachée. Les chantres commencèrent à chanter différents motets, ce qui redoubla mes larmes. Enfin, toute ravie de ce qui se passait en moi, je demandai à mon bon Maître, présent sur l'autel, ce qu'il voulait que je fisse pour lui plaire, lorsque dans sa miséricorde, et grâce à l'intercession de la très-sainte Vierge, il daigna me montrer clairement sa sainte volonté par un seul mot. Je ne puis dire si ce mot fut prononcé réellement, ou si j'en eus simplement l'idée ou le sentiment; tout ce que je sais, c'est qu'il fixa en un instant toutes mes incertitudes. Ce mot si court, si clair et si puissant, était celui-ci : *Hôtel-Dieu!* Aussitôt mon âme tout entière se porta avec une espèce d'entraînement vers ce saint monastère, qui m'était alors peu connu; car, quoique j'aie été élevée en ville, mon attrait ne me portant pas à visiter les communautés, et d'ailleurs ne connaissant personne à l'Hôtel-Dieu, ignorant même où était la porte d'entrée, je n'y étais jamais allée, si ce n'est à l'église, pour y entendre la messe ou y assister aux offices le jour qu'on y célébrait quelque fête. Après que

(1) Apoc., XIV, 3.

j'eus entendu cette parole si pénétrante, je passai le reste du temps en actions de grâces, et dès que le salut du saint Sacrement fut terminé, je me rendis à la maison en toute diligence, et me retirai dans ma petite chambre aussitôt après le souper, que je pris sans avoir faim tant mon émotion était grande, sans pourtant en rien dire à personne. Le lendemain, je me rendis en toute hâte à l'Hôtel-Dieu pour y entendre la sainte messe, et je fus confirmée dans la pensée que ce saint cloître serait ma demeure pour toujours, tant était fort l'attrait qui m'y poussait, tant les grâces que je recevais était abondantes. Dès lors, je fis habituellement toutes mes communions dans cette chère église. Ma pieuse mère, qui m'avait consacrée à Marie, et qui était persuadée que je serais un jour religieuse, favorisait ma dévotion pour l'église de l'Hôtel-Dieu, quoique je ne lui eusse rien dit de ce qui s'était passé en moi, ni fait connaître l'attrait qui me poussait vers ce monastère. Je me rappelle qu'un jour je désirais vivement aller communier à l'Hôtel-Dieu, mais je n'osais le demander à maman, parce qu'il faisait si mauvais temps qu'il était presque impossible de sortir. Cependant, sans que je le lui demandasse, elle m'apporta un parapluie et m'exhorta à aller à la sainte messe, me disant que le bon Dieu serait avec moi et me protégerait. Je la remerciai de son attention, et je reconnus que c'était mon divin Maître qui lui avait suggéré cette bonne pensée. Enfin, malgré de grands obstacles qui devaient s'opposer à mon entrée, je fus admise à l'Hôtel-Dieu au bout de trois à quatre mois environ, et je pus jouir, dans les murs de ce monastère, du bonheur qui m'avait été montré à l'église de Bon-Secours. »

C'est ainsi que cette belle âme s'épanchait en sentiments de reconnaissance au souvenir d'une faveur dont elle se croyait redevable à sa divine Mère. Cet écrit, qui est très-long, elle le fit pendant la nuit auprès de ses malades, sans doute sous l'impulsion de l'Esprit-

Saint, qui voulait, pour le bien des âmes, faire connaître les merveilles de la grâce en cette sainte fille. « Trois heures vont sonner, disait-elle, je ne sais comment j'ai pu faire pour écrire ces six grandes pages-là en si peu de temps. »

Après des lumières si vives, qu'elle ne manqua pas de soumettre à l'approbation du directeur de sa conscience, toute hésitation était impossible. Elle se détermina donc à entrer à l'Hôtel-Dieu. Il ne lui restait plus qu'à faire les démarches nécessaires pour y obtenir son entrée.

CHAPITRE VI

Adèle se présente à l'Hôtel-Dieu. — Elle est reçue au noviciat. — Ses adieux au catéchisme de Persévérance. — Dernière visite au cimetière. — Son départ.

Une fois sa vocation bien connue, Adèle déclara à sa mère sa résolution de quitter le monde et d'entrer chez les sœurs de l'Hôtel-Dieu. « Ne pouvant résister à la grâce qui me pressait, dit-elle, je déclarai un jour à ma bonne mère l'intention où j'étais d'entrer à l'Hôtel-Dieu. A cette déclaration, ma mère versa des larmes abondantes, auxquelles je mêlai les miennes. Cette tendre mère me dit alors qu'elle s'attendait depuis longtemps à cela, tant elle était persuadée que je serais un jour religieuse; qu'elle n'avait pas voulu m'apprendre à coudre, parce qu'elle savait que ce n'était ma vocation; qu'enfin, puisque l'heure était venue, elle me donnait sa bénédiction et allait prier pour moi. »

Cette vertueuse mère, en effet, avait eu le pressentiment de la vocation de sa fille dès le temps où elle la portait dans son sein, et où elle l'avait consacrée à la très-sainte Vierge et à Jésus crucifié, ainsi qu'on

l'a vu. Toute la suite de la vie admirable de cette enfant l'avait confirmée dans cette pensée; mais en même temps, convaincue que la vocation d'un enfant est uniquement l'œuvre de Dieu, elle avait sagement évité d'influer en quoi que ce soit sur la détermination de sa fille, bien différente en cela de tant de parents imprudents qui fixent d'avance la vocation de leurs enfants sans avoir aucun égard à leurs attraits ni aux vues de la divine Providence sur eux.

Mme Coulombe donna donc son consentement. Comme on peut le penser, ce fut un sacrifice cruel pour elle, ainsi qu'on l'a vu, de se priver d'une enfant si aimable, qui faisait la joie et l'édification de la famille. Mais, cette mère chrétienne considérant cette enfant moins comme un bien qui lui appartenait que comme un dépôt précieux que le Ciel lui avait confié, et que maintenant Dieu lui-même réclamait, elle donna à la religion celle dont le monde n'était pas digne.

Munie de la permission de sa mère, Adèle se présenta à l'Hôtel-Dieu. C'était le 25 juillet. Le matin elle fit la sainte communion. Mais aussi discrète qu'empressée d'obéir à Dieu, elle tint secrète cette démarche, qu'elle appelait son premier pas vers la vie religieuse. Son humilité lui faisant craindre d'être refusée, elle voulait épargner à ses parents la peine de ce refus. Elle se rendit donc au parloir, et demanda à la sœur portière de voir la supérieure, qui était alors la sœur Mézière. Ici nous laisserons parler la sœur portière, qui depuis a raconté tous les incidents de cette première entrevue. « Le jour où Mlle Coulombe vint se présenter en qualité de postulante, plusieurs jeunes filles étaient déjà venues, lesquelles savaient à peine lire, et je les avais renvoyées sans même les présenter à la supérieure. La petite postulante vint sur le soir, et comme elle n'avait pas beaucoup d'apparence, étant simplement vêtue, je n'étais guère disposée à aller chercher notre Mère. Mais comme elle insistait douce-

ment, je lui dis : « Mais savez-vous lire, ma petite ? » Elle me répondit en baissant la tête : « Oui, un peu. » Alors je lui donnai un des plus anciens exemplaires de *la Perfection chrétienne*, de Rodriguez, et, voyant qu'elle lisait admirablement bien le français, je lui demandai si elle savait aussi lire le latin. Elle me fit la même réponse, avec le même ton de candeur et de modestie : « Oui, un peu. » Je lui donnai ce que je trouvai de plus difficile, et je vis qu'elle lisait le latin avec une égale facilité. Je lui dis ensuite : « Mais ce n'est pas tout ; il faut à présent que vous me chantiez un cantique, » ce qu'elle fit aussitôt de la meilleure grâce du monde. Émerveillée de tant de candeur et de simplicité jointes à une capacité qui se trahissait malgré elle, je lui dis : « Vous êtes trop fine pour moi ; je vais aller chercher notre Mère. » Et en abordant celle-ci, je lui dis : « Venez donc voir une chère petite postulante, qui est charmante ; je pense que nous en ferons quelque chose de bon. »

Quant à la jeune Adèle, loin de se préoccuper de ce premier examen qu'on lui avait fait subir, elle avait appliqué son esprit aux choses édifiantes qu'elle avait lues, et son cœur en était tout ému. C'est ce qu'elle manifesta à sa sœur quand elle fut de retour à la maison ; car, revenant chez elle, elle dit : « Oh ! quel beau livre on m'a fait lire ! Quelles belles choses il y avait sur le détachement de tous les biens de la terre ! » Cette digne enfant de Marie ressemblait, comme on voit, à sa divine Mère, dont il est dit qu'elle recueillait toutes les paroles qu'elle entendait et qu'elle *les conservait dans son cœur*.

Enfin la supérieure arriva. Après avoir examiné la jeune postulante, comme d'ailleurs elle ne payait pas de mine et qu'elle avait actuellement les yeux fatigués et malades, elle lui dit qu'elle ne pouvait pas la recevoir à présent, mais qu'elle lui donnait trois mois pour guérir ses yeux et aussi pour apprendre l'anglais. Ce

fut une grande douleur pour Adèle de ne pouvoir entrer immédiatement; mais ne voulant que la volonté de Dieu, elle se retira, laissant là toutefois son cœur.

De temps en temps, comme pour satisfaire les désirs qui la portaient sans cesse vers cette chère maison, elle revenait à l'Hôtel-Dieu. Dans une de ces visites, elle eut occasion de voir la maîtresse des novices, qui lui conseilla d'aller à la campagne. Adèle prit à la lettre ce conseil d'une personne qu'elle regardait déjà comme ayant autorité sur elle. Quelque pénible que fût pour elle ce nouveau sacrifice, elle consentit à s'éloigner davantage d'un lieu si cher. Dans quelques jours il devait y avoir à l'Hôtel-Dieu une profession, et elle aurait été heureuse d'y assister. Cette circonstance néanmoins ne lui fit pas retarder son voyage, tant elle était déjà fille d'obéissance. Elle partit donc; mais l'absence ne put affaiblir la vivacité de ses attraits. Quand elle fut de retour, elle ne put s'empêcher de le dire: « J'avais laissé derrière moi mon esprit et mon cœur; je pensais toujours à mon cher Hôtel-Dieu. Mais enfin il fallait bien obéir; c'est si avantageux d'ailleurs d'apprendre à faire de bonne heure ce qu'on doit toujours pratiquer dans une communauté. »

Pour être plus longtemps dans cette chère maison, objet de tous ses désirs, et aussi pour s'essayer aux exercices d'une religieuse hospitalière, elle demanda et obtint la permission de veiller les malades pendant deux nuits. Ces deux nuits furent pour elle pleines de délices et comme deux parties de plaisir. Elle était là par avance comme dans son paradis, et les jours suivants elle ne se lassait pas d'exprimer le bonheur qu'elle avait goûté parmi les malades et avec les sœurs qu'elle avait assistées dans ces veilles.

La supérieure, reconnaissant en elle un attrait qui ne se démentait point, et, de plus, ayant eu le temps de mieux apprécier les belles qualités de son esprit et de son cœur, lui déclara enfin qu'on la recevait et

qu'elle pourrait se présenter pour le noviciat. A cette annonce Adèle éprouva une joie qui ne se peut exprimer, joie d'autant plus vive que l'épreuve avait été plus longue. Elle s'empressa aussitôt de faire part à sa famille de cette bonne nouvelle. En lui faisant savoir qu'elle était enfin admise, elle lui fit aussi connaître l'intention où elle était d'aller jouir au plus tôt des délices de la solitude, loin d'un monde qui ne lui avait jamais offert aucun charme. La famille s'occupa dès lors des préparatifs nécessaires pour son entrée prochaine, et elle-même songea à tout disposer et à faire ses adieux aux personnes qui lui étaient le plus chères.

D'abord il lui fallut se séparer de cette fidèle amie d'enfance que nous avons entendu si souvent parler, et qui avait toujours été sa compagne inséparable et la confidente de ses petits secrets. Elle lui écrivit cette belle lettre, qu'on ne lira pas sans attendrissement :

« Le voilà donc arrivé ce jour tant désiré et si cher à mon cœur ! Oh ! que je suis heureuse ! Et pourrai-je jamais remercier assez Dieu de m'avoir choisie, tout indigne que je suis, pour être l'épouse de Jésus-Christ, et aussi pour devenir sa petite servante dans la personne des pauvres ! Oui, c'en est fait : j'irai dans quelques jours m'enfermer dans le cloître ; j'irai chercher là ce bonheur, cette paix que le monde ne saurait donner. Oh ! que je suis contente de quitter ce monde que Jésus-Christ a maudit à cause de ses scandales !... Mais pour me faire religieuse, chère amie, il me faut faire bien des sacrifices : il faut quitter ma chère maman, dire adieu à ma famille dont je suis aimée, quitter mon cher catéchisme de Persévérance. Hélas ! faut-il le dire, il me faut quitter celle avec qui se sont écoulés les beaux jours de mon enfance ; tu sais de qui je veux parler : il faut te quitter, ma chère petite, te laisser seule dans le monde, exposée à mille dangers !... Oh ! que ne puis-je t'emmener avec moi ! L'ombre du cloître

te protégerait contre tous les écueils dont tes pas sont semés. Je vais partir ; mais je ne t'oublierai pas : je prierai pour toi tous les jours. Je te recommanderai à la sainte Famille, et j'espère que tu seras heureuse. Je te conjure de rester au catéchisme autant que tu pourras. Sois toujours pieuse et fervente ! Inutile de te dire de ne jamais fréquenter de mauvaises compagnies. Tu me disais dans ta dernière lettre que tu me serais toujours attachée. Je te remercie de ces bons sentiments : je n'en suis pourtant pas digne ; mais puisque tu me donnes ta confiance, je l'accepte. et c'est ce qui rend notre sacrifice plus grand. Consolons-nous cependant : c'est Dieu qui le veut... Adieu donc, chère amie ; je te laisse dans les cœurs de Jésus crucifié et de Marie désolée. Lorsque tu auras besoin de me voir, tu me trouveras, non plus dans la petite maison de la rue Saint-Dominique, mais dans cette grande maison de l'Hôtel-Dieu, de Saint-Joseph. Adieu, chère petite ; je finis en me disant pour la vie

« Ton amie sincère et toujours fidèle,

« ADÈLE COULOMBE. »

Il lui fallut aussi quitter son cher catéchisme de Persévérance, auquel elle assista jusqu'au dimanche qui précéda son entrée au couvent, ne négligeant aucun de ses travaux accoutumés. Dans cette dernière séance, on lui dit qu'étant présidente elle ne devait point sortir du catéchisme sans faire publiquement ses adieux. Elle obéit, et s'en acquitta en faisant fondre en larmes toutes ses compagnes. Après avoir énuméré tous les avantages qu'elle avait retirés de la Persévérance, tous les plaisirs qu'elle y avait goûtés, toutes les grâces qu'elle y avait reçues, elle demanda pardon à ses compagnes des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés, elle qui devait toujours les édifier, les pria d'oublier les peines qu'elle avait pu leur causer. Alors,

fondant elle-même en larmes, et ne pouvant plus parler tant les sanglots étouffaient sa voix, elle s'arrêta. Puis, reprenant la parole, elle les assura qu'elle ne les oublierait pas au couvent, et en même temps elle les supplia de prier pour elle, afin de lui obtenir la grâce de la persévérance dans la vocation sublime qu'elle allait embrasser. On renonce à décrire une pareille scène. Elle avait fini de parler que ses compagnes, inconsolables, pleuraient encore. Hélas! cette voix si douce et si pieuse, qui les avait si longtemps ravies, ne se ferait plus entendre dans leurs réunions et n'animerait plus leurs fêtes. Cette amie si bonne, si zélée et si digne de les présider, allait disparaître pour jamais dans un cloître. Sa place ne serait plus occupée par elle. Pensées cruelles, qui les affligeaient au delà de tout ce qu'on peut dire. C'est au milieu de cette désolation universelle qu'Adèle se sépara de ses compagnes et s'éloigna des lieux si chers à son cœur. Elle sentit vivement la rigueur du sacrifice en voyant pour la dernière fois ce cher catéchisme, mais elle n'en demeura pas moins inébranlable dans son dessein d'immoler à Dieu ses plus chères affections.

Le soir, comme pour se remettre d'émotions si fortes, et en même temps pour retremper son âme par la pensée de la fragilité des choses humaines, Adèle alla visiter le cimetière. Elle voulait aussi donner à son père défunt ce dernier gage de sa tendresse filiale, en allant prier encore une fois sur sa tombe. « Veux-tu m'accompagner au cimetière? dit-elle à sa sœur. Je vais faire une dernière visite à la tombe de mon cher père, et lui faire aussi mes adieux. » Arrivée au cimetière, elle pria quelque temps sur la tombe d'un de ses neveux, mort à l'âge de neuf mois; elle l'estimait très-heureux d'être mort si jeune. « C'est un petit ange, dit-elle, et je me reproche d'avoir pleuré sa mort. » Elle s'arrêta ensuite sur la tombe de son père, dont la seule pensée réveillait toute la sensibilité de son âme.

Elle se mit à genoux, et, comme si elle eût vu son père des yeux du corps, elle lui dit en versant beaucoup de larmes : « Mon cher père, je viens vous faire mes adieux pour toujours ; je ne verrai plus cette tombe où reposent vos cendres, mais votre souvenir me suivra jusque dans le cloître où je m'ensevelirai moi-même comme dans un sépulcre. Je vous demande pardon de vous avoir causé si souvent du chagrin ; mais j'étais si jeune ! je ne savais ce que je faisais en contristant un père si bon. » Ayant ainsi épanché son âme, elle se leva, et détacha de sa tombe quelques brins d'herbe qu'elle mit dans son livre de prières pour les emporter à l'Hôtel-Dieu comme un pieux souvenir. Comme ce jour-là le temps était sombre et nébuleux, car c'était en automne, au mois d'octobre, et que, de plus, il se faisait tard, ces circonstances prêtaient aux pieuses réflexions qu'elle faisait à sa sœur. « Vois-tu, disait-elle, comme tout ici nous annonce la mort ? Cet air de mort que nous respirons, ces feuilles mortes qu'emporte le vent, cette poussière de morts que nous foulons aux pieds, ces arbres dépouillés de leurs ornements, ce temps si triste et si sombre, ce nuage qui couvre le ciel. » En même temps, montrant à sa sœur des fosses nouvellement creusées qui attendaient de nouvelles victimes de la mort, des ossements de morts et des morceaux de crâne qu'elle prenait dans ses mains, comme pour savourer la pensée de la mort dont elle aimait à se remplir : « O vanité des vanités ! s'écriait-elle ; tout n'est que vanité, excepté d'aimer et de servir Dieu. Vois-tu ce vaste cimetière ? Que reste-t-il de tous ces hommes autrefois jaloux, ambitieux, turbulents, qui s'agitaient pour faire fortune ? A présent les voilà dans le silence de la mort. » Il semblait qu'elle ne pouvait se lasser d'exprimer ses impressions dans cette dernière visite à ses chers défunts. « Ce cimetière, disait-elle, c'est la seigneurie des morts : tous sont ici seigneurs, le plus pauvre

comme le plus riche. Une visite au cimetière me vaut un long sermon : tout y prêche les grandes vérités de la manière la plus forte et la plus éloquente. » Elle faisait même attention aux petits insectes que l'on trouve dans les fosses. « Ils vont, disait-elle, d'une fosse à l'autre, mais avec indifférence de celle du riche ou du pauvre. Ainsi, tout dans l'univers doit nous être indifférent, et nous devons aller à notre fin dernière sans faire attention à ce que nous rencontrerons en chemin. » Elle s'arracha enfin à la tombe chérie de son père ; elle embrassa la croix qui la recouvrait, et reprit le chemin de la maison.

C'est ainsi que cette céleste enfant, en contemplant l'ouvrage de la mort, fortifiait son désir de mourir à elle-même, et d'aller s'ensevelir tout entière dans le tombeau de la religion et de la sainte obéissance.

Mais la séparation la plus douloureuse pour le cœur d'Adèle, la séparation de ses parents, était encore à faire. Ce fut un mercredi, vers les cinq heures du soir, le 22 octobre 1851, que, tout étant prêt, elle quitta la maison maternelle pour n'y plus rentrer. Deux sentiments très-opposés partagèrent alors son cœur naturellement si tendre et si sensible : d'une part, la douleur de s'éloigner d'une maison où elle avait goûté tant de bonheur et reçu tant de grâces, et où elle laissait des personnes si chères ; et d'autre part, la joie d'entrer enfin dans une maison nouvelle, objet depuis longtemps de ses vœux les plus ardents. Elle surmonta toutefois, mais non sans peine, la douleur qui l'opprimait, et partit au milieu des pleurs de ses parents, sans verser une larme. « Non, non, dit-elle, il ne me convient pas de pleurer mon bonheur. » Et, chemin faisant, il lui semblait que son cœur volait devant elle. « O maison bénie, s'écria-t-elle en apercevant l'Hôtel-Dieu, ô enceinte sacrée, je pourrai baiser tes pierres, les unes après les autres ! Oh ! qu'il me tarde de vivre dans ton sein ! »

Sa mère et ses sœurs, toutes désolées de perdre celle qui faisait le bonheur et le charme de la famille, l'accompagnèrent jusqu'au parloir. La nouvelle postulante, ayant été reçue par la supérieure, s'empressa de se dépouiller de son chapeau et de son châle; puis, se tournant vers sa mère et ses sœurs, elle leur demanda pardon des scandales qu'elle leur avait donnés, et des peines qu'elle leur avait causées. Elle leur dit ensuite adieu, en les embrassant. La pauvre mère et ses autres enfants ne répondirent que par des larmes. Adèle seule, comprimant toujours sa douleur, restait ferme. Mais quand elle vit ses parents se retirer et refermer la porte sur elle, son cœur n'y tint plus, et elle fut obligée de payer le tribut à la nature, en donnant un libre cours à ses larmes.

Le lendemain 23, elle prit l'habit de postulante, et on chanta le *Veni, Creator*. Ses parents étant venus la revoir, elle leur avoua que la joie d'être entrée à l'Hôtel-Dieu l'avait empêchée de dormir. « J'ai eu pourtant, ajouta-t-elle, quelques heures d'épreuve et d'ennui; mais à présent je suis contente. » Comme ses parents étaient toujours sous le coup de la perte qu'ils avaient faite, et qu'ils avaient peine à se consoler, elle leur dit, pour tempérer un peu leur douleur, que depuis qu'elle était entrée au monastère elle avait éprouvé un mieux sensible dans ses yeux. « Dès le soir de mon arrivée, dit-elle, la bonne sœur Mercil qui depuis longtemps exerce l'office de pharmacienne, ayant remarqué que j'avais la vue faible, m'a appliqué un remède. La sainte Vierge y a donné sa bénédiction, car incontinent j'ai éprouvé du soulagement. C'est pour moi une preuve nouvelle que ma bonne Mère me veut ici. »

Cette petite attention de la part de la sœur Mercil ne fut pas oubliée de la nouvelle postulante, qui avait si bien la mémoire du cœur. Elle s'en souvint toute sa vie, et demeura toujours attachée à cette vénérable sœur par la reconnaissance et une affection toute filiale.

Celle-ci de son côté l'aima toujours comme son enfant, et quelques mois après elle disait à sa mère, qui était venue la voir, ces paroles remarquables : « Ne pleurez pas votre enfant ! Dieu veut qu'elle pratique de grandes vertus dans cette maison. Voilà cinquante ans que je suis ici, et j'ai rarement vu des novices de cette trempe. C'est un ange que le monde n'était pas digne de posséder. » L'avenir dira comment ces prédictions se sont réalisées. Mais hâtons-nous donc de suivre Adèle au noviciat. C'est là qu'elle va jeter les fondements d'une perfection qui ira toujours en prenant de nouveaux accroissements.

LIVRE QUATRIÈME

LA SŒUR COULOMBE AU NOVICIAT

CHAPITRE I

La sœur Coulombe commence son noviciat. — Ses épreuves. — Sa constance et sa fidélité.

Nous entrons dans une nouvelle période de la vie de notre jeune Adèle, que nous appellerons désormais la sœur Coulombe.

Le tableau de sa vie dans le cloître nous convaincra qu'elle fut au couvent le modèle d'une parfaite religieuse, comme elle avait été auparavant celui d'une fille vraiment chrétienne au milieu du monde. En parcourant l'histoire des dix années qu'elle a passées en religion, nous la verrons toujours digne d'elle et de sa sainte vocation, soit au noviciat, soit à Saint-Patrice, soit à la nouvelle maison, dite de la Sainte-Famille, où elle devait couronner une sainte vie par une sainte mort.

La sœur Coulombe avait déjà revêtu l'habit de postulante depuis plusieurs jours, qu'elle n'était pas encore revenue des émotions que lui avaient fait éprouver les grâces qu'elle avait reçues de Dieu depuis quelques mois et qui l'avaient aidée à reconnaître sa vocation. Elle ne pouvait y penser sans être attendrie jusqu'aux larmes. Elle fut même quelque temps si surprise de sa nouvelle position, qu'elle avait peine à y croire.

C'est ce qu'elle témoigne dans une de ses lettres : « Ce ne fut que longtemps après mon entrée que je pus me remettre en mon assiette, tant ce qui s'était passé en moi depuis le mois de mai me paraissait étrange et merveilleux, à tel point que j'étais comme sous l'impression d'un rêve ; et je me disais souvent : Est-il donc bien vrai que je sois à l'Hôtel-Dieu ? »

Lorsqu'elle eut été reçue au noviciat, on lui donna, selon l'usage, une des sœurs novices pour être son ange, ou, comme on dit dans le monastère, *sa sœur de huit jours*. Cette sœur devait diriger la nouvelle postulante, lui aplanir les premières difficultés, et lui apprendre les règles et les coutumes de l'institut. Il n'y avait que quelques jours que cette sœur en était chargée, et elle n'avait pas encore eu le temps de la bien connaître, lorsqu'elle se trouva dans un grand embarras à son sujet. C'est l'usage au noviciat, pour former les jeunes sœurs au saint exercice de l'oraison, de leur en faire apprendre la méthode, et même de leur faire rendre compte de la manière dont elles l'ont faite. Le confesseur, qui était alors le vénérable M. Roupe, se mit donc en devoir d'interroger les novices, et, avant de les appeler par leur nom, il leur dit : « Qui de vous me rendra compte aujourd'hui de son oraison? » Personne ne répondait, lorsque tout à coup, à la grande surprise des jeunes sœurs, la nouvelle arrivée prend la parole pour rendre compte de son oraison. En vain *sa sœur de huit jours* lui fait signe des yeux de garder le silence, et de laisser parler les plus anciennes ; en vain elle s'efforce de l'arrêter, en lui manifestant son inquiétude, et en tâchant d'attirer son attention. La jeune postulante, ne s'apercevant pas de ses signes, ni de son embarras, continue. Les novices s'attendaient bien qu'elle n'irait pas loin. Mais grand fut leur étonnement. La petite sœur parla comme une ancienne. Elle dit des choses si belles, que toutes en furent ravies et profondément touchées. M. Roupe lui-même fut sin-

gulièrement surpris, et plus d'une fois on l'a entendu répéter depuis : « Je défie de trouver au grand séminaire un ordinand qui puisse rendre compte de son oraison aussi bien que certaines de mes novices. »

La sœur Coulombe arrivait en effet au noviciat avec un riche fonds de connaissances religieuses, acquises dans les écoles et à la maison, et que ses travaux au catéchisme de Persévérance n'avaient fait qu'augmenter. Elle donna bientôt une nouvelle preuve de sa capacité. A l'Hôtel-Dieu, comme dans la plupart des autres maisons religieuses, il est d'usage que les novices fassent en commun un jour de retraite chaque mois. Au jour fixé, la maîtresse des novices les fait assembler, et leur lit le sujet de la méditation; après quoi, elle leur dit de faire oraison tout haut. Ce jour étant venu, la sœur Coulombe est priée de faire l'oraison. Elle commence à l'instant, et parle une heure durant, sans s'arrêter, faisant de magnifiques considérations sur les mystères, toujours avec sa manière très-simple, mais d'un ton si touchant que les larmes en venaient aux yeux. Ses compagnes ne pouvaient ensuite se lasser d'admirer les beaux sentiments que lui inspirait l'amour divin qui dévorait son âme, et elles s'efforçaient de les faire passer dans la leur.

Appréciant de plus en plus la rare facilité de la sœur Coulombe à parler des choses de Dieu, la maîtresse des novices se plaisait à mettre ses heureuses dispositions à contribution. Très-souvent, après l'examen du soir, elle lui faisait donner le sujet de l'oraison du lendemain. La sœur s'en acquittait toujours de manière à impressionner vivement celles qui l'entendaient. On voyait déjà qu'elle était parfaitement initiée à tous les secrets de l'oraison; et en même temps elle exprimait ses idées avec tant de lucidité et d'onction à la fois, qu'elle rendait sensibles et attrayants les sujets les plus élevés.

Mais si la sœur Coulombe était habile dans l'art de

parler sur des matières religieuses, et de pratiquer les exercices de la plus haute piété, il s'en fallait beaucoup qu'elle le fût autant à manier l'aiguille ou le balai, et à remplir les autres occupations manuelles dont la connaissance est indispensable à des sœurs chargées d'un grand hôpital. Comme sa mère et ses sœurs ne l'avaient presque jamais occupée aux soins du ménage, afin de lui laisser plus de temps pour ses écritures, ses bonnes œuvres et ses exercices de piété, elle n'entendait presque rien au travail des mains. Pour l'y exercer, sa maîtresse commença par l'employer à la dépense ou cuisine, et c'est dans cet office qu'on eut lieu d'admirer son amour pour son devoir, son ardeur pour apprendre à travailler. En récréation, elle égayait beaucoup ses compagnes à propos d'un office pour lequel elle avait d'ailleurs peu d'aptitude. Elle ne se lassait point d'en parler et de demander tous les renseignements possibles, afin de les bien remplir. « Cette bonne sœur, dit une de ses anciennes compagnes, ne nous entretenait que de sa chère cuisine. A l'entendre, on aurait dit que sa dépense était la plus importante affaire qu'il y eût au monde. Elle nous pressait sans cesse de questions, pour savoir de nous comment elle devait s'y prendre, et si elle ne s'était point trompée en ce qu'elle avait fait. Sa ponctualité à s'acquitter des moindres devoirs de sa charge était tout à fait édifiante. Elle mettait un soin singulier à balayer tous les coins et recoins de sa cuisine, prenant gravement ses lunettes pour mieux voir la poussière et tenir toutes choses dans un ordre parfait. »

Quoiqu'elle fût bien instruite sur la religion, il lui restait néanmoins bien des choses a apprendre : les règles, les usages, l'histoire de l'institut lui étaient encore inconnus. Elle s'appliqua donc à les connaître; mais ces études ne furent, pour ainsi dire, qu'un jeu pour elle. Avec son excellente mémoire, elle parvint en peu de temps à savoir aussi bien que les anciennes religieuses

tout ce qui regarde l'institut de Saint-Joseph. Sans cesse elle était à lire et à relire les annales de l'Ordre; elle rédigea même une espèce de nécrologe de toutes les sœurs décédées dans les différentes maisons, prenant note du jour de leur mort, des vertus qu'elles y avaient pratiquées. Pour faire ce travail, elle s'astreignit à feuilleter de gros volumes manuscrits, sans se décourager jamais. Du reste, elle savait si bien régler tous ses moments libres, qu'elle trouvait du temps pour tout. « Ces moments, raconte une de ses sœurs, elle les employait à lire, ou, pour mieux dire, à étudier nos règles, nos chroniques et la vie de nos fondateurs et fondatrices, et de nos anciennes Mères. Elle s'y appliqua tellement, qu'elle savait tout cela par cœur. Allait-on la consulter pour éclaircir quelques points de la règle, tout de suite elle répondait avec assurance et précision, dissipant tous nos doutes. Elle possédait déjà si bien la lettre et l'esprit de ces règles, que si parfois il lui échappait de dire ou de faire quelque chose qui y fût contraire, à l'instant elle s'en apercevait et désavouait ce qu'elle avait dit ou fait. En récréation, elle aimait à raconter quelques traits de la vie de nos anciennes Mères. Souvent elle disait : Oh ! que notre mère de Brésoles, que notre sœur Morin étaient ferventes ! Cependant, quelque plaisir qu'elle eût à s'entretenir de choses édifiantes, jamais elle ne changeait le sujet de la conversation. Seulement, quand l'occasion s'en présentait, elle la saisissait adroitement pour la ramener sur des choses de piété. Alors elle était intarissable. Il n'y avait presque pas un saint dont elle ne connût l'histoire. Et comme elle parlait avec autant de grâce que de modestie, sa conversation était toujours pleine d'intérêt et de profit. »

Une âme si fortement trempée ne pouvait manquer d'avoir des épreuves. Aussi Dieu ne les lui ménagea point. Les épreuves sont nécessaires partout, pour épurer la véritable vertu ; mais elles le sont peut-être

encore davantage dans la vie religieuse, que saint François de Sales appelle si bien « l'Académie de la correction exacte, où chaque âme doit apprendre à se laisser traiter, raboter et polir, afin qu'étant bien lissée et explanée elle puisse être jointe, unie et collée plus justement à la volonté de Dieu. Le monastère, continue ce grand Directeur des âmes, est un hôpital de malades spirituels qui veulent être guéris, et qui, pour l'être, s'exposent à souffrir la saignée, la lancette, le rasoir, la sonde, le fer, le feu et toutes les amertumes des médicaments. » La sage maîtresse qui dirigeait alors le noviciat connaissait ces principes, et, voyant dans la sœur Coulombe une âme d'élite, elle se résolut de la conduire par les saintes voies du renoncement et de l'humilité. Elle commença par l'éprouver par un des endroits les plus sensibles à la nature. Ayant reconnu en elle une grande facilité à donner le soir le sujet de l'oraison, au lieu de la laisser continuer, quand elle avait été appelée à son tour, elle l'interrompait après quelques instants, et passant à une autre elle disait : « Pour vous, faites plus attention, » comme si la sœur Coulombe eût manqué de suivre l'ordre de la méthode d'oraison. La petite sœur s'arrêtait alors, s'humiliait intérieurement, ne pensant plus qu'à écouter ce que les autres disaient et à s'en édifier. Au souvenir de ces épreuves, une des sœurs s'exprimait ainsi : « Je puis assurer qu'aucune des novices ne fut éprouvée ni plus constamment ni plus universellement que la sœur Coulombe. J'en étais quelquefois surprise. Mais j'admirais bien davantage encore la manière dont elle prenait ces humiliations. Jamais la peine de son âme, la sérénité de son visage, n'en étaient altérées. »

Mais ce n'était pas seulement dans ces réunions de piété que la maîtresse des novices mettait la vertu de sa fille à l'épreuve. Dans les récréations mêmes, et jusque dans l'exercice de la charité, elle s'étudiait à la reprendre. Comme la sœur Coulombe avait la vue ex-

trêmement courte, elle avait peine à voir ce qui se trouvait sur son passage. Plus d'une fois même, il lui arriva dans les salles des malades d'aller se heurter contre des personnes séculières. Ce défaut de vue l'obligeait aussi de s'approcher des personnes et des objets, afin de les distinguer. La maîtresse profitait de ces circonstances, pour admonester publiquement la chère petite sœur, lui reprochant sa maladresse ou sa curiosité. L'humble novice recevait ces reproches avec autant de joie que les autres reçoivent les compliments, et quand le moment de la récréation était arrivé, elle paraissait aussi gaie qu'à l'ordinaire. « Voyez donc, ma sœur, disait-elle, comme je suis gauche, comme je suis curieuse ! Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque notre maîtresse me le dit. » Celle-ci, voyant qu'elle profitait si bien des humiliations, ne manquait pas de l'humilier encore, chaque fois qu'elle pouvait en trouver l'occasion ; mais elle le faisait de manière que la jeune sœur ne pouvait soupçonner qu'elle en agissait ainsi pour l'éprouver. Une telle conduite eût pu en décourager d'autres moins ferventes, ou au moins leur inspirer de l'éloignement pour la maîtresse. Il n'en était pas ainsi de la sœur Coulombe. L'Esprit-Saint, qui vivait dans son âme, lui faisait savourer ces mépris; plus sa maîtresse la reprenait, plus elle était portée à l'aimer, plus elle la regardait comme sa bienfaitrice, puisqu'elle voulait bien l'avertir de ses fautes, sans la flatter jamais. Se rappelant ces beaux temps du noviciat, une de ses compagnes disait : « Souvent cette chère sœur était apostrophée au beau milieu de la récréation, au moment où elle nous intéressait le plus par ses charmantes causeries. Aussi telle était sa vertu, qu'on n'apercevait pas sur son visage la moindre trace d'émotion, quoiqu'elle sentît vivement le trait qui la perçait. Elle reprenait tout aussitôt le fil de son discours, comme si de rien n'eût été. »

Un autre sujet d'humiliation pour elle fut l'étude de

la langue anglaise, pour laquelle elle n'avait nul attrait, et qui lui donna beaucoup de peine. Sa maîtresse, qui comprenait de quelle utilité serait la sœur Coulombe pour les malades irlandais qui venaient se faire soigner à l'hôpital, lui défendit de parler français en récréation. On comprend sans peine combien cette privation dut être pénible à une sœur qui mettait tant de bonheur à s'entretenir avec ses compagnes. Elle s'exécuta néanmoins généreusement, comme toujours, et, grâce à sa constance et à sa rare facilité, elle parvint à parler l'anglais presque aussi aisément que le français, en sorte qu'elle fut en peu de temps capable de donner l'instruction en anglais avec un plein succès. Nous verrons dans la suite combien la connaissance de cette langue lui fut avantageuse dans ses rapports avec les malades protestants. Se ressouvenant alors avec douleur des répugnances qu'elle avait éprouvées pour apprendre l'anglais, elle disait naïvement à son ancienne maîtresse : « Je ne pouvais m'expliquer pourquoi vous me défendiez, à moi seule, de parler français, tandis que vous en laissiez la liberté aux autres. Je pensais que vous me trouviez trop causeuse et que c'était un bon moyen de me corriger. » Elle fut ainsi une nouvelle preuve que l'obéissance aveugle aux supérieurs est toujours bénie de Dieu.

Toutes ces épreuves, en épurant son âme, lui avaient donné une sorte d'appétit pour les humiliations. Elle les regardait, quand elles venaient, comme une bonne fortune. « Lorsque j'ai reçu une humiliation, disait-elle, je suis d'une joie que je ne puis exprimer. Oh ! comme nous devrions être contentes, quand nous sommes reprises et humiliées ! » Ces sentiments, elle s'efforçait de les faire passer dans le cœur de ses compagnes. Si parfois quelques-unes, moins friandes de cette nourriture, venaient lui témoigner la peine qu'elles avaient éprouvée à l'occasion de certaines observations, la sœur Coulombe les consolait ; elle rani-

mait alors leur courage en leur faisant apprécier l'excellence et le prix de ces humiliations, qu'il faudrait acheter, s'il était possible, au poids de l'or, puisqu'elles sont si utiles pour acquérir la vertu solide. Ses bonnes paroles portaient ordinairement leur fruit, et, si par ses pieuses réflexions elle ne parvenait pas toujours à leur communiquer ce vif amour des humiliations qui animait son cœur, par son exemple elle achevait ce que ses discours avaient commencé : tant il est vrai qu'il suffit d'une âme fervente pour enflammer l'ardeur des autres, et les attirer à sa suite dans les sentiers de la perfection !

CHAPITRE II

Vêture et profession de la sœur Coulombe. — Vertus qu'elle pratique. — Elle est désignée pour l'hôpital Saint-Patrice.

Tant de vertus, et des vertus bien éprouvées, firent juger la sœur Coulombe digne du saint habit. Elle le reçut le 23 octobre 1852, un an après son entrée. Depuis son admission dans cet asile de la piété, elle avait toujours été heureuse et contente; mais ce saint habit, qu'elle avait tant désiré, redoubla sa joie et son bonheur. Elle comprit en le prenant qu'il allait mettre entre elle et le monde une barrière de plus en plus infranchissable. Aussi ne pouvait-elle assez témoigner à Dieu sa reconnaissance, en se voyant attachée par de nouveaux liens à une vocation qui lui devenait tous les jours plus chère. Elle se plaisait à admirer la divine Providence, qui lui avait ouvert la porte du monastère. « Ah! disait-elle, on a bien raison de dire que tout est possible à Dieu ! Il a renversé tous les obstacles qui devaient naturellement s'opposer à ma vocation : j'avais la vue courte, je paraissais si faible et si ché-

tive, j'étais une pauvre fille sans fortune, enfin je n'avais rien pour attirer l'attention. Mais Dieu voulait me cacher dans la maison de Saint-Joseph. » Ainsi la faisait parler l'humilité.

Une fois revêtue du saint habit, la sœur Coulombe prit un nouvel élan vers la perfection. Dès lors on remarqua en elle une plus grande attention à se refuser toute satisfaction et à pratiquer en toutes rencontres de petites mortifications, qu'elle avait grand soin de cacher en évitant toute singularité. Par là, elle voulait plaire au divin Époux qu'elle s'était choisi, et lui prouver que ce n'était pas en vain qu'elle s'était dépouillée des livrées du monde pour se revêtir des siennes. Elle s'appliquait également à pratiquer la pauvreté la plus stricte, se défaisant de tous les objets qui auraient pu attacher son cœur. C'est alors qu'elle renvoya à sa mère les petites images qu'elle avait emportées avec elle. » Je vous envoie, lui écrit-elle, ce petit ange gardien (image dont on lui avait fait présent et à laquelle elle tenait beaucoup), afin qu'il compte les bienfaits que vous m'avez prodigués et que vous me prodiguez encore, qu'il les présente au Seigneur et qu'il vous conduise sûrement au port de la bienheureuse éternité. Je voudrais pouvoir vous offrir des choses plus dignes de l'affection respectueuse que je vous porte; mais, vous le savez, le bon Maître m'a dépouillée de tout, et, quoique mon Époux soit infiniment riche, je ne laisse pas cependant d'être dans la plus extrême pauvreté, afin de lui ressembler dans le temps qu'il a vécu sur la terre, pour mériter de partager sa gloire dans le ciel. Oh! que j'aime ce saint habit qui me couvre! J'y aperçois la réalité des miséricordes de Dieu sur moi. Cette vue me tient dans un continuel besoin de rendre et de faire rendre à ce bon Maître d'éternelles actions de grâces. Et, comme vous êtes ma bonne mère, je vous invite la première à le remercier avec moi. »

Son obéissance égalait son détachement. C'est à ce point que sa maîtresse disait, en parlant d'elle : « Il faut que je prenne bien garde quand je m'adresse à cette petite sœur, elle prend tout à la lettre. » Cette obéissance faisait sa joie et sa béatitude. Elle ne tarissait pas en louanges, quand elle parlait de cette vertu, qui est la pierre de touche du vrai mérite. « Oh ! disait-elle à sa sœur, qui était venue la voir, qu'on est heureuse dans un monastère où l'on s'ensevelit dans le tombeau de la sainte obéissance ! Vous autres dans le monde, vous êtes esclaves de votre volonté propre ; vous faites les choses parce qu'elles vous plaisent. Mais ici, nous faisons tout par obéissance, et nous accomplissons avec délices la sainte volonté de Dieu en lui sacrifiant la nôtre. »

Mais entre toutes les vertus qu'on voyait briller dans la sœur Coulombe, sa charité tenait, comme toujours, le premier rang. « Sa charité envers les sœurs, dit une de ses compagnes, était incomparable. Pour les obliger, elle savait sacrifier tous ses petits intérêts, et cela en toute chose. Si on réclamait d'elle quelques petits services, elle s'y prêtait avec tant d'empressement et de joie qu'on eût dit qu'on lui rendait service à elle-même. Lorsqu'il lui était absolument impossible de faire ce qu'on lui demandait, elle s'en excusait avec tant de cordialité et des expressions si vives de regret, qu'on était plus charmé de son affabilité qu'on ne l'eût été d'obtenir ce qu'on désirait. Elle aimait toutes ses sœurs également. Si elle avait quelque prédilection, c'était pour deux d'entre elles, qui lui avaient été données en soin, et qu'elle nommait toujours *ses chères filles*. Elle leur portait une attention singulière, surveillant toutes leurs actions, afin de leur signaler ce qu'elle y trouvait de défectueux. Elle avait vraiment pour elles la sollicitude d'une mère, prenant autant d'intérêt à leur intérieur qu'à leur conduite extérieure. Nous prenions plaisir à l'informer des petits manque-

ments de ses filles, sachant avec quelle charité elle les avertirait. En effet, au premier moment libre nous la voyions prendre ses filles en particulier, et leur faire ses observations avec la plus grande bonté. » Au souvenir des soins que leur prodiguait cette bonne petite sœur, une de *ses chères filles* disait : « Quoiqu'elle ne fût encore que postulante, cette mère de huit jours me conduisait comme aurait pu le faire une ancienne, connaissant déjà très-bien les règles et les usages de la maison. Elle avait vraiment pour moi une sollicitude toute maternelle, m'aidant à oublier le monde et les joies de famille que je venais de quitter, et prenant tous les moyens de m'aplanir les difficultés. Aussi, grâce à ses soins, je fus bien vite heureuse et accoutumée à toutes les observances. Elle ne se contentait pas de m'aider dans mes embarras; elle me donnait encore des avis, et profitait de toutes les occasions pour me former à l'esprit de l'institut, qu'elle possédait elle-même très-bien. Un jour, il me vint en tête de demander à la maîtresse la permission d'aller au chœur prier le bon Dieu, au lieu d'aller au travail ou au noviciat avec les autres. Elle, qui avait en horreur tout ce qui sortait de l'ordre commun, ne manqua pas de m'en dissuader. « Non, non, dit-elle, c'est une singu« larité, il faut éviter cela et faire comme les autres. » Elle me le dit sur un ton qui m'ôta l'envie d'y revenir; mais en même temps elle accompagna sa remontrance de tant de douceur, que je n'en fus que davantage portée à la remercier et à lui obéir.

C'est surtout dans les récréations, où il est si facile de s'oublier sur le compte du prochain, que sa charité paraissait dans tout son éclat. Sachant que, même au milieu du monde, on ne doit parler mal de personne, elle se donnait bien de garde de manquer en ce point dans une maison qui est par excellence l'asile de la charité. Aussi jamais ne trouva-t-on dans ses paroles quelque chose qui ressemblât à une censure. « Si par-

fois, raconte une de ses compagnes, quelques-unes, lui communiquant leurs petites peines, se plaignaient de celles qui les leur avaient causées, elle les écoutait d'abord avec bonté, puis prenait la défense du prochain, trouvant toujours quelque raison pour l'excuser. Elle le faisait avec tant d'adresse, de modération, qu'on finissait par être de son avis. Ainsi parvenait-elle à ôter du cœur toutes les racines d'amertume qui auraient pu refroidir la charité. C'était vraiment un ange de paix. »

Cette même charité la rendait industrieuse pour donner à la vie de communauté le plus de charmes possible. Non contente de prendre tous les moyens de faire plaisir à chacune de ses sœurs, elle s'efforçait encore de contribuer à la beauté et à la joie des petites fêtes qui avaient lieu de temps en temps au noviciat. « Un jour que nous faisions la fête de notre maîtresse, rapporte une de ses anciennes compagnes, la sœur Coulombe avait imaginé de lui présenter un bouquet de sa façon. Elle s'était chargée d'orner une effigie du saint Clou, que nous possédions. Dans ce dessein, elle avait préparé un joli petit berceau, couvert en satin et brodé en or, sur lequel elle avait mis le pieux objet de sa dévotion. A la tête, elle avait artistement disposé, en papier découpé, cette inscription, qu'elle avait tirée de l'Évangile : *Les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* » C'est ainsi que cette sœur, d'une vertu toujours aimable, se plaisait à ménager aux autres d'agréables surprises. La suite nous fera voir les prodigieux développements que prit sa charité, et les heureux fruits qui en furent la récompense.

Cependant la seconde année de probation touchait à sa fin. Le jour qui devait attacher à la religion la sœur Coulombe et mettre le comble à son bonheur était arrivé. Elle s'y était préparée par l'exercice de toutes les vertus. Elle s'y prépara encore par un redouble-

ment de ferveur dans les jours qui précédèrent; et, le 24 octobre 1853, jour de la fête de saint Raphaël, elle prononça ses vœux. Ce fut un jour mémorable pour elle. Chaque année elle aima à en célébrer l'anniversaire et à renouveler son sacrifice avec une perfection toujours croissante jusqu'à sa mort. Notre-Seigneur reçut avec complaisance cette victime qui s'offrait à lui sans partage, et qui ne devait jamais revenir sur cette offrande. En retour, il se plut à lui dispenser une large mesure de grâces, avec une joie qui débordait de son cœur et paraissait jusque sur son visage. Ses parents, qui la visitèrent après la cérémonie, témoignèrent qu'elle était alors comme dans une sainte ivresse. « O maman, s'écriait-elle, ce jour béni est donc enfin arrivé ! ma joie est si grande qu'il me semble que je pourrais vivre sans boire ni manger. Cette profession est vraiment pour moi un second baptême ; c'est comme une nouvelle vie dans laquelle j'entre. Oh ! que je suis contente ! Je puis à peine croire à mon bonheur. Quand je vivrais jusqu'à la fin du monde, jamais, non jamais, je n'oublierai ce beau jour. » Elle parlait de la vie religieuse avec tant de transport qu'elle ressemblait à un séraphin.

A partir de sa profession, la sœur Coulombe mourut entièrement au monde. Cependant, comme les vœux qu'on fait en religion ne font que resserrer les liens de la charité au lieu de les briser, chaque fois que ses parents venaient la voir, après leur avoir parlé de son bonheur, elle leur demandait avec le plus vif intérêt des nouvelles de la famille, s'informant de chacun de ses membres, et en particulier de ses neveux et de ses nièces, insistant pour qu'on leur apprît de bonne heure à connaître et à aimer Dieu, pour qu'on leur inspirât une grande horreur du péché et des faux plaisirs du monde. Elle n'attendait même pas à voir ses parents pour y penser. Tous les jours elle s'en occupait dans ses prières. C'est ce qu'elle-même assure : « Dans mon

bonheur, disait-elle, je ne vous oublie pas; car la vraie piété ne permet pas d'oublier ses parents. Oh! non, au contraire, je pense continuellement à vous; je pense à ma chère mère, qui a eu tant de bontés et de sollicitudes, et à mon bon père, dont les cendres reposent dans le cimetière de la paroisse. Si vous êtes tentés de me plaindre, parce que je vous ai tous sacrifiés à la volonté de Dieu, consolez-vous en pensant que, pour quelques parents que j'ai laissés dans le monde, j'ai trouvé ici une grande famille religieuse, des sœurs bien-aimées qui sont pleines d'attentions pour moi. Je reconnais à présent l'accomplissement de cette parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : « Celui qui quitte « son père ou sa mère pour l'amour de moi aura le cen- « tuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre. » De plus, tout ici me porte à Dieu, et fait du bien à mon âme. Quand je vais aux salles, et que je vois des personnes mourantes, je songe à me tenir prête à paraître devant Dieu, et je tâche de mourir d'avance à moi-même, afin de bien mourir quand ma dernière heure sonnera. En considérant les malades qui ne font que passer dans nos salles, je me rappelle que nous sommes ici voyageurs sur cette terre, et que nous ne devons nous attacher qu'à Dieu seul. » C'est ainsi que cette sœur, tout en montrant à ses parents l'attachement qu'elle avait toujours pour eux, savait ramener leur esprit aux choses éternelles. Plus préoccupée de l'âme que du corps, elle ne manquait jamais de leur demander si la loi de Dieu était bien observée à la paroisse; si l'on montrait beaucoup de zèle pour le catéchisme de Persévérance et les autres associations pieuses. Ses entretiens prouvaient que la religion, en élevant ses pensées, ne faisait que rendre plus vives les affections de son cœur.

Elle jouissait depuis quelques mois à peine de son bonheur, et espérait en jouir encore deux ans après sa profession, selon l'usage, lorsque Notre-Seigneur lui

demanda le sacrifice de son noviciat et de la maison où elle était si heureuse dans la compagnie de ses compagnes. La supérieure venait de la désigner pour aller à Saint-Patrice. Cette maison, qui est aujourd'hui occupée par le grand pensionnat des sœurs de la Congrégation, sous le nom de *Mont-Sainte-Marie*, est un magnifique édifice qui avait d'abord servi à un collége d'anabaptistes. La Providence permit que cet édifice, qui occupe un des plus beaux sites de Montréal et domine une grande partie de la ville, passât entre les mains des catholiques et fût vendu aux sœurs hospitalières de Saint-Joseph, pour devenir un hôpital affecté principalement aux malades irlandais. Les sœurs en avaient pris possession le 21 juin 1852. C'est là que la sœur Coulombe fut envoyée au commencement de l'année 1854. C'est là aussi que ses vertus vont briller avec un nouvel éclat pendant l'espace de six ans, qu'elle passa dans cet hôpital. On reconnaîtra en même temps que le dessein de Dieu, en l'envoyant dans ce nouvel établissement, était de la faire entrer elle-même dans les voies d'une perfection plus sublime, et de se servir d'elle comme d'un instrument docile pour la conversion d'un grand nombre de malades, soit catholiques, soit protestants.

LIVRE CINQUIÈME

LA SŒUR COULOMBE A L'HOPITAL SAINT-PATRICE

CHAPITRE I

Arrivée de la sœur Coulombe à l'hôpital Saint-Patrice. — Épreuves qu'elle y eut à subir.

L'envoi de la sœur Coulombe à Saint-Patrice étant décidé, la maîtresse lui annonça qu'il fallait se préparer à partir; mais elle le fit de manière à ne pas l'exposer à des tentations de vanité. Craignant toujours l'amour-propre pour un sujet qui réunissait tant de riches trésors de grâce et de nature, elle lui dit : « Allez, ma sœur, on vous envoie pour aider nos sœurs de Saint-Patrice, mais je crains bien que vous ne soyez plutôt un embarras pour elles; tâchez cependant de ne pas leur être inutile. » L'humble sœur partit avec la conviction qu'en effet elle ne serait qu'un fardeau pour les sœurs du nouvel hôpital. Mais sa douleur fut vive quand il fallut se séparer de cette chère maison, premier berceau de son enfance religieuse, et dire adieu à son cher noviciat et à ses chères compagnes. Son exquise sensibilité lui rendit cette séparation extrêmement pénible. Elle qui n'avait pas pleuré en quittant la maison paternelle, ne put alors retenir ses larmes. « Il me semblait, disait-elle, que mon âme se séparait de mon corps. »

Éprouvant une si grande répugnance à s'éloigner de

lieux si chers à son cœur, elle eût pu faire ses observations; mais, persuadée qu'une religieuse doit être toujours prête à immoler sur l'autel de l'obéissance ses affections les plus chères et même les plus saintes, elle accomplit généreusement son sacrifice, sans mot dire. Son départ de la communauté eut lieu le 10 mai 1854. En peu de temps elle fut accoutumée à son nouveau séjour, où elle trouvait, du reste, les mêmes règles, la même charité, et le même esprit parmi les sœurs qui la reçurent avec bonheur. Mais Dieu, qui voulait la faire entrer dans une voie plus parfaite, ainsi qu'on l'a dit, lui ménagea là plus d'une épreuve. La source d'une des plus sensibles qu'elle ait jamais endurées fut un désir immodéré de perfection; car à ce désir si pur et si saint en lui-même venait s'adjoindre une activité naturelle qui lui faisait embrasser trop de choses à la fois, comme elle l'avoua plus tard à une de ses sœurs: « Je songeais, disait-elle, à ma perfection; mais je n'avançais pas, parce que je prenais beaucoup de résolutions et que je n'y étais pas fidèle. Voulant tout embrasser en même temps, je prétendais acquérir à la fois toutes les vertus et me dépouiller de tous mes défauts, et, voyant que je n'avançais pas à mon gré, j'avais beaucoup de peines. »

Dieu permit aussi qu'elle fût exercée par sa nouvelle supérieure, qui ne l'épargna pas plus que ne l'avait fait sa maîtresse, et suivit envers elle la même ligne de conduite, afin de former cette âme généreuse à la solide vertu. C'était d'ailleurs ce que la fervente religieuse lui avait elle-même demandé. « En arrivant à Saint-Patrice, disait-elle dans la suite, je me mis entre les mains de notre mère comme une enfant, la suppliant de m'aider de tout son pouvoir à me faire avancer dans la vertu, l'avertissant que de mon côté j'étais prête à tout souffrir pour cela. Cette bonne mère me prit au mot; elle veillait sur moi continuellement, ne me passant rien, m'éprouvant en toutes manières, me faisant

pratiquer le renoncement à chaque instant. Mais aujourd'hui, ajoutait-elle avec un air de bonheur, que tout cela me rend heureuse! C'est si nécessaire d'être éprouvé ! Sans cela point de véritable vertu. Oh ! que nous devons être reconnaissantes pour celles qui nous font subir ces épreuves! » Elle se réjouissait, comme on le voit, d'avoir passé par ces contradictions, lesquelles ne laissaient pas que de lui être extrêmement pénibles, quand elle avait à les supporter. La nature éprouvait quelquefois un moment de surprise à l'occasion de certaines observations qui lui étaient faites au moment où elle s'y attendait le moins, et lorsqu'elle croyait avoir bien fait, Dieu le permettant ainsi pour son avancement spirituel.

En même temps le démon, jaloux des progrès rapides de cette âme avide de perfection, cherchait à l'abattre par le découragement. « D'un côté, disait-elle, je voulais travailler à ma perfection, et de l'autre je n'en sentais pas le courage : les obstacles me paraissaient insurmontables. J'aurais voulu témoigner mon amour à mon Dieu, et je redoutais les peines et les sacrifices. Je m'imaginais que c'était une folie de tant se gêner pour se sauver. De là ce combat violent, ces peines intérieures, ces troubles, ces agitations. Je n'étais pas assez généreuse, et ne pouvais surmonter mes répugnances. Dieu, pour punir mon orgueil, permettait que les sentiments que je croyais bons dans le principe me parussent ensuite chimériques et illusoires. En proie à cette désolation, j'étais tentée de tout abandonner et de ne plus penser à rien. Mais, dans ce temps-là même, mon bon Maître redoublait ses poursuites, et je sentais plus que jamais le désir de l'aimer et de sauver mon âme. Pourquoi suis-je sur la terre, me disais-je souvent, si ce n'est pour servir et aimer mon Dieu? Et d'où vient donc que je ne l'aime pas? Que me servira d'avoir embrassé l'état religieux, si je ne suis fidèle jusqu'à la fin? Que deviendrai-je à à la mort, si je ne profite pas

du temps que Dieu me donne pour l'aimer et gagner le ciel ? »

Pour surcroît de peine, au lieu de trouver dans le nouveau directeur de sa conscience un soutien et un appui, elle ne rencontrait dans sa direction qu'une source de nouvelles difficultés, soit qu'elle ne le comprît pas, soit que lui-même ne pénétrât pas suffisamment les desseins de Dieu sur elle et la conduisît d'abord d'une manière peu conforme aux attraits de la grâce. C'est ce qu'elle exprime ainsi : « Notre père avait trop bonne opinion de moi : il avait l'air de me croire bien avancée, moi qui étais si imparfaite. Je ne goûtais aucune paix, et ne savais comment faire. Enfin, n'en pouvant plus, je me décidai à en parler à notre mère, qui me conseilla de lui exposer mon état, ce que je fis dès qu'il me fut possible, et dès ce moment le calme le plus complet revint dans mon âme. Notre père, voyant que Dieu voulait avant tout me faire pratiquer le détachement, me donna plusieurs conseils à ce sujet, et je m'efforçai de les suivre de point en point. Comme j'étais naturellement portée à m'attacher trop aux personnes avec lesquelles j'étais en rapport, je commençai par sevrer mon cœur le plus possible de ce côté là. » Ce qui l'encouragea aussi dans cette voie de dépouillement universel fut la lecture d'une lettre du P. Surin à la Mère Jeanne-des-Anges, religieuse du couvent des Ursulines de Loudun. Elle en écrivit une copie, pour en faire la règle de sa conduite. Dans cette lettre, le sage directeur exhorte cette religieuse « à estimer tellement les biens intérieurs, qu'au prix d'eux nous tenions tout le reste pour néant. Cette disposition, ajoute-t-il, n'est que superficielle dans la plupart des âmes ! je dis même des âmes qui se croient dévotes ; car, bien qu'elles aient quitté le mal, elles veulent encore chercher de l'appui et de la consolation, hors de Dieu, dans ce qui est humain et naturel. Il faut s'élever plus haut, et ne s'étendre, ne se dilater, et ne se reposer qu'en Dieu. » Il

continue en plaignant ces « âmes qui dans le monde ou dans la religion, tout en voulant servir Dieu, veulent cependant avoir leurs petits plaisirs, sans jamais venir à la démission entière d'elles-mêmes. » Cette lettre fit une vive impression sur la sœur Coulombe, et, confiante dans les secours d'en haut, elle résolut de tout retrancher à la nature, afin de s'unir plus intimement à son Dieu.

C'est ainsi que cette âme généreuse fit tourner à son profit toutes les épreuves par lesquelles Dieu se plut alors à la faire passer. Loin de déchoir, comme il n'arrive que trop à tant d'autres moins désireuses de leur perfection, elle ne fit que s'y épurer, semblable à l'or qui devient plus pur et plus brillant, à mesure qu'il passe par le creuset. Dès ce moment la sœur Coulombe entra comme dans une région toute nouvelle, ainsi qu'elle-même va nous le dire au chapitre suivant.

CHAPITRE II

La sœur Coulombe entre dans une nouvelle voie de perfection. — L'union de Notre-Seigneur devient le principe fondamental de sa vie et de ses œuvres.

Plus de trois ans s'étaient écoulés depuis que la sœur Coulombe était entrée à l'Hôtel-Dieu. Elle en avait passé deux au noviciat, et le quatrième, qu'elle avait commencé à Saint-Patrice, était sur le point de finir. Pendant tout ce temps, cette âme vraiment avide de perfection n'avait cessé de chercher les moyens de s'unir intimement à son Dieu. Ni les épreuves par où elle avait passé ne l'avaient découragée, ni les vertus qu'elle avait déjà pratiquées ne l'avaient encore satisfaite. Dieu, qui aime à se faire désirer par les âmes jalouses de le posséder sans partage, n'avait cessé de

l'attirer à lui, mais sans lui permettre toutefois d'anticiper sur les moments où il devait se communiquer à elle d'une manière plus étroite. Ce temps semblait arrivé. Les grâces particulières qu'elle reçut alors nous permettent du moins de le croire. Vers cette époque, en effet, un attrait où l'on ne peut méconnaître l'opération de l'Esprit-Saint, la porta comme visiblement à jeter sur le papier les sentiments dont son cœur surabondait, et la bonté de Dieu, pour ôter tout doute à cet égard, a voulu que plusieurs de ces écrits où elle nous peint ses dispositions intérieures aient été retrouvés après sa mort. Ces pièces intéressantes nous seront d'un grand usage pour découvrir les merveilles que son humilité parvint à tenir cachées toute sa vie, mais que Notre-Seigneur veut à présent manifester pour l'édification des âmes pieuses. Rien, en effet, n'est plus digne d'intérêt dans l'histoire des âmes saintes que l'histoire même de leur intérieur, où réside tout leur mérite comme toute leur gloire, surtout lorsque Dieu les porte à nous le décrire elles-mêmes, ce qui est précisément arrivé pour la sœur Coulombe.

Avant donc de la représenter à l'œuvre dans l'exercice extérieur de la charité, arrêtons-nous à considérer avec attention le tableau de sa vie intime et le principe intérieur qui la faisait agir. Le 14 octobre 1855, elle commence par constater les nouvelles opérations que l'Esprit-Saint produisait dans son âme et les torrents de grâces dont elle était inondée. « Il me semble, dit-elle, que depuis quelque temps il se fait en moi un changement universel dont la vue me remplit de confusion, et me fait connaître plus clairement combien Dieu est bon pour ma pauvre âme, et aussi combien je suis petite et incapable de lui donner plus en échange d'un si grand bienfait. Qu'ai-je fait à mon Dieu pour qu'il daigne ainsi abaisser ses regards sur moi? Que lui ai-je donné jusqu'à présent pour qu'il soit si généreux et si prodigue à mon égard? Hélas! rien, absolument rien,

car je l'ai toujours offensé. Oh ! comme la vue de ces faveurs me fait bien voir ma bassesse et mon indigence ! Que je demeure donc dans mon néant ! Lorrsque je considère que pour tant de bienfaits je n'apporte qu'ingratitude, je voudrais pouvoir asser m'humilier afin qu'il ne restât plus en moi que la conviction de ma faiblesse, jointe à l'amour et à la reconnaissance envers mon Dieu ; je voudrais disparaître des regards des créatures pour ne plus m'occuper que de Dieu, ou du moins je voudrais m'effacer de leur souvenir pour ne pas occuper dans leur cœur une place que Dieu seul doit remplir. Quand je dis que je demeure dans mon néant, qu'on ne pense pas que je n'aie plus aucune pensée d'orgueil, ou que je sois bien humble. Oh! non, c'est tout le contraire ; les pensées de vaine gloire me poursuivent partout pour me faire croire que je suis quelque chose. Mais je m'adresse à Marie, mon refuge ; je la prie de dompter en moi cet esprit de superbe qui me harcèle sans me laisser aucun repos ; et cette Mère compatissante veut bien m'aider et combattre avec moi, car de moi-même je ne puis rien. Oh ! que je sens le besoin de reconnaissance ! Maintenant que je sens mieux la présence de Dieu en moi, je voudrais lui prouver mon amour d'une manière plus vive et plus expressive ; je voudrais souffrir pour lui et me mortifier en toutes choses pour lui témoigner que je l'aime. Mais c'est dans ce temps-là même que je me sens plus incapable de le faire. Il m'arrive quelquefois d'éprouver ce désir si vivement, que mon cœur semble vouloir se briser en mille pièces et s'élancer vers son centre divin ; mais il s'aperçoit qu'il est encore prisonnier dans ce malheureux corps qui le retient séparé de Dieu. Je suis obligée dans ces moments de violence de demeurer assise ou à genoux, selon que je me trouve, et de souffrir la peine si vive de ne pouvoir m'abîmer et m'anéantir en Dieu comme je le voudrais, et de ne pouvoir disparaître et me fondre dans son amour. Alors j'offre à ce bon Maître

mon impuissance, et je tâche de lui exprimer ma reconnaissance, laquelle s'augmente tous les jours, et me fait désirer de remercier Dieu jour et nuit pour toutes les grâces qu'il répand sur la terre, malgré l'ingratitude des hommes. Je supplie la très-sainte Vierge, les saints Anges, les Saints du jour d'être mon supplément. Cette pensée de mon incapacité me suit partout, comme une peine continuelle que j'offre à Dieu pour le supplier de se souvenir de ma misère et de daigner m'assister. »

Par ces paroles on voit combien était humble ce cœur sur lequel tombaient tant de grâces, et comment Dieu, avant de les lui départir, avait pris à tâche de l'établir dans la conviction de son impuissance, afin de les lui rendre plus sensibles. Cette abondance de grâces avait allumé en elle une telle ferveur que toute sa vie passée, que nous avons pourtant admirée, ne lui paraissait plus rien. « Voilà vingt et un ans que j'existe, disait-elle, et je n'ai pas encore commencé d'aimer Dieu. Il est donc temps d'y travailler sérieusement, et c'est ce que je vais faire avec le secours de la grâce. C'est ce Dieu lui-même qui excite à présent mes plus ardents désirs. Mon âme a soif de ce Jésus qui a bien voulu la choisir pour son épouse. Elle voudrait l'aimer, mais sans réserve et sans partage ; elle voudrait, pour lui plaire, s'immoler, se consumer, se fondre en lui, si elle en était capable. J'ai vu un temps où la vie m'était un fardeau que j'avais peine à supporter, tant je je désirais de mourir pour jouir de Dieu plus vite. Mais, à présent, il m'est indifférent de vivre ou de mourir, de jouir ou de souffrir : dès que je plairai à Dieu, vivante ou mourante, souffrante ou en santé, peu m'importe! C'en est donc fait, mon parti est pris de travailler sans relâche à ma perfection, maintenant que par sa grâce mon bon Maître a achevé de rompre tous mes liens. »

Quelque temps après ces premières opérations de

l'Esprit de Dieu, elle reçut des lumières particulières sur Notre-Seigneur vivant dans son âme pour être le principe de sa vie. Elle comprit alors que sans Notre-Seigneur toutes nos œuvres sont stériles, et que rien ne peut plaire à Dieu qu'en son Fils bien-aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances. Dès lors elle sentit naître en elle un désir brûlant de contracter avec Jésus une union plus étroite encore. A partir de ce moment, cette vie de Jésus en elle et dans tous les chrétiens fut le principe fondamental de toute sa perfection. Sans cesse elle soupirait vers Notre-Seigneur, ne voulant agir qu'en lui et par lui, et imprimant ce sceau divin, comme parle saint Ambroise, sur toutes les affections de son cœur et toutes ses œuvres extérieures. C'est ce qu'elle laisse à entendre dans l'écrit suivant, digne de la plume de sainte Thèrèse. On ne pourra le lire sans en être vivement frappé. « Il me semble, dit-elle, que cette union à Notre-Seigneur est le moyen de jouir de Dieu dans le temps et dans l'éternité; c'est le secret qui me donne tant de confiance et dont je me sers pour plaire à Dieu. Je m'efforce incessamment de travailler en union avec Jésus, mon Sauveur, et voici comment je fais cela : Avant tout, je commence par reconnaître que je ne suis qu'une petite poussière, un grain de sable, que je ne suis capable de rien; en même temps je demande ardemment à Jésus de vouloir bien me transformer en lui. Je lui dis souvent, moins encore de bouche que de cœur : « O bon Maître, ôtez donc mon cœur de ma poitrine, et mettez y un cœur nouveau, venez vous-même habiter dans ce pauvre réduit, ou si la place est trop étroite pour vous contenir, ô cœur immense de mon Jésus, eh bien, mettez-moi dans le vôtre. Il sera certainement assez grand pour m'engloutir, m'abîmer, m'absorber toute entière; et, en effet, c'est là tout mon désir, le désir de me perdre en Jésus, afin que quand même je voudrais me chercher et me retrouver, je n'en sois pas capable. » Dans le désir de

plaire à Dieu, je prie Jésus de venir lui-même agir en moi. Je lui dis au commencement de chaque action, avec une grande confiance : « Seigneur, vous qui connaissez mon impuissance et ma faiblesse, venez donc agir vous-même en moi ; venez pour être en moi le principe vital de cette action ; travaillez pour moi ; que je sois l'instrument, et que vous soyez la main qui le fait agir et la vie qui l'anime ; rendez cette action méritoire et agréable à la divine Majesté. » Après cela, je m'abandonne à lui, étant bien certaine que mon Sauveur veut bien ainsi suppléer à ce qui manque en moi. Je crois, oui, je crois à cette condescendance de mon Dieu à mon égard ; je crois que mon Créateur s'abaisse jusqu'à venir faire en moi ce que je lui demande ardemment. Forte de cette confiance en mon Maître, je le regarde comme mon trésor dans lequel je puise à chaque instant du jour ; je le rends lui-même mon offrande, car je ne m'offre plus moi-même : je me jette dans son cœur, et c'est ce doux Sauveur qui m'offre lui-même à la Majesté divine, soit comme une victime pour les offenses qu'elle reçoit sans cesse, soit comme une criminelle pour obtenir le pardon de mes péchés, soit comme une mendiante pour obtenir des grâces. Alors je n'ai plus qu'à me tenir comme morte, sous les inspirations de son Esprit, et quand je me suis remise entre ses bras, je sens qu'il est tout pour moi : il est ma prière, ma louange, ma demande, mon adoration, ma vie. Sans m'inquiéter de rien, je me réfugie près de lui ; je lui demande asile dans son cœur, et une fois placée là, je demeure tranquille. »

Ainsi l'Esprit-Saint lui faisait comprendre comme à saint Paul que Jésus-Christ nous est toute chose : qu'il est notre véritable vie, que lui seul forme en nous les vertus solides, et que de lui seul toutes nos actions et tous nos hommages tirent leur mérite et toute leur valeur. Puis, pour couvrir son indigence, et se procurer un accès plus facile auprès de son bon Maître, elle

recourait à sa chère et aimable Médiatrice. « Ne croyez pas, ajoute-t-elle, que j'aille me placer de moi-même dans ce sanctuaire du Cœur de Jésus. Oh! non certes; vous connaissez la porte immaculée de cet asile sacré : eh bien, c'est par elle que je passe. Oh! cette douce vierge Marie est la douceur de ma vie : elle est mon lieu de refuge; elle est mon guide. »

Ce même Jésus qui était sa vie, se faisait parfois sentir à son âme comme un feu consumant, selon le langage des saints livres, et ainsi qu'elle s'exprimait elle-même, un peu plus tard, le 20 juillet 1856. « Mes désirs, mes affections, mes élans vers Dieu se changent quelquefois en un besoin de l'aimer qui devient comme un feu qui me brûle et me consume comme si j'avais un brasier dans l'intérieur. »

Revenant ensuite à son union intime et habituelle avec Notre-Seigneur, elle dit : « Il me semble qu'il m'est aussi impossible à présent de vivre sans Jésus, qu'il est impossible à mon corps de vivre sans l'air que je respire. De là naît le désir ardent que je ressens sans cesse d'être unie à Jésus, de vivre et de ne respirer qu'en lui et par lui. »

Elle explique ici avec une netteté remarquable ce qu'elle entend par cette union. « Par cette union avec mon Maître, ajoute-t-elle, je n'entends pas seulement une union qui consisterait à agir de concert avec lui, comme par exemple celle qui aurait lieu entre une de mes sœurs et moi, qui travaillerions au même ouvrage et dans le même but; mais j'entends une union si étroite, si intime, que je ne puisse plus rien faire par moi, mais tout par Jésus, que je voudrais rendre maître absolu de toutes mes puissances, en me fondant et me coulant si parfaitement en lui, qu'il n'y eût plus en moi rien de moi-même et que je ne fusse qu'un instrument mû au gré de son Esprit vivant en moi. Je crie sans relâche après mon Maître, et je supplie très-humblement la très-sainte Vierge et saint Joseph

de crier pour moi et de demander ce que je désire avec tant d'ardeur. »

Puis, s'abandonnant aux transports de cet Esprit qui excitait en elle des désirs si brûlants, elle s'écrie : « O mon Seigneur, venez donc me consumer, me détruire par le feu de votre saint amour, prenez mon cœur, prenez mon âme avec toutes ses puissances; prenez mon corps avec tous ses sens; faites de tout mon être un incendie d'amour, et que cet être consumé par vos flammes d'amour fasse une hostie de louange en votre honneur, une victime toujours prête à s'immoler pour les péchés du monde. »

Notre-Seigneur était tellement maître de toutes ses puissances, qu'elle était livrée à son Esprit comme une plume au gré du vent ou comme une barque au gré des flots qui l'agitent. Voici comment elle parle de ces différentes opérations de la grâce. « J'éprouve en moi de grandes variations dans mes attraits. Quelquefois je me surprends tout occupée d'une pieuse pensée sans l'avoir prévue. Il y a environ un mois, Dieu me donna une vive connaissance de ma bassesse et de mon néant. La semaine suivante, je passai à un très-grand désir de ne plus vivre que par Jésus, et je produisais presque continuellement vers lui des oraisons jaculatoires; je l'appelais sans cesse, et je sentais l'ennui d'une enfant qui serait séparée de son père. Insensiblement, et presque sans m'en apercevoir, je me trouvai comme dans un état continuel d'adoration. Je n'appelais plus Notre-Seigneur, comme la semaine précédente, quoique je ne l'eusse pourtant pas encore trouvé; mais il me semblait que mon cœur demeurait devant le tabernacle, brûlant et se consumant comme une lampe, aussi bien la nuit que le jour. Quand j'allais visiter le saint Sacrement, je priais selon ma coutume, et quand je sortais du lieu saint, il me semblait voir mon pauvre cœur qui demeurait là et continuait sa prière. D'autres fois, le jour d'une fête, j'entre dans l'esprit de l'Église : je me

réjouis avec elle, et, sans avoir rien fait exprès pour me préparer à cette fête, je me sens néanmoins toute saisie et tout émue. Le jour de la Dédicace, je fus toute la journée dans un sentiment de respect profond pour Notre-Seigneur, que je croyais voir présent en mon âme; mais, comme je l'ai dit, tout cela se passe en moi, sans qu'il y ait rien de moi : il me semble que je n'agis presque plus. Quand je vais au chœur, je me contente ordinairement de demeurer tranquille aux pieds de mon Sauveur, sans réciter des prières vocales. Je m'abandonne, et toujours je m'abandonne à lui : le saint abandon, voilà à peu près toute ma prière. »

« J'éprouve, disait-elle encore, un sentiment si intérieur et si caché que je ne puis le définir. Je sens seulement qu'il m'entraîne vers Jésus : oui, vers Jésus, ce tout aimable objet de mon âme; Jésus, cette douce joie de mon cœur, ce cher Époux, qui m'a choisie pour être son épouse, et qui ne m'a faite religieuse que pour lui seul ! Ce sentiment me fait entrevoir que mon unique affaire sur la terre doit être de rechercher Jésus, de lui gagner des cœurs, de ne vivre et de ne respirer que pour lui. De là résulte en moi un grand amour pour nos saintes règles, de sorte que le plus petit point me paraît plus précieux que toutes les bonnes œuvres que je pourrais faire hors de ces chères règles. Cela me fait aussi éprouver un extrême plaisir à rendre quelques devoirs de charité à mes sœurs, au préjudice même de mes propres satisfactions les plus chères. Ce même sentiment, qui domine dans mon cœur, me porte à vivre cachée et anéantie, sans singularité, même dans les choses les plus simples et les plus communes. Il me semble que mes rapports avec les créatures doivent être plus rares, plus simples et plus purs; car la pureté me devient si chère, que la seule appréhension de la souiller ou de la ternir tant soit peu suffit pour me dégoûter des objets. »

Revenant encore à son Bien-Aimé, qui avait si puis-

samment ravi son cœur, elle dit ces belles paroles, qui expriment si énergiquement l'ardeur de son amour. Impossible de résister au plaisir de les rapporter; on ne pourra les lire sans se sentir porté à aimer Dieu davantage : « Je languis et je meurs loin de ce cher objet de mon amour. Quand donc le verrai-je? quand le possèderai-je? J'éprouve un indicible plaisir en pensant dans le fond de mon cœur à ce cher Jésus. Mais je suis comme une pauvre éperdue, qui ne sais quel moyen prendre pour trouver ce que je cherche. Il me semble que bientôt je le verrai intérieurement, et ce bientôt ne vient jamais. Je crois l'aimer, et peut-être que je n'ai pas un bien véritable amour pour lui. Mes jours se passent à chercher les moyens de lui plaire, et, après tout, je ne le trouve pas. Quand donc jouirai-je de lui? C'est mon refrain du jour et de la nuit. Ah! du moins, cher et doux ami de mon cœur, trop aimable Jésus, qui me tourmentez si cruellement, qui excitez une si grande faim dans mon cœur, si je n'ai pas le doux plaisir de sentir votre douce présence, j'aurai celui de faire votre adorable volonté. Quand même je devrais avoir l'horrible malheur d'être séparée de vous dans l'éternité, ce qu'à Dieu ne plaise! je veux du moins pouvoir dire que je vous ai aimé de toutes mes forces. »

Plus elle était généreuse, plus Notre-Seigneur devenait jaloux et exigeant. « Maintenant, dit-elle, il me reproche une parole inutile, le moindre petit regard, une simple pensée qui n'est pas pour lui. Il veut mon cœur tout entier. Eh bien, il l'aura ce cœur : je le lui donne sans réserve. »

Telle était l'union de cette âme avec Notre-Seigneur, qui devenait ainsi de plus en plus l'objet unique de ses pensées et de ses affections, ou plutôt l'âme de son âme et le centre de son cœur.

CHAPITRE III

Lumières de la sœur Coulombe sur la vie intérieure.

Ne nous lassons pas de pénétrer dans ce magnifique intérieur, que Dieu s'était choisi sur la terre pour y mettre ses complaisances; et, avant de descendre de ces hauteurs sublimes pour suivre la sœur Coulombe dans l'exercice de la charité, arrêtons-nous encore à étudier, à admirer les lumières étonnantes que Notre-Seigneur aimait à lui communiquer sur la vie intérieure. Nous n'aurons que plus de plaisir ensuite à la voir dans sa conduite extérieure.

Son union avec Notre-Seigneur, en effet, lui mérita les plus vives lumières sur les qualités et l'excellence de la vie intérieure, comme nous allons nous en convaincre par un écrit daté du 24 octobre 1856, lequel nous fera encore mieux connaître les trésors de sainteté cachés dans cette âme privilégiée. « Une âme en qui Jésus vit, dit-elle, est une âme vraiment intérieure, et elle vit de la vie la plus aimable, la plus douce et la plus suave de toutes les vies. Les expressions me manquent pour exalter cette vie, que j'aime tant. Tout mon chagrin est de l'avoir méconnue. Quand je reviens sur le passé, que de vides j'aperçois, que d'instants perdus! Cette vie intérieure est pour moi, non-seulement une vie de silence, de recueillement, de séparation des objets créés, d'oraison, de présence de Dieu et de repos en lui; mais, de plus, elle m'apparaît comme un paradis anticipé, une prière sans interruption, une immolation continuelle de l'âme à son Dieu. Il me semble que la vie intérieure est comme un autel toujours dressé où l'âme fidèle se sacrifie et se livre comme victime pour les pécheurs le

jour et la nuit. C'est un rendez-vous perpétuel où toujours et à toute heure elle trouve son Dieu, lui parle sans crainte et pense à lui sans contention ni violence, lui fait amende honorable, la remercie, l'aime et l'adore pour tous ceux qui l'oublient. Je dis que la vie intérieure est un ciel. En effet, qu'est-ce qui fait au ciel le bonheur des saints? N'est-ce pas Dieu? Or l'âme intérieure, animée d'une foi vive, voit et possède son Dieu au dedans de son cœur aussi bien que les saints, avec la seule différence que les bienheureux dans le ciel jouissent de la claire vision de Dieu, tandis que l'âme intérieure ici-bas ne le voit que des yeux de la foi. Mais, malgré la privation où elle se trouve de la vue de son Dieu, ne le possède-t-elle pas aussi bien que les saints? n'en est-elle pas aussi riche? Et que lui importe de posséder son Dieu dans la jouissance ou dans la souffrance, pourvu qu'elle le possède? C'est cette réelle possession qui fait son parfait bonheur. »

Se livrant alors à une amère douleur, à la pensée que si peu de personnes vivent de cette vie, elle continue ainsi : « Puisque cette vie est un paradis commencé, d'où vient donc qu'on néglige si généralement de l'embrasser? Il me semble qu'il y a deux causes de cette négligence : le défaut de foi, et l'attache à soi-même. On ne considère pas assez quel honneur c'est pour nous de vivre de compagnie avec Jésus; on pense à peine à ses bienfaits; on ne le remercie pas assez. Les jours, les semaines, les mois, les années même s'écoulent; on s'effraie de leur rapidité, mais voilà tout. La moitié du temps, on agit par routine, on se lève le matin, on se couche le soir, et souvent le jour s'est passé sans qu'on ait à peine pensé à Dieu. Les plus grands mystères nous trouvent insensibles; les grandes solennités de l'Église ne nous font presque pas d'impression. On voit sans cesse de nouveaux traits de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, et on oublie de l'en remercier. Les pauvres âmes périssent par

milliers, et à peine songe-t-on à prier pour leur conversion. De là vient la tiédeur, la froideur et l'indifférence pour tout. Comme on n'a pas l'esprit de foi pour animer ses actions et pour se tenir dans son néant, on oublie ce que l'on est. On se croit capable de tout : on se livre aux entreprises et aux affaires; on croit pouvoir réussir en tout. Si l'on réussit, en effet, on s'en attribue souvent la gloire; on va même jusqu'à tout faire, tout entreprendre, sans consulter ni Dieu, ni la sainte Vierge, ni les saints, tant on compte sur ses petits talents, qui d'ailleurs ne nous appartiennent pas, puisque tout vient de Dieu. Mais ce ne serait là qu'un demi-mal, si, dès qu'on nous avertit de ces égarements, on consentait de suite à se rétracter. Mais non; le plus souvent, on tient si fortement à soi, que rien ne peut nous faire lâcher prise; l'amour-propre nous subjugue. Comme on se croit quelque chose, on veut paraître et se faire estimer: on aime à se produire, à être vu, aimé, admiré. On agit avec précipitation, pour faire voir qu'on est une personne d'importance; on se mêle de tout, même de ce qui ne nous regarde pas; on veut tout voir et tout savoir. Enfin on vit dans une agitation continuelle, dans un tourbillon d'affaires qui dissipent tellement l'âme qu'elle ne pense qu'au monde présent. Elle oublie son Dieu; elle s'oublie elle-même, et, en oubliant le divin objet de son amour, elle se rend coupable d'une très-grande négligence, qui la conduit à la mort et la tient éloignée de sa véritable vie, qui est Jésus-Christ. Ah! qu'il y a donc bien des morts dans le monde, puisque tant de personnes y sont privées de la vraie vie, qui est Jésus! Et quand je pense que c'est par leur faute qu'elles meurent ainsi, cela me fait frémir. Oh! que la terre doit offrir un triste coup d'œil avec sa surface remplie de cadavres ambulants, qui se remuent sans cesse dans leur profonde misère, qui se poussent, se hâtent, se pressent, sans pourtant avancer en rien, puisqu'ils sont

comme des aveugles, qui ne savent où mettre le pied, et demeurent dans leurs profondes ténèbres : c'est une dissipation déplorable. Comment le divin Maître peut-il se faire entendre au milieu d'un tel bruit? La voix du divin Époux est une voix douce et paisible : il n'y a que les âmes recueillies et silencieuses qui puissent l'entendre. Le moindre bruit suffit pour l'étouffer; c'est pour cela qu'elle est entendue d'un si petit nombre de personnes, puisqu'il y en a si peu d'intérieures. Moi-même ne suis-je pas une âme infidèle et trop longtemps sourde à la voix de mon Dieu? »

En parcourant ces lignes, on conviendra sans peine qu'il serait difficile de trouver un tableau plus saisissant de l'état des âmes qui agissent en dehors de l'esprit de foi, et en qui la vie intérieure est éteinte ou n'a jamais existé. On croirait ces pages détachées des œuvres des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Si donc la sœur Coulombe n'a jamais passé par cet état, nous sommes en droit d'en conclure que Dieu accordait à cette âme sainte des lumières vraiment étonnantes. Après avoir ainsi dépeint le sort malheureux des personnes dépourvues de cette vie intérieure, qui agissent d'une manière toute naturelle, donnant un libre essor au feu sacré qui la dévore, elle s'écrie : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que j'ai tardé à vous aimer! O ravissante et éternelle beauté, que ne vous faites-vous connaître! Ah! si les hommes vous connaissaient, ils seraient épris de votre amour, et, s'ils ne vous aiment pas, c'est qu'ils ne vous connaissent pas. Quoique Dieu soit le plus grand, le plus aimant, le plus beau de tous les êtres; quoiqu'il soit partout par son immensité, hélas! ne dirait-on pas cependant, à voir agir les hommes, qu'il n'est nulle part, ou que du moins c'est l'être le plus abject et le plus vil? Presque partout on l'oublie, on lui tourne le dos, on l'offense, on lui refuse l'entrée du cœur : le Créateur se voit rebuté par ses créatures! Quoiqu'il soit le plus

riche des êtres, il est pourtant traité comme le plus pauvre, et même plus mal; car ordinairement les mendiants ont un logis, tandis que Jésus n'a bien souvent pour asile que le seuil de la porte. Cette porte du cœur, on l'ouvre à tous les objets, à tous les plaisirs, à toutes les satisfactions humaines; mais pour Jésus, il n'y a point de place! On le laisse dehors, et, j'ose dire, malgré le respect que je porte à mon Jésus, que bien des personnes lui donnent la place du chien, c'est-à-dire derrière la porte. Les plaisirs ont la première place, mais pour Dieu on y pense tout au plus quand on a du temps de reste. Cependant ce Dieu, si prodigue d'amour et de bonté, se tient là, à la porte de ce cœur ingrat : il frappe, il appelle, il presse de lui ouvrir; mais quel moyen de se faire entendre, lorsque l'intérieur est aussi agité qu'une mer en furie? Alors il demeure là, comme un ami fidèle; il donne des faveurs, des grâces à cette âme ingrate, qu'il poursuit, afin de la toucher. Quand donc, ô mon Jésus, serez-vous connu? quand serez-vous aimé? »

C'est ainsi que la sœur Coulombe appréciait la vie intérieure et qu'elle en désirait la propagation. Cette vie intérieure en elle ne se bornait pas à des spéculations, quelque sublimes et admirables qu'elles fussent. Non; bien éloignée de resssembler à certaines personnes, lesquelles se croient très-parfaites pour avoir eu quelques lumières qui ne servent qu'à repaître la vanité et la curiosité de leur esprit, elle réduisait ces grandes maximes à la pratique et les appliquait à chacune des actions de la journée : à son réveil, à ses travaux, à ses repas, à ses conversations et à tous ses exercices de piété. Voici comment en particulier elle faisait ses confessions de chaque semaine. C'est elle-même qui parle : « Chaque jour de confession est pour moi un jour de rénovation. Avant la confession, je supplie mon divin Maître de venir lui-même parler et agir en moi; je me recommande à Marie, ma bonne

Mère, et à saint Joseph, afin qu'ils m'obtiennent la grâce de faire une bonne confession. Dès lors je ne porte plus mes propres dispositions au saint tribunal; j'en emprunte de bien plus saintes que les miennes. Je ne réserve pour moi que les accusations et la confusion. Après la confession, je prends les moyens d'avancer vers la perfection. Depuis plusieurs semaines, au sortir du confessionnal, je ne fais pas d'autre propos de me corriger que celui-ci : je m'abandonne tout simplement à Notre-Seigneur, et je lui dis : « Bon Maître, voici mon cœur, faites-en ce que vous voudrez; qu'il demeure comme un jouet entre vos mains, avec lequel vous puissiez faire ce qu'il vous plaira, soit que vous le combliez de caresses, soit que vous l'abreuviez d'amertumes; pourvu qu'il demeure uni à vous, c'est tout ce qu'il désire. » Par suite de cet abandon que je fais à mon Maître après la confession, il arrive, en effet, que ce doux Sauveur agit en moi avec un pouvoir absolu, et qui serait encore plus grand si je n'y apportais pas tant d'obstacles. »

Aprés la confession, elle allait à la sainte communion pour puiser dans sa source la grâce de cette vie pratique. Voici comment elle s'exprime à ce sujet : « C'est surtout dans la sainte communion que je sens le besoin de me placer dans le cœur de Jésus. Pour être plus sûre de mon coup, j'intéresse bien des personnes en ma faveur. Pour cela, je monte par la foi jusque dans le ciel; je frappe à la porte de ma future et bien-aimée patrie, et, sitôt que la porte s'entr'ouvre, j'invite Marie, ma bonne Mère, saint Joseph, les saints du jour, tous les saints anges, et, en particulier, les vierges qui suivent l'Agneau; je les invite tous à venir m'aider à bien recevoir leur Dieu. J'emprunte leurs saintes dispositions, et, ainsi escortée, je m'avance vers la sainte Table, ayant bien soin de marcher la dernière, afin que mon adorable Époux soit réjoui par la vue de tant de saintes âmes, et qu'il me reçoive ensuite favo-

rablement. Quand j'arrive près de lui, je ne lui parle pas beaucoup; mais je m'élance dans son cœur, et, plutôt que de me rejeter, cet aimable Jésus aime infiniment mieux m'accueillir, pour me gagner intérieurement. Quant à l'action de grâces, c'est presque toujours à la sainte Vierge que j'ai recours. Je présente toutes mes misères à Notre-Seigneur; je lui demande de me garder dans son cœur et de vouloir bien m'assister : Jésus devient alors mon action de grâces. Je lui expose mes besoins; je m'abandonne à son Esprit, et, si dans la journée je fais des fautes, je cours sans me décourager à mon trésor, et j'en tire de quoi payer mes dettes. »

Telles étaient les dispositions de cette âme si pure et si fervente dans toutes ses actions. Après avoir admiré en elle un si bel intérieur, suivons-la maintenant dans l'exercice de la charité envers les malades, et nous trouverons encore en elle un type achevé d'une véritable hospitalière.

CHAPITRE IV

Charité de la sœur Coulombe envers les malades.

Le saint Évangile nous représente Notre-Seigneur instruisant les pauvres, consolant les affligés, s'attendrissant sur leurs maux, et guérissant les malades. La sœur Coulombe, dont l'unique ambition, comme on vient de le voir, était de ressembler à ce divin Maître, et de répondre à sa sainte vocation, consuma sa vie, en remplissant dans les salles des malades ces sublimes fonctions d'hospitalité. Elle avait trouvé le secret si peu connu de concilier les fonctions de Marthe avec celles de Marie, et son union intérieure avec Dieu ne faisait que la rendre plus propre à servir Notre-Seigneur, que son esprit de foi lui montrait vivant en la

personne de ses membres souffrants. Pour surmonter ses répugnances, elle avait sans cesse dans l'esprit et dans le cœur cette parole de Notre-Seigneur dans le saint Évangile : *Autant de fois que vous avez rendu ces services au moindre de mes frères, c'est à moi que vous les avez rendus.* « Quant à moi, disait-elle un jour à un malade qui faisait quelque difficulté de se laisser panser par elle, je me prêterai volontiers à tous vos besoins; je panserai vos plaies, si vous le voulez. Du reste, je ne vois jamais que Notre-Seigneur dans ceux que je soigne. » — « Les pauvres, écrivait-elle un jour, sont des sacrements sous lesquels Notre-Seigneur se cache. Ce sont des voiles qui le couvrent; les pauvres sont ses membres les plus chers. Enfin les pauvres, c'est Jésus-Christ lui-même, puisqu'il se confond avec eux : c'est l'Époux des sacrés Cantiques qui se cache derrière la muraille et qui regarde à travers les treillis, pour considérer son épouse, et pour voir si c'est le pur amour qui conduit ses pas. »

Cette vérité de foi, dont elle était pénétrée, lui donnait la plus haute estime de sa vocation. « Je suis indigne, disait-elle, oh ! oui, je suis indigne d'être la servante des pauvres. » La pensée seule d'une si belle vocation suffisait pour la faire éclater en sentiments de reconnaissance envers Dieu, qui l'avait appelée à un si saint état. « O mon Dieu, que vous êtes bon d'avoir ainsi choisi une misérable pécheresse comme moi ! Soyez-en à jamais béni ! » Une personne du monde étant venue une nuit veiller les malades avec elle, la sœur Coulombe l'encourageait ainsi à les servir : « Oh ! que nous sommes heureuses de soulager ainsi Notre-Seigneur dans ses membres souffrants; car c'est à lui que nous rendons tous ces petits services : c'est à lui-même que nous donnons à boire et à manger; c'est lui-même que nous assistons. Quel bonheur surtout de pouvoir sauver ces pauvres âmes, de les instruire et de les porter à Dieu par nos paroles ! »

Elle avait une tendre compassion pour tous ces pauvres gens et les portait tous dans son cœur. On peut dire que leurs souffrances avaient leur contre-coup dans son âme si sensible, et elle n'avait point de repos qu'elle ne leur eût procuré du soulagement. Parfois il arrivait que pour certaines opérations les médecins prescrivaient de serrer étroitement les membres des patients, ce qui les faisait beaucoup souffrir. Leurs cris déchirants attendrissaient tellement le cœur compatissant de la pauvre sœur, qu'elle ne pouvait y tenir. Alors, s'approchant doucement du pauvre patient : « Mon ami, disait-elle, je vais vous soulager un peu, mais pas beaucoup pour ne pas vous nuire. » Alors, se cachant derrière les rideaux, pour n'être pas aperçue, elle relâchait tant soit peu ses liens, pour adoucir ses douleurs et les rendre plus supportables. S'il arrivait qu'on sonnât l'office avant que ses pansements fussent terminés, elle ne laissait pas que de continuer, pour ne pas prolonger les souffrances du malade en interrompant son opération. Une sœur l'ayant avertie une fois que la cloche l'appelait au chœur, elle lui répondit doucement : « Ma sœur, ne soyez pas mal édifiée si je continue; c'est pour épargner à cette pauvre âme les souffrances que le délai pourrait lui occasionner. Du reste, ajouta-t-elle, c'est l'esprit de la règle, qui dit que les sœurs préféreront le service des malades à l'office et aux chants du chœur. » De fait, elle ne vivait que pour eux; elle ne pensait qu'à adoucir leurs souffrances, et même à leur faire plaisir. « Ma sœur, disait-elle quelquefois avec un aimable sourire, allons aujourd'hui au-devant des désirs de nos chers malades, et donnons-leur quelque chose qu'ils ne nous aient pas demandé, en reconnaissance des biens que Notre-Seigneur donne à ses petites servantes sans qu'on les lui demande. »

Elle les chérissait tous indistinctement, ou, si elle avait quelque préférence, c'était pour les plus grossiers,

les plus rebutants et les plus ingrats. On lui demandait un jour si elle n'éprouvait pas quelques difficultés avec eux : « Oh ! oui, répondit-elle ; il nous en vient quelquefois qui sont bien difficiles ; mais n'importe. Plus ils me rebutent, plus je leur prodigue de soins, et je finis ordinairement par en triompher à force de persévérance. »

En se levant le matin, elle faisait une courte prière, et se hâtait de se rendre à la salle avant l'oraison, pour y faire les lits des malades, après les avoir levés avec une délicatesse extrême. Souvent, dans ces opérations, elle attrapait une bonne part de la vermine de ces pauvres gens, mais jamais elle ne s'en plaignait. Bien qu'accoutumée dans l'enfance à une très-grande propreté, on l'accusait néanmoins d'être peu soigneuse d'elle-même, parce qu'elle ne prenait aucune précaution auprès des personnes les plus dégoûtantes. Elle ne s'occupait, en effet, que de les soulager, s'inquiétant fort peu du reste. D'autres n'étaient pas toujours du même goût ; quant à elle, elle en riait. « Moi, voyez-vous, disait-elle agréablement, j'ai la vue courte, je ne m'aperçois pas de ce qui vous rebute : vous autres, vous voyez très-bien ce que j'ai peine à distinguer. »

Saint Augustin dit quelque part que *là où l'on aime, on ne se fatigue pas*. C'est ce qu'éprouvait la sœur Coulombe : elle était vraiment infatigable. Rien ne pouvait l'arrêter. L'hôpital Saint-Patrice, qui est une maison à quatre étages très-élevés, avait des escaliers très-longs et très-pénibles, qui ont rendu plusieurs sœurs malades de fatigue. La sœur Coulombe semblait voler sur ces escaliers. Elle les montait et les descendait du matin au soir, étant obligée, par suite de son office, de porter des remèdes à tous les étages. Elle y était même souvent la nuit ; mais elle les parcourait si lestement et si vite, qu'on eût dit qu'elle était portée par une main invisible, au point qu'elle l'avouait elle-

même, disant plaisamment : « Je ne sais qui me mène et me soutient. »

Les malades lui étaient si chers, que ce titre seul suffisait à ses affections. Quand il venait quelqu'un se présenter à l'hôpital, elle prenait avec chaleur ses intérêts, et elle plaidait sa cause pour le faire recevoir. Plusieurs fois on la vit pleurer, quand le médecin, après l'inspection, prononçait qu'il ne pouvait être reçu à l'hôpital. La tendresse maternelle qu'elle avait pour ces pauvres gens ne lui permettait pas de s'entretenir de leurs défauts. Elle parlait d'eux assez souvent, mais c'était pour procurer les moyens de faire du bien, et surtout de les convertir. Cette même charité faisait que c'était pour elle un sujet de peine quand l'obéissance ne lui permettait point de leur donner quelques petites douceurs qu'elle eût pu leur procurer à la pharmacie. Mais elle trouvait moyen d'y suppléer, soit en leur accordant ce qu'ils demandaient, soit en leur adressant de bonnes paroles quand il était impossible de satisfaire leurs exigences. « Souvent, raconte une sœur, nous lui reprochions de trop écouter leurs fantaisies et d'être trop facile à leur donner de petits remèdes qui n'ont communément d'autre vertu que de flatter le goût. Elle répondait : « Pourquoi donc ne pas les obliger en ces petites choses, puisqu'il en coûte si peu pour leur faire plaisir? » Les malades, touchés d'une charité si douce, avaient en elle une confiance sans bornes. Quand ils la voyaient arriver dans leur salle, avec un air simple, cordial et enjoué, c'était une allégresse universelle. Ceux qui pouvaient marcher venaient joyeusement à sa rencontre; les autres l'appelaient auprès d'eux pour en recevoir quelques paroles de consolation, et la petite sœur se prêtait à tout avec une douceur inaltérable. Tous voulaient être pansés par elle, disant qu'elle seule ne leur faisait point de mal. Elle procédait, en effet, à ces pansements avec un soin, une attention, une délicatesse qui rap-

pelaient la tendre sollicitude d'une mère pour ses enfants. Une mère n'a nulle répugnance à s'approcher de son enfant, même quand il est couvert d'ulcères, et jamais elle ne lui prodigue plus de soins que quand elle le voit devenir un objet d'horreur à tout le monde. Ainsi agissait la sœur Coulombe, s'approchant des malades les plus dégoûtants, dont la seule vue faisait bondir le cœur. Comme on lui demandait un jour comment elle pouvait se surmonter pour panser des plaies si infectes, elle surtout qui était obligée de s'en approcher de si près à cause de sa mauvaise vue, « Oh ! répondait-elle, je n'ai pas beaucoup de peine, et même j'aime cela. » Un jour qu'elle assistait à une opération que faisait le médecin, et qu'elle avait la figure tout proche de l'ulcère, la lancette, en perçant l'apostume, fit jaillir le pus tout autour et spécialement sur la figure de la sœur Coulombe. Elle se contenta de tirer son mouchoir, et de s'essuyer tranquillement sans témoigner aucune émotion.

Mais ce que la sœur Coulombe cherchait surtout dans l'exercice de la charité, c'était le bien spirituel de ses malades. Sa foi vive lui montrait sous les dehors abjects de la pauvreté et de la souffrance une âme rachetée par le sang de Notre-Seigneur, et souvent plus malade que le corps même. Si elle prodiguait tant de soins à ce corps souffrant, c'était pour passer jusqu'à l'âme et la gagner à Jésus-Christ. Elle profitait avec une sainte adresse de la confiance que lui témoignaient les malades pour les porter à Dieu. Plusieurs d'entre eux étaient malheureusement dans l'état du péché, et en grand danger de se perdre éternellement. C'est alors qu'elle déployait toutes les industries de son ardente charité pour obtenir leur entière conversion. Pendant qu'elle pansait leurs plaies, elle leur parlait avec une onction et une adresse toutes célestes, afin de leur inspirer le goût de la piété ou le désir de se convertir. On lui reprochait un jour de trop parler

aux malades, et ainsi de s'exposer à se fatiguer et à perdre du temps. Elle répondit : « Je ne me reproche pas cela. Ces pauvres gens ont tant besoin qu'on les encourage ; ils sont plus édifiés lorsqu'on leur parle pour le bien de leur âme qu'ils ne le seraient de notre silence. » — « Je l'ai vue, dit une personne du monde qui se plaisait à veiller les malades avec elle afin de jouir du spectacle de sa charité, je l'ai vue exercer son zèle dans les salles, et c'était une chose admirable. Quelquefois de pauvres malades souffraient horriblement et commençaient à se livrer au désespoir. Alors cette petite sœur s'approchait avec un modeste et doux sourire du lit de ces infortunés, et, pour mieux s'insinuer dans leur âme, elle leur adressait quelques mots de consolation. « O mon frère, ou bien ma sœur, si c'é-« tait une femme, comme vous souffrez ! disait-elle. Oh ! « que je serais heureuse de pouvoir vous soulager ! » Puis elle lui suggérait, avec une onction toute divine, les pensées les plus touchantes de la foi. « Regardez, « disait-elle, regardez Notre-Seigneur, qui a tant souf-« fert pour vous, en leur montrant le crucifix attaché « au lit des malades et le leur faisant baiser. Dans les « plaies de Jésus, vous trouverez du moins la patience « pour endurer votre mal. » Ces courtes paroles et autres semblables, que lui suggérait, selon l'occasion, son cœur toujours plein de Dieu, étaient comme un baume salutaire pour ces pauvres âmes souffrantes, qui apprenaient à baiser amoureusement la main de Dieu, qui les châtiait pour les ramener à lui. Elle n'en disait pas beaucoup à la fois, pour ne pas les fatiguer ni les ennuyer ; mais le peu qu'elle disait était si plein de grâce, que tous se sentaient soulagés après l'avoir entendue, comme si une vertu secrète fût sortie de cette âme sainte, ainsi qu'autrefois il en sortait de Notre-Seigneur pour adoucir toutes les souffrances.

Mais, ce qui était encore plus touchant peut-être, et non moins admirable, c'était de voir la sœur Coulombe

faire l'instruction à tous les malades à la fois. Elle s'installait au milieu d'eux, comme un petit predicateur, et leur parlait avec une étonnante facilité, soit en anglais, soit en français, sur toutes sortes de sujets de piété. Les malades, rangés autour d'elle, écoutaient avec avidité et étonnement les belles choses qu'elle leur disait, et ceux qui sont encore vivants s'en souviennent et ne se lassent point de louer le zèle de la sœur Coulombe, non-seulement pour leur soulagement corporel, mais aussi pour le bien spirituel de leurs âmes.

Il n'est pas étonnant qu'une charité si pure, et dont les actes se répétaient tous les jours, ait ravi d'admiration ceux qui en étaient témoins. Tous, catholiques et protestants, Canadiens et Irlandais, faisaient à l'envi l'éloge de la petite sœur pharmacienne, si dévouée et si attentive à tous leurs besoins. Les Irlandais, la voyant toujours sur pied et infatigable à les servir, l'appelaient : *the walking, la sainte qui marche.* On a même entendu des protestants qui se disaient en parlant d'elle : *She is a saint, c'est une sainte.*

Tous ceux qui ont été soignés par elle en ont conservé le plus précieux souvenir, notamment plusieurs prêtres et aussi les ecclésiastiques du grand séminaire qui, étant malades, venaient se rétablir à l'hôpital Saint-Patrice. De retour au séminaire, ils se plaisaient à témoigner que les religieuses de cet hôpital, et surtout la petite sœur pharmacienne, les avaient tellement édifiés, que quelques jours passés dans cette maison leur valaient une retraite. Les directeurs eux-mêmes ont remarqué plus d'une fois les heureux effets de ce séjour sur les séminaristes.

Au milieu d'une vie si active, la sœur Coulombe ne laissait pas que de jouir d'une grande liberté intérieure, fruit de son entière dépendance au bon plaisir de Dieu. C'est ce qu'elle témoigne dans l'écrit suivant, que les personnes surchargées d'occupations ne liront pas sans profit : « De mon abandon total à l'Esprit-Saint, vient

en moi une certaine liberté qui préside à toutes mes actions, liberté qui est connue de peu de personnes et qui me fait agir intérieurement avec calme et avec plaisir, n'ayant que Dieu en vue. J'entends parler ici d'une liberté dont la racine est à l'intérieur; car pour la liberté purement extérieure, elle est ordinairement accompagnée d'indépendance, de fierté, de désobéissance et de bien d'autres défauts. De celle-là, je n'en veux pas, et n'en veux jamais avoir. Mais la mienne, c'est une grande aisance à faire mes actions, sans m'occuper des considérations humaines ou de propre intérêt. Cet oubli de toutes choses créées met l'âme dans la nécessité de ne penser qu'à Dieu et de ne travailler que pour lui. Elle est ferme dans son devoir, et ne se laisse jamais vaincre par le respect humain. Comme cette âme ainsi véritablement libre n'a plus d'ambition ni de désirs pour les choses de la terre, elle demeure toujours tranquille dans ses souffrances et les contre-temps. Quoiqu'elle paraisse surchargée, elle ne l'est pourtant pas : son action est libre comme son cœur. Dans les accidents fâcheux, elle est toujours la même, parce que partout elle reconnaît la volonté de Dieu. Elle s'humilie, craignant d'être la cause même des calamités publiques, et elle s'abandonne à la divine Providence. Comme l'âme intérieurement libre cherche Dieu en toute simplicité, elle veut aussi être simple dans ses manières. De là la gaieté et la joie qui l'accompagnent partout, avec les malades et avec les sœurs, même quand on l'humilie, soit en particulier, soit en public. Si elle a de la peine, elle tâche de ne la point faire paraître. Si on lui parle brusquement, elle s'efforce de calmer les esprits par des paroles douces. Enfin elle demeure dans une grande égalité d'âme qui la rend ferme comme un rocher au milieu de toutes les vicissitudes de la vie. »

La sœur Coulombe se peint ici trait pour trait sans s'en apercevoir. C'est bien cette vertu toujours agis-

sante, mais toujours libre, toujours aimable. Aussi on ne peut être surpris du succès qu'elle obtenait. Ce serait ici le lieu de parler des guérisons et des conversions, fruit d'une charité si chrétienne; mais elles formeront un chapitre à part.

CHAPITRE V

Prudence de la sœur Coulombe. — Elle veille sur toutes les affections de son cœur et fait des progrès continuels dans la perfection.

On conçoit aisément qu'une charité si pleine de charme et si expansive devait exposer à de grands dangers une personne de son âge, et il lui eût été bien difficile d'y échapper, si à la simplicité de la colombe elle n'eût joint la prudence du serpent, comme nous l'avons vu ailleurs. Le démon, qui l'avait vue sortir victorieuse des épreuves les plus pénibles, ne pouvait manquer de l'attaquer dans l'exercice même de son zèle, en lui faisant trouver du préjudice là où elle ne voulait qu'être utile. Mais elle triompha de ses artifices et déjoua tous ses projets en recourant à la prudence.

Une des occasions les plus mémorables où elle ait eu besoin de cette prudence fut l'arrivée et la maladie d'un jeune protestant, riche et bien fait de sa personne, qui était venu se faire soigner à l'hôpital Saint-Patrice. C'est elle-même qui a raconté plus tard cette circonstance de sa vie à une jeune sœur, pour l'exhorter à se tenir toujours sur ses gardes. Le malade occupait une des chambres *payantes*. La sœur Coulombe, dans le désir de faire du bien à son âme, avait pour lui toutes sortes d'attentions. Celui-ci, ne pouvant comprendre le secret de sa charité, pensa dans sa simplicité qu'elle voulait capter sa bienveillance. S'imaginant, selon les préjugés de sa secte, que le monastère était

une prison où on la tenait captive malgré elle, et, s'apitoyant sur le sort d'une personne si bonne et si polie, il lui proposa, pour la délivrer de sa prétendue captivité, de rentrer dans le monde, l'assurant qu'il était à même de lui faire une belle position, de lui procurer une brillante fortune avec tous les plaisirs qui l'accompagnent; et, afin que ses offres fussent plus puissantes sur l'esprit de la sœur, il ajouta que, si elle accédait à ses désirs, il consentirait à se faire catholique. On s'imagine sans peine quelle fut la surprise de notre bonne sœur, en entendant de telles propositions. Elle fut comme un instant abasourdie, en songeant qu'on pût avoir sur son compte des pensées si étranges. Néanmoins, sans paraître émue le moins du monde, elle repartit avec une humble modestie qu'elle était très-heureuse dans son monastère, qu'elle avait choisi elle-même sa position, et que toutes les richesses de la terre, et que tous les plaisirs du monde, ne sauraient jamais la faire consentir à quitter une maison où elle goûtait un bonheur plus grand et surtout plus pur que toutes les joies que le siècle peut offrir à ses partisans. Le protestant, l'entendant parler sur un ton si ferme et si résolu, n'insista pas et se contenta d'admirer intérieurement une vertu si pure, dont sa secte ne lui avait jamais fourni d'exemple.

D'autres fois les dangers qui attaquaient la sœur Coulombe provenaient de son propre cœur. Malgré le grand empire qu'elle avait acquis sur ses pensées et ses affections, comme la nature n'est jamais entièrement soumise à la loi de Dieu, ainsi que parle saint Paul, et qu'elle se fait sentir même dans les solitudes les plus profondes, et surtout dans les fonctions où tout ce qui environne devient une occasion de péché, cette âme sainte en éprouva de rudes assauts, qui ne servirent qu'à épurer et à affermir sa vertu. Quelquefois donc elle fut tentée de s'attacher à des malades qui lui témoignaient beaucoup de reconnaissance.

impossible d'exprimer toutes les angoisses qu'elle éprouvait dans ces occasions. « Je craignais toujours, dit-elle, de m'arrêter à ce désir de plaire et de m'y complaire. Je ne pouvais penser sans frémir au déplaisir que je donnerais à mon Dieu. Oh ! que j'ai souffert dans ces moments infortunés ! Et, quoique je n'aie pas succombé à ces idées, je tremble à la seule pensée de dérober une partie de mon cœur à cette éternelle et ravissante beauté que je veux aimer uniquement. Hélas ! qui donc me soutient dans ces attaques ? Ah ! c'est ce Dieu d'amour qui m'inspire sans cesse la crainte de le contrister : c'est ma très-bonne mère Marie, ma chère et très-aimable Protectrice. » Quand ces mouvements involontaires de la nature se faisaient sentir, elle usait d'une plus grande vigilance, se tenant plus éloignée des personnes, n'ayant avec elles que les rapports strictement nécessaires, ne leur donnant jamais aucune marque spéciale d'affection, s'interdisant même de penser volontairement à elles, et priant sans cesse jusqu'à ce que son cœur fût établi dans une parfaite indifférence. « Dans ces temps de lutte, disait-elle, sitôt que j'ai quelque moment libre, je l'emploie à m'humilier, à m'anéantir et à me confondre devant Dieu. » — « Très-souvent, disait-elle encore, je surprends mon cœur tout occupé à fuir vers les créatures, afin d'y trouver quelque plaisir ou consolation. Alors je m'humilie devant Dieu de la fragilité de ce vilain. Je le rappelle doucement vers mon Jésus par ces paroles : Eh ! mon pauvre cœur, est-ce que Jésus n'est pas un objet assez aimable pour t'occuper et te récréer ? Pourquoi donc cherches-tu ailleurs ce que tu peux trouver en lui avec plénitude ? Eh ! reviens, reviens donc vite vers ce divin Maître ! Ordinairement ce peu de paroles suffit pour me calmer. »

Ainsi cette vierge fidèle, tout en se prodiguant au service du prochain, réservait ses affections pour Jésus, le bien-aimé de son cœur. Ses tentations, au lieu de l'arrêter, ne servaient qu'à la faire marcher plus vite,

en lui faisant connaître ce qu'elle devait faire et ce qu'elle devait éviter. Elle avait, pour ainsi dire, des yeux de lynx pour voir les moindres imperfections de son intérieur. Un jour, elle dit à la supérieure que dans une retraite elle s'était sentie fortement sollicitée à demander à Dieu l'esprit de foi : « Je priai, en effet, pour obtenir ce don, et il me sembla que Notre-Seigneur mettait en mon âme comme un flambeau qui m'en montrait les plus petites taches. » A la faveur de cette lumière, elle voyait ses moindres défauts. « Mon cœur, disait-elle, est encore trop sensible aux affections humaines. Je recherche encore mes aises ; j'aime encore à paraître ; mon amour est encore trop humain, tandis qu'il devrait être tout pur et sans mélange. En rendant service au prochain, en me montrant condescendante envers les malades, très-souvent je me regarde moi-même. Depuis une semaine, et peut-être plus, j'ai compris ce désordre qui règne dans mon cœur, et je l'ai compris d'une manière très-claire. »

Profitant de ces saintes lumières, elle mit généreusement la main à l'œuvre, et, à force de victoires, elle en vint à avoir une sorte d'horreur instinctive pour cette inclination si universelle qui porte à plaire et à rechercher l'estime. « Quand je vois des personnes qui cherchent à plaire, qui s'empressent et s'agitent pour se faire remarquer, cela me donne une grande compassion pour elles, surtout si c'est à moi qu'elles veulent plaire, et cela de quelque rang, sexe ou âge qu'elles soient. Cela me fait pitié, et je dis alors : Pauvres gens, si vous me connaissiez, que vous changeriez bien vite de sentiments ! Ah ! que vous êtes insensés d'oublier Dieu pour plaire à une pauvre religieuse, qui avant d'entrer en religion n'était qu'un petit rien ! Ah ! que vous placez bien mal vos affections !... Apprenez donc qui je suis, et bientôt vous me tournerez le dos. Oui, j'estime tout le monde plus relevé que moi ; mais il n'est personne à qui je veuille donner mes affections.

Que tout le monde soit supérieur à moi, j'en conviens; mais de lui donner mon cœur, je n'en conviens pas. Quoi qu'on dise, je suis résolue à n'avoir qu'un seul ami, autour duquel je réunirai, avec le secours de la grâce, toutes mes affections : cet ami, c'est Jésus mon Époux, pour lequel je ne saurais jamais en faire assez. Pourtant, ajoute-t-elle, je n'exclurai pas de mon amitié les personnes que je dois aimer en Dieu, surtout mes chers malades ; mais je leur donnerai cela sans attache. J'aimerai aussi de cette manière tous ceux qui me conduisent à Jésus, comme les anges, les saints, les âmes pieuses qui peuvent m'être utiles. Du reste, c'est la très-sainte Vierge qui tiendra en réserve toutes ces affections de mon cœur, afin de les donner toutes à Jésus et de les distribuer à chaque personne selon la mesure convenable : c'est à elle à faire le partage. En effet, je ne suis plus à moi, je suis à Marie : c'est à elle que je m'abandonne sans réserve. Je la prie tous les jours de vouloir bien gérer mes petites affaires : le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Pour notre glorieux Père saint Joseph, il a soin de mon intérieur : il y a près de quatre ans que je le salue tous les jours par les sept douleurs et les sept allégresses qu'il éprouva durant sa vie, et je crois que ce bon Père commence à me rendre ses saluts. »

La sœur Coulombe, redoutant par-dessus tout le partage de son cœur, ne cessait ainsi de veiller sur ses affections. Jésus, de son côté, lui faisait sentir qu'il ne voulait en elle aucune réserve ni aucune division. « Ce divin Maître, disait-elle, me demande une fidélité inviolable et me reproche une parole, un regard qui ne serait pas pour lui, comme je l'ai déjà écrit. Mais ce dont il semble être le plus jaloux, ce sont mes affections. Aussi ce que je crains le plus, c'est de diviser mon cœur : j'ai peur de m'attacher aux créatures. Étant obligée par mon devoir de parler et d'être constamment avec mes chers malades, j'ai demandé à mon

Jésus de vouloir bien se rendre présent à mon esprit, afin que je n'envisage que lui dans toutes les personnes à qui je dois parler. J'ai aussi prié très-instamment la très-sainte Vierge de m'obtenir de son divin Fils une pureté inviolable, une pureté aussi grande qu'elle peut l'être sur la terre, lui promettant en échange de renoncer, avec le secours de la grâce, à tout le plaisir que je pourrais avoir dans mes entretiens, ne parlant que par nécessité, sans goûter le plaisir qui peut se rencontrer dans la conversation. Je ne sais pas si Dieu va m'accorder cette grâce, ajoute-t-elle avec une simplicité charmante, mais j'éprouve depuis quelque temps un bien plus grand éloignement des créatures qu'auparavant. Tout cela se fait en moi sans moi, ou du moins sans autre chose que la coopération. »

Du reste, ses fautes, quelles qu'elles fussent, ne la décourageaient jamais, et elle en profitait pour s'en humilier et redoubler d'ardeur dans la poursuite de son dessein. « Quand je commets quelques fautes, cela m'apprend à désespérer de moi-même et à rentrer dans mon néant. En voyant mes misères, je crains tant de pécher que je ne cesse de produire des oraisons jaculatoires : j'appelle Jésus, Marie, Joseph, à mon secours. Je m'humilie, je me soumets à mon Dieu qui veut abattre mon orgueil, et malgré mes fautes j'espère en lui, contre toute espérance. »

Au moyen de cette prudente vigilance sur elle-même et de cette parfaite confiance en Dieu, elle avançait à grands pas dans la perfection et y faisait des progrès continuels, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'apercevoir elle-même et qu'elle signalait en ces termes : « Avant, il me semblait que mon Dieu se contentait d'une direction telle quelle de mon intention; j'agissais, mais c'était encore avec crainte. Je m'exerçais aux œuvres de charité, mais j'en gardais une partie pour moi sans en être inquiète. Je priais avec une certaine ferveur, dans laquelle je prenais quelque complaisance. Je tra-

vaillais, mais c'était avec une certaine gêne d'esprit qui me faisait craindre d'être reprise ou de mal réussir, ou de passer trop de temps à faire les choses. Et même dès que mes supérieurs étaient contents de moi, je m'occupais fort peu du reste, jusqu'au point de vouloir me faire estimer par eux. Maintenant ce n'est plus la même chose : Dieu me porte à une perfection consommée, et il faut que je lui donne toutes les affections, tous les sentiments et tous les désirs de mon cœur. »

Elle peint ainsi cet état de consommation parfaite à laquelle Dieu l'appelait : « Il me semble depuis deux ans que je dois marcher vers Dieu par la voie d'un abandon parfait et d'un oubli total de moi-même. Il me paraît que mon amour doit être si pur et si vif, que rien au monde ne puisse le souiller ou le ralentir; et, selon la disposition où je me trouve, je puis dire que les souffrances mêmes ne feraient qu'alimenter cet amour : car, plus l'amour est dégagé de toute attache aux créatures, plus il est ardent, ne regardant que son objet, sans s'occuper ni des souffrances, ni des jouissances qu'il rencontre. De là résulte l'heureux besoin que j'éprouve de donner à Dieu seul tout mon être. »

CHAPITRE VI

Esprit de prière de la sœur Coulombe.

Avant de parler des grâces singulières obtenues par le secours des prières de la sœur Coulombe, arrêtons-nous un instant à considérer cet esprit de prière qui était en elle comme la respiration et la vie de son âme.

Tous les chrétiens doivent prier, mais plus encore les personnes chargées du soin des autres, et, en particulier, la sœur hospitalière qui désire faire du bien à

l'âme aussi bien qu'au corps de ses chers malades. La prière, en effet, est l'instrument secret de la conversion des âmes, et Dieu lui-même prend plaisir à voir les âmes pures gémir devant lui en faveur des pécheurs, qui lui ont coûté tout son sang. La sœur Coulombe avait compris cette nécessité de la prière; elle en avait expérimenté l'efficacité. Aussi on peut dire que sa prière était continuelle, plus encore que par le passé. Elle tenait ordinairement à la main une petite statue de la sainte Vierge, qu'elle baisait à chaque instant. « Je voudrais bien, disait-elle quelquefois, en avoir une plus grande. J'achève de manger celle-ci, » ajoutait-elle en riant. Pendant le jour son âme s'élevait sans cesse devant Dieu, même quand elle semblait le plus occupée. Le soir, en se couchant, elle prenait son crucifix d'une main, et sa petite statue de l'autre. Elle s'endormait toute remplie des pensées de Dieu, tellement que son sommeil même était une véritable prière, et qu'elle pouvait dire avec l'épouse des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille.* Elle prenait ses délices à veiller la nuit dans les salles, non-seulement parce qu'elle pouvait soigner ses chers malades, mais aussi parce qu'elle satisfaisait alors son attrait pour l'oraison par des entretiens plus longs avec Dieu. Ce temps lui paraissait plus convenable qu'aucun autre pour la prière, parce que le silence y est plus profond, et, de plus, parce que les heures de la nuit étant celles où Dieu est ordinairement le plus offensé, elle aimait à le dédommager, par ses ferventes oraisons, de tous les outrages qu'il recevait. Une personne du dehors, qui venait quelquefois veiller avec elle, eut souvent occasion d'admirer son esprit de prière. « Tout le temps qui nous restait après le service des malades, dit-elle, nous l'employions à parler de Dieu ou à des exercices de piété. La petite sœur ne manquait jamais alors de m'amener dans la chapelle pour y faire le Chemin de croix, faisant à chaque station la méditation tout haut et sans

livre, s'abandonnant aux affections de son cœur, qui se satisfaisait ainsi par les expressions brûlantes de son amour. Après ces exercices elle continuait à me parler de Dieu. Son cœur pur le voyait partout et s'élevait à lui par les plus petits objets : une plante, une mouche, un insecte suffisaient pour lui fournir matière aux plus magnifiques réflexions sur les grandeurs et la puissance du Créateur. « Oh ! que les œuvres de Dieu sont admi-
« rables ! disait-elle. Quel homme serait capable de
« tirer du néant le plus petit de ces êtres? Ah! si l'on
« comprenait la grandeur infinie de notre Dieu, on
« serait pénétré de respect en sa présence, et surtout
« on ne pourrait jamais l'offenser ! » D'autres fois, portant les yeux vers le ciel par les fenêtres des salles :
« Voyez-vous, disait-elle, ce petit nuage? C'est la main
« de Dieu qui le soutient et le conduit dans l'espace.
« Pourquoi ne sommes-nous pas aussi dociles à nous
« laisser conduire par le souffle du Saint-Esprit ? »
Quelquefois, dans les belles nuits d'été, me montrant les étoiles du firmament : « Voyez-vous, disait-elle,
« ces trois étoiles voisines l'une de l'autre? Elles sont
« une image de la sainte Trinité, et racontent les
« louanges des trois personnes divines. En voici trois
« autres qui représentent la sainte Famille, et publient
« la gloire de Jésus, Marie, Joseph. » En disant ces paroles, elle semblait animée d'un feu sacré. Je ne saurais dire l'impression qu'elle faisait sur moi. Ses réflexions étaient si belles et accompagnées de tant de charmes, que nous étions rendues à quatre heures sans presque nous en apercevoir. » C'est ainsi que le besoin qu'elle éprouvait de s'entretenir avec son divin Époux la ramenait sans cesse à s'occuper de lui dans ces pieuses causeries nocturnes.

Sa prière néanmoins était plutôt mentale que vocale. En fait de prières vocales, elle se bornait à celles que la règle prescrit, s'appliquant à les bien faire. » Mon plaisir, écrivait-elle, c'est la prière en union avec

Notre-Seigneur. C'est là un secret divin qui a la vertu d'adoucir toutes les douleurs : sans la prière, que je serais malheureuse ! Je sens qu'elle est aussi nécessaire à mon âme que mon âme elle-même est nécessaire à mon corps pour le faire vivre. La prière, la tout aimable prière, c'est un baume précieux qui guérit tous les maux; car, par elle, je pénètre jusqu'à Dieu, je puis soulager les âmes du purgatoire, je puis convertir les pécheurs et communiquer avec tous les saints du ciel. Tout mon chagrin est de ne pas assez prier. Je prie, il est vrai, mais pas comme je voudrais : je désirerais me consumer pour Dieu et être toujours devant lui, ainsi que la petite lampe qui brûle devant notre petit tabernacle. »

Cet amour pour la prière reportait sans cesse son âme au pied des saints autels, même lorsque son corps était ailleurs. Les jours où le saint Sacrement était exposé, ce qui arrivait assez souvent, elle trouvait son bonheur à passer en la compagnie de Jésus tout le temps qui n'était pas pris par ses occupations. Elle s'acquittait même de ses devoirs avec plus de diligence qu'à l'ordinaire, sans précipitation néanmoins, pour avoir plus de temps à passer en adoration devant le saint Sacrement.

L'objet habituel et principal de ses prières était la sanctification du saint nom de Dieu et la diffusion de cet amour dont elle était elle-même si pénétrée. Quelquefois elle sentait un désir si vif que Dieu fût aimé de ses chers malades et de tout l'univers, qu'elle entrait dans des transports semblables à ceux qu'on admire dans sainte Thérèse. « Quand donc, ô mon doux Jésus, s'écriait-elle un jour dans un de ses épanchements, quand donc serez-vous connu? Quand donc serez-vous aimé ! Si j'avais mille cœurs, je vous les donnerais pour que vous fussiez aimé davantage. Je dis plus : si j'étais propriétaire du ciel, si la sainte Vierge, tous les Anges et tous les Saints étaient à moi ; si je possédais

la terre tout entière avec toutes les âmes saintes qui l'habitent, les communautés religieuses, etc., si tout cela était à moi, ô mon Dieu, et que vous n'eussiez que vos seules perfections, alors, ô mon Maître, je vous donnerais de grand cœur toutes mes propriétés : le ciel et la terre, la sainte Vierge avec tous les Bienheureux. Oui, je vous donnerais tout cela, afin de vous engager à vous faire aimer des pécheurs. O bon Maître, ayez donc pitié de tant d'âmes qui se perdent ! O ravissante beauté, serez-vous toujours méconnue ? Ah ! Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Que voulez-vous de moi pour fléchir votre courroux ? Je vous ai déjà tout donné : je n'ai plus rien. A ma profession, je vous ai donné ma volonté, mon cœur, mon âme, mon corps, ma vie, mes forces. Dernièrement je vous ai donné le mérite même de mes œuvres satisfactoires en me consacrant à vous par votre sainte Mère, en qualité d'esclave. Il ne me reste plus rien. Mon cœur, ce me semble, n'a d'attache que pour vous. Mes habits même et ma nourriture ne sont pas à moi : tout appartient à la communauté. Je n'ai plus que la voix qui me reste pour crier miséricorde, pour moi et pour les pécheurs. Eh bien, mon Maître, je vais faire usage de cette voix, et vous demander le salut de tant de millions de pécheurs. Hélas ! mon impuissance augmente ma douleur. O mon Dieu, que n'êtes-vous donc aimé ! »

Ne se lassant point de crier, dans le désir de faire aimer son Dieu et d'obtenir ce qu'elle demande, elle poursuit ainsi : « Si vous trouvez quelque chose en moi qui vous soit agréable, ah ! prenez-le bien vite, Seigneur ; et si ma mort doit vous glorifier, retirez-moi du monde ; si mes souffrances vous étaient un objet de complaisance, ô mon Maître, faites-les pleuvoir sur moi, pourvu toutefois que vous veniez aider ma faiblesse. Oui, mon Jésus, je vous donne et vous abandonne tout, sans exiger ni paiement, ni récompense, ni intérêt : votre gloire, voilà tout ce que je veux. »

Où trouver des sentiments plus beaux ? C'est ainsi que cette vierge innocente et pure plaidait la cause de Dieu même, s'offrant en holocauste pour se faire aimer. Son zèle l'enflammant toujours davantage, elle éprouvait comme des accès de l'esprit apostolique. Elle eût voulu se répandre dans le monde entier, pour y porter le feu dont elle était dévorée. Mais, se voyant retenue dans un cloître, elle s'écriait : « Oh ! que l'impuissance est une cruelle barrière ! Voir tant d'âmes qui se perdent, et vivre dans un petit coin, n'est-ce pas là une douleur plus sensible que le martyre ? Par une sainte vocation, je dois me restreindre et prier en silence. Je voudrais faire entendre ma voix aux quatre coins de l'univers pour dire à tout le monde combien Dieu mérite qu'on l'aime. Mais, puisque je dois rester cachée, volontiers je me cache ; mais, en me cachant, je vais tâcher de suppléer par mes prières à ce que je ne puis faire par mes paroles. Si je n'avais la prière pour me consoler, ma peine serait sans remède : mais la prière adoucit tous les chagrins. »

Se reportant ensuite sur le passé, elle se reprochait de n'avoir pas suffisamment employé cette arme toute-puissante de la prière. « Quelquefois, dit-elle, je suis dans une telle oppression que je ne sais que faire. Je me transporte d'avance au jugement de Dieu, et il me semble entendre mon juge qui me demande compte des prières que j'aurais dû faire pour les pécheurs, et que je n'aurai pas faites. Alors je sens combien je suis coupable. La douleur de mes péchés devient plus profonde. Je me jette avec confiance et amour dans les bras de Dieu. Parfois ma prière devient si forte, ce me semble, lorsque je l'unis à celle de Jésus et de Marie, que j'ai peine à me contenir. Je suis obligée de gémir et de soupirer comme une pauvre désespérée : les larmes coulent de mes yeux, sans effort, ni violence. C'est surtout devant le très-saint Sacrement que j'éprouve ces sentiments, ou bien le soir après matines.

Je gémis d'être obligée de prendre tranquillement mon repos, tandis que tant d'âmes dans la nuit même tomberont en enfer. Pour me soulager, je ferme la porte de ma petite cellule, et je prie jusqu'à ce que le sommeil vienne me surprendre. » Puis, entrant plus avant dans le secret de sa prière, elle ajoute : « Ce n'est pas moi-même qui prie, mais c'est Jésus qui prie en moi. Étant ainsi seule, sans crainte d'être entendue de mes sœurs, je crie vers Dieu, je me lamente, je tâche de fléchir sa colère; et voilà que par sa grâce j'ai trouvé le moyen de rendre ma prière toute-puissante, qui est de l'unir à celle de Jésus, et ensuite de présenter au Père Éternel les plaies et le sang de son Fils. »

Des prières si ardentes et si continuelles ne pouvaient manquer d'être exaucées, comme nous allons le voir.

CHAPITRE VII

Guérisons et conversions opérées pendant le séjour de la sœur Coulombe à Saint-Patrice. — Elle est rappelée à la communauté.

Il est écrit que *la prière assidue du juste est très-puissante devant Dieu* (1). On ne sera donc point étonné que la prière si humble, si fervente, si persévérante de la sœur Coulombe ait opéré des conversions et des guérisons extraordinaires pendant qu'elle exerçait son office auprès des malades. Dans l'impossibilité de les rapporter toutes, nous nous bornerons à en citer quelques-unes qui pourront faire juger des autres.

Voici d'abord ce que raconte à ce sujet, quelque temps après la mort de la sœur, un forgeron qui avait été soigné par elle à l'hôpital Saint-Patrice. « C'était, dit-il, en 1858. J'exerçais mon métier de forgeron, lorsqu'il

(1) S. Jac., V, 16.

m'arriva de marcher sur un fer rouge qui à l'instant brûla mon soulier et m'attaqua le pied, au point qu'il se forma douze plaies qui me firent horriblement souffrir pendant des années entières. Durant ce temps, j'eus recours à plusieurs médecins célèbres de Toronto, de Québec et de Montréal; mais, n'éprouvant aucun soulagement, je pris le parti d'aller à l'hôpital Anglais, sachant qu'il y avait là de très-bons docteurs. Ils me déclarèrent tous que le mal était incurable, et qu'il fallait nécessairement subir une amputation. Ne pouvant m'y déterminer, je partis et me fis admettre à l'hôpital Saint-Patrice, où la sœur Coulombe était pharmacienne. Le docteur me visita et me reconnut, se ressouvenant de m'avoir déjà vu à l'hôpital Anglais, et il me dit, comme tous les autres, qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, et qu'il fallait consentir à me faire couper la jambe. Après la visite du docteur, la sœur Coulombe vint me voir, et me dit qu'elle pensait que si je m'adressais à saint Joseph avec une grande confiance, il me guérirait certainement, et elle ajouta : « Je vais « faire une neuvaine pour votre guérison ; faites-la de « votre côté avec moi, et vous verrez que vous vous en « trouverez bien. » Je suivis son avis. Je fis la neuvaine, et le huitième jour je pus me chausser, ce que je n'avais pas fait depuis deux ans. Quinze jours après, mon pied était parfaitement guéri, et depuis cette époque je n'ai pas éprouvé la moindre douleur. Je dois cependant faire remarquer deux choses : la première, c'est que, quoique la sœur Coulombe sût que les remèdes ne pouvaient me guérir, selon que l'on me l'avait déclaré tant de fois, elle ne laissait pas cependant que de me faire les applications prescrites par les docteurs; la seconde, c'est que toutes les fois que la sœur Coulombe pansait ou qu'elle brûlait mes plaies, ou qu'elle m'appliquait quelques remèdes, j'éprouvais quelque chose qui n'était pas ordinaire : je sentais un soulagement tout particulier pendant le pansement et

une certaine fraîcheur qui me faisait grand bien. J'en étais d'autant plus surpris que je savais très-bien que ce soulagement ne pouvait être l'effet des remèdes, puisque lorsque d'autres me pansaient, ce qui arrivait de temps en temps, les mêmes applications me causaient les douleurs les plus vives. Je ne suis pas seulement redevable à cette bonne sœur de la guérison de mon mal, je lui dois encore mon retour à Dieu. »

Lorsque la sœur Coulombe ne pouvait réussir à guérir ses malades, Dieu le permettant ainsi pour leur bien, elle tâchait du moins d'obtenir leur conversion. Un jeune homme de bonne famille était retenu depuis longtemps à l'hôpital pour une plaie considérable qu'il avait à l'épaule, et qui lui occasionnait de grandes souffrances. Voyant que les docteurs ne pouvaient le guérir, il résolut de recourir à Dieu, disant tout haut à une sœur : « Ma sœur, je désespère des médecins de la terre, je vais recourir à Celui du ciel ; mais je désire que ma sœur Coulombe prie avec moi. » Là-dessus, il se mit à parler de cette sœur avec enthousiasme. « Oh ! disait-il, quel trésor vous avez là ! quelle sainte religieuse ! » Il avait eu l'occasion de l'apprécier, car c'était elle qui le pansait, et, selon sa coutume, elle lui adressait toujours pendant cette opération quelques paroles qui tendaient à le consoler, à l'élever à Dieu, et à lui faire espérer de ce céleste médecin sa guérison. En même temps elle ne cessait de prier pour lui. Ses efforts ne furent pas vains. Si elle ne parvint pas à guérir tout à fait sa plaie, par les soins qu'elle prit de son âme, elle réussit à obtenir de lui un grand changement de vie, au point de le faire se résigner parfaitement à la volonté de Dieu, et de lui faire supporter son mal avec des sentiments vraiment chrétiens.

Une conversion plus remarquable encore fut celle d'une jeune Irlandaise. Elle avait quitté son pays natal, et était venue à Montréal seule et sans parents. C'était en 1856. Elle fut admise à l'hôpital au mois d'août de

la même année. Dans la traversée, elle avait attrapé les fièvres malignes, dont elle n'avait pu se rétablir. Cette personne était presque inabordable ; d'un caractère difficile, et aigrie par le mal, elle était mécontente de tout ce qu'on lui donnait, et murmurait sans cesse contre les sœurs. Touchée de compassion pour cette pauvre malade, la sœur Coulombe lui prodigua ses soins avec une bonté de mère, pansant son dépôt de fièvre avec autant de charité que d'assiduité, et n'épargnant rien pour la soulager. Pendant qu'elle était ainsi auprès d'elle, elle lui adressait des paroles si douces et si insinuantes, qu'en peu de temps elle finit par gagner sa confiance et même son affection. La voyant ainsi disposée à son égard, la sœur profita de cet heureux changement pour l'instruire, mettre dans son cœur des sentiments chrétiens et la disposer à faire sa première communion. La pauvre malade fit, en effet, sa première communion. Ce fut le jour de Noël. Les dispositions qu'elle y apporta, les sentiments qu'elle manifesta alors, firent sur les sœurs une si grande impression, qu'elles ne pouvaient s'empêcher d'en témoigner leur surprise. « Il n'y a, disaient-elles dans leur humilité, que la sœur Coulombe qui ait pu faire cela. » Non contente de l'avoir ainsi remise dans le bon chemin, la sœur continua à cultiver cette âme qui lui devenait de plus en plus chère, l'exhortant à souffrir avec patience et à se bien soumettre en toutes choses à la sainte volonté de Dieu. Notre-Seigneur bénit visiblement un zèle si pur, en opérant un changement extraordinaire dans cette jeune fille qui devint douce comme un agneau, patiente, soumise, et supporta ses cruelles douleurs avec une résignation héroïque, tellement qu'elle édifiait toutes les personnes qui l'approchaient. La confiance qu'on avait en ses prières devint bientôt si grande, qu'on lui recommandait des affaires difficiles, la guérison ou la conversion des malades ; et presque toujours on ressentait les heureux effets de son intercession. Le lit de

cette bonne fille était placé près de la petite chapelle où reposait le saint Sacrement. Elle passait une grande partie des nuits à prier, s'unissant à Notre-Seigneur dans ses adorations et ses demandes. Elle persévéra dans ces admirables dispositions jusqu'à sa mort, qui fut accompagnée de signes non équivoques de prédestination.

Vers le même temps on apporta à l'hôpital un autre malade qui devait y trouver, sinon la vie du corps, au moins celle de l'âme. C'était un petit garçon âgé de dix ans environ. Un jour, comme il s'amusait chez ses parents avec un enfant un peu plus jeune que lui, celui-ci prit un fusil armé qui se trouvait sous sa main et coucha en joue son compagnon. La détente partit, et le coup blessa grièvement l'enfant à la jambe. Cet enfant fut transporté à Saint-Patrice. Dès la première inspection, les docteurs de l'hôpital prononcèrent qu'il fallait procéder à l'amputation. Le pauvre enfant ne pouvait s'y résoudre. Son père, qui l'avait accompagné à Saint-Patrice, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le sauver, l'abandonna à la volonté des médecins, qui déclarèrent de nouveau qu'il n'y avait pas d'autre chose à faire que de lui couper la jambe. La sœur Coulombe, prévoyant que probablement il mourrait pendant une opération si pénible et si douloureuse, songea à le préparer à sa première communion, qu'il n'avait pas encore faite. Comme toujours, elle réussit si bien, que cet enfant qui était auparavant très-dissipé, et, au dire de ses parents, presque incorrigible, devint un petit ange de paix, de douceur et d'abandon à la volonté de Dieu. Dès ce moment il ne fit plus que prier. Il avait presque toujours son chapelet à la main, disant quelquefois en souriant à la sœur Coulombe : « Ma sœur, j'ai dit aujourd'hui quatre chapelets, trois pour moi, et un pour vous. » Il faisait nuit et jour des oraisons jaculatoires, selon que la sœur lui avait recommandé, ne se lassant point de s'entretenir avec Dieu. Un bon frère de Saint-Joseph, de la communauté de Saint-Laurent, qui était alors malade

dans le même hôpital, a déclaré qu'il prenait plaisir à se mettre à côté de lui pour s'édifier. Cet heureux enfant fit sa première communion avec les sentiments de la joie la plus vive. On lui donna aussi les saintes huiles avant l'opération, à laquelle il consentit pleinement, s'abandonnant entièrement à la discrétion des médecins. « Je consens à tout, disait-il avec un doux sourire; je consens à me faire couper la jambe, et à mourir, si le bon Dieu le veut. » Il ne demandait qu'une chose, c'est que la sœur Coulombe et son confesseur fussent à côté de lui. Animé de si beaux sentiments, il présenta sa jambe aux médecins, et supporta avec une patience angélique les douleurs d'une opération si cruelle, dont la seule pensée le faisait frémir auparavant. Cette opération réussit assez bien; mais peu de jours après se déclara une hémorragie qui l'emporta le quinzième jour après sa première communion. Sa joie ne le quitta pas un instant : « Annoncez à maman, disait-il, que je suis content de mourir, que je prierai Dieu pour elle dans le ciel. » Il voulait avoir toujours auprès de lui sa chère sœur Coulombe, qui l'avait instruit et qui lui avait appris à aimer Dieu. Quand elle était absente, il regardait autour de lui d'un air inquiet, disant : « Où est ma sœur Coulombe? » — « Ah! que je suis content, ajoutait-il dans ses derniers moments! je quitte la terre, et je m'en vais au ciel. » Il s'envola, en effet, dans le sein de Dieu, laissant tout le monde attendri et profondément touché des beaux sentiments qui l'animaient.

Parfois, c'étaient des familles entières que la Providence conduisait à cet hôpital pour les faire résoudre aux plus grands sacrifices. « Je me souviens, dit une personne qui fréquentait cet établissement, qu'un soir on avait amené à l'hôpital un Allemand avec sa femme, qui venaient d'arriver tous deux à Montréal dans le plus triste état, avec d'autres émigrants de leur pays. Ils avaient pris le choléra dans la traversée, et on se

hâta de les transporter à Saint-Patrice. Ils laissaient en ville leurs six enfants, qui furent recueillis par un père jésuite allemand. Vers cinq heures du soir, nous vîmes arriver tous ces pauvres enfants, conduits par ce bon Père qui les ramenait auprès de leurs parents. A leur arrivée, ce fut une scène des plus déchirantes. Nous étions émues jusqu'aux larmes, en voyant ces pauvres petites créatures, pleurant, se lamentant et demandant à voir leur père et leur mère. Ce fut la sœur Coulombe qui les reçut, et c'était pour elle une belle occasion d'exercer sa charité. Elle accueillit cette famille éplorée avec une tendresse vraiment touchante. Elle conduisit les enfants auprès de leurs parents, qui étaient déjà à l'extrémité, mais conservant encore toute leur connaissance. Pauvres gens ! ils ne pouvaient se résigner à mourir, et surtout à laisser leurs petits enfants abandonnés sur une terre étrangère, et sans aucun secours. La mère principalement déchirait le cœur par ses lamentations. « Chère sœur, disait-elle à la sœur Coulombe, pensez-vous qu'il soit possible à une mère de laisser ainsi ses enfants? — Sans doute, Madame, reprit la sœur, il est bien dur et bien pénible pour vous de vous séparer ainsi de vos enfants et de les laisser; mais pensez-vous qu'il ne fut pas plus dur à la sainte Vierge de se séparer de son divin Fils? D'ailleurs ne savez-vous pas qu'il est un Dieu qui se nomme et qui est le père des orphelins? Ne saura-t-il pas prendre soin de vos enfants ? Pourquoi vous désolez-vous donc? Avez-vous peur de les remettre entre ses mains ? » Par ces paroles et d'autres semblables, elle réussit à consoler cette pauvre famille. Le père et la mère firent leur sacrifice; ils se résignèrent à la volonté de Dieu, et moururent en paix, abandonnant ces chers petits à la divine Providence, mais comptant surtout sur la charité de la bonne sœur qui leur avait donné un si bon espoir.

Combien d'autres traits de cette charité admirable ne pourrait-on pas citer, bien que l'humilité de la

sœur Coulombe travaillât avec une merveilleuse adresse à cacher ses bonnes œuvres ! Grand nombre de personnes ont avoué à ses parents, depuis sa mort, qu'elles lui devaient leur guérison. « Nous étions malades à Saint-Patrice, disent plusieurs, et les remèdes ne nous faisaient rien. Cette bonne sœur se mettait alors à commencer des neuvaines à la sainte Vierge et à saint Joseph, pour que le bon Dieu bénît les remèdes. Nous nous unissions à elle. A la fin de la neuvaine, nous nous trouvions guéris, à notre grande surprise. Quand nous la voulions remercier de notre guérison : « Remerciez plutôt le bon Dieu, disait-elle, car c'est lui qui a tout fait ; souvenez-vous surtout que la meilleure action de grâces que vous puissiez lui offrir, c'est de le servir mieux que vous ne l'avez fait. »

Dieu, qui exauçait si bien les prières qu'elle faisait pour les autres, ne pouvait manquer de prendre soin d'elle, lorsqu'elle lui recommandait sa propre santé. Il fit un vrai miracle en sa faveur. « Dans sa dernière maladie, elle témoigna un jour, rapporte une des sœurs, le désir de voir honorer davantage dans la communauté les fondateurs et les fondatrices de l'institut. « Pour moi, disait-elle, j'ai toujours eu envers eux une vive confiance, et j'ai obtenu une grande faveur par l'intercession de M. de la Dauversière. Pendant mon séjour à Saint-Patrice, il m'était venu un mal au genou, qui me gênait beaucoup pour marcher et commençait à m'inquiéter. Je m'adressai à M. de la Dauversière ; je fis une neuvaine en son honneur, en préparation à l'anniversaire de sa mort. Je fus bien plus mal pendant les neuf jours ; mais, à la fin, je fus entièrement guérie, et j'en rendis à Dieu mille actions de grâces. »

Si les catholiques avaient à bénir Dieu des heureux effets de son zèle et de ses prières, les protestants eux-mêmes n'avaient pas moins à s'en féliciter. Comme l'hôpital Saint-Patrice était ouvert à tout le monde, il en venait beaucoup, soit voyageurs, soit émigrants,

soit employés de la compagnie du Grand-Tronc, qui occupait alors bon nombre d'ouvriers à la construction du pont Victoria. Les sœurs prodiguaient indistinctement à tous ces malades les soins de la charité la plus tendre. Ceux-ci en étaient vivement touchés. Tous leurs préjugés contre une religion qui inspire une charité si désintéressée et si cordiale se dissipaient d'eux-mêmes. Ils ne pouvaient revenir de leur surprise, en voyant d'une part tant d'empressement, et de l'autre tant d'abnégation ; aussi plusieurs demandaient-ils à se faire instruire, et à embrasser une religion qui pousse à de pareils dévouements. La sœur Coulombe était alors au comble de ses vœux. Elle se multipliait pour se rendre aux désirs de ces pauvres malades, qu'elle aimait comme ses frères. Mais, attendant plus du Ciel que de ses propres efforts les secours dont elle avait besoin, elle redoublait ses prières, persuadée que ce n'était pas sans dessein que Dieu avait amené ces chers dissidents dans cette maison.

Un jour arriva du fond des États-Unis un jeune comédien attaché au cirque, où il s'était cassé une jambe en amusant le peuple. Cette proie revenait naturellement à la sœur Coulombe, qui était toujours chargée des pansements, pour lesquels elle avait une grande dextérité. Elle s'empressa donc de soulager ce malade; mais, en s'occupant de son corps, elle ne négligea pas son âme. Elle lui représenta tout ce que sa profession avait de triste et de dangereux. Comme il n'avait aucune religion, faisant profession ouverte d'athéisme, et ne parlant que de ce qu'il appelait la nature, et jamais de Dieu, la sœur avait un libre champ pour son zèle. Mais, imbu de préjugés que des passions trop longtemps écoutées n'avaient fait qu'enraciner, ce jeune homme se méfiait de tout. Malgré le bon accueil qu'il avait reçu, il se regardait dans cette maison comme dans un pays ennemi, où il fallait tout craindre. La sœur ne se rebuta point. Elle avait

d'ailleurs vu des changements si surprenants, des miracles de grâce si prodigieux, depuis qu'elle s'était consacrée au service des malades, qu'elle s'était enhardie à tout espérer de la miséricorde de Dieu. Ne voulant pas toutefois attaquer de front ce pauvre pécheur, de peur de lui faire de la peine, et aussi pour ne point s'exposer à échouer dans son entreprise, elle eut l'idée de mettre la sainte Vierge de son côté, en faisant prendre à son patient, sans le lui dire, quelques gouttes de l'eau miraculeuse de la Salette. Sa compagne de salle, qui avait été consultée, et qui connaissait la prudence de la sœur Coulombe, sa réserve envers les malades, afin d'éviter tout ce qui sentait le prosélytisme, approuva l'expédient. Aussitôt la sœur Coulombe se met à préparer de son mieux une bonne petite prise, très-agréable au goût, en y mêlant une ou deux gouttes de son eau de la Salette. Quand elle fut prête, elle fut la présenter au malade, accompagnant le tout de prières ferventes, et présentant à Notre-Seigneur son désir ardent du salut de cette pauvre âme. Le malade hésita un peu à prendre la prise, y soupçonnant quelque mystère; mais enfin, l'ayant goûtée et la trouvant fort bonne, il la prit tout entière. Instantanément il se trouva mieux pour l'âme et pour le corps. Il dormit tranquillement la nuit, et, le lendemain, il n'était plus reconnaissable : il était devenu affable, poli, bien avenant avec les sœurs, ne conservant plus de préventions. Surpris de lui-même, il dit en souriant aux sœurs : « Qu'avez-vous donc mis dans cette prise qui m'a fait tant de bien? — Que vous importe? répondit la sœur Coulombe; vous avez toujours bien dormi, et cela ne vous a pas fait de mal. » Elle avait bon espoir; mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, permit que ce jeune homme se rétablît et quittât l'hôpital sans avoir mis la dernière main à l'œuvre de sa conversion. La sœur s'en consola, mais non sans peine, en pensant qu'elle avait du moins

réussi à rapprocher cet infortuné de la religion, et que peut-être ces premiers germes de grâce déposés dans son cœur ne seraient pas perdus, mais porteraient leurs fruits en leur temps.

Quand il eut quitté la maison, la sœur Coulombe et sa compagne se plaignirent familièrement à Dieu de ce qu'il avait laissé s'éloigner ce cher frère sans l'avoir entièrement converti. « Eh bien, disaient-elles, pour celui-là vous allez nous en donner quatre ou cinq autres. » Et, en effet, il s'en présenta plusieurs dans l'espace de trois mois, parmi lesquels quatre se convertirent d'une manière tout à fait frappante. Le dernier surtout, qui n'avait pas encore été baptisé et qui n'avait reçu aucune instruction religieuse, donna beaucoup de consolation. Il avait été confié dès son arrivée à la sœur Coulombe. Obligée souvent de le panser, et voyant son âme plus malade encore que son corps, elle ne manqua pas de tourner ses pensées vers Dieu. Elle lui rappela, dans les termes les plus touchants, combien il était bon, quel plaisir il y avait à l'aimer et à le servir. Entendant pour la première fois des choses si belles, le malade y prit goût. Frappé d'ailleurs des soins assidus qu'on lui donnait, il demande à connaître cette religion dont il n'avait jamais entendu dire que du mal. C'est alors que la sœur Coulombe se montra vraiment apôtre: se tenant au chevet du lit de son malade, elle lui rappelait que, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu, il ne pouvait y avoir qu'une seule et même religion; que cette religion était la religion catholique, à laquelle avaient appartenu toutes les sectes qui s'en étaient séparées pour se faire une religion à leur mode; que dans cette religion catholique seule il y avait une même foi, un même chef: en un mot, qu'elle avait tous les caractères de vérité marqués dans les saints livres; et elle le lui prouvait avec la plus grande facilité. C'en était plus qu'il ne fallait pour une âme touchée de la grâce, et qui cherchait sincèrement

Dieu. Toutes ses difficultés disparurent comme par enchantement. Une seule cependant restait : c'était celle de la confession. Alors la sœur, montrant à son cher patient comment la confession avait été de tout temps en usage, et combien elle était douce et facile, n'eut pas de peine à vaincre ses répugnances et à dissiper ses objections. « Toutefois, lui dit-elle, si vous voulez vous faire catholique et recevoir le baptême, vous n'êtes pas obligé de vous confesser, car le baptême efface tous les péchés. Mais si la confession ne vous est pas nécessaire, elle vous sera très-avantageuse pour vous exciter à la contrition, sans laquelle il n'y a point de pardon. » Le malade, ouvrant les yeux à l'évidence, ne balança plus. Il déclara qu'il voulait se faire catholique. Il consentit même à se confesser avant son baptême, qu'il reçut le Samedi saint. La sœur Coulombe goûta ce jour-là une joie si vive, en voyant le retour de cette pauvre brebis dans le bercail, que longtemps après elle disait à la sœur qui l'avait assistée dans cette occasion : « Vous rappelez-vous les heureux jours que nous avons passés ensemble? Quel bonheur, n'est-ce pas, nous avons goûté le Samedi saint ! »

Il arrivait cependant assez souvent que plusieurs malades s'en retournaient, après avoir recouvré la santé du corps, sans avoir recouvré celle de l'âme. Alors la sœur Coulombe était inconsolable. Elle l'était encore davantage, lorsqu'elle voyait mourir de pauvres protestants sans avoir reconnu la fausseté de leur religion. Un jour qu'un de ses malades était mort de la sorte, elle faillit en mourir elle-même de douleur. « Est-il possible, disait-elle, qu'il soit mort dans la disgrâce de Dieu ? » Elle allait et revenait à la chapelle des morts, le regardait comme si elle eût voulu le rappeler à la vie. Tant que le malade avait vécu, elle n'avait cessé d'espérer. Elle allait chercher les sœurs, et, les amenant près de lui : « Voyez, disait-elle, s'il n'est pas digne de toute votre compassion, ce pauvre homme?

Voyez son âme, qui s'en va dans l'autre monde. Ah! je sacrifierais volontiers toutes les jouissances du paradis pour la gagner à Jésus-Christ! » Puis elle disait à saint Joseph, avec une simplicité qui faisait rire les sœurs : « Bon père, si vous ne convertissez pas ce malade, emmenez-le ailleurs; je ne veux pas qu'il meure ici. » Elle faisait pour lui le Chemin de la Croix, offrait la sainte communion, allait même jusqu'à abandonner en sa faveur le mérite de toutes ses bonnes œuvres pendant plusieurs jours, engageant ses sœurs à en faire autant. Il n'y avait nul moyen qu'elle n'employât pour obtenir ce qu'elle souhaitait si ardemment. Mais Dieu, dont les grâces sont comptées, avait épuisé en faveur de celui-ci la mesure de celles qu'il devait lui accorder. Il mourut donc dans son obstination.

C'est ainsi que la sœur Coulombe et ses compagnes remplissaient les devoirs de sœurs hospitalières. Dieu donnait de grandes bénédictions à leurs travaux, parce qu'ils étaient fécondés par la prière et fondés sur l'esprit d'anéantissement. C'est ce que témoigne la sœur Coulombe elle-même dans une lettre que sa supérieure l'avait chargée d'écrire aux sœurs hospitalières de France, à l'occasion de la distribution des offices. « Pour remplir ces offices, disait-elle, nous serions au désespoir, si nous nous arrêtions à considérer notre faiblesse. Mais ce qui ranime notre confiance, c'est que nous attendons tout du divin Maître, qui, comme nous le voyons par le choix qu'il a fait de nous, se sert de ce qu'il y a de plus faible pour opérer ses œuvres. Et quand même nous ne ferions d'autre bien cette année que de faire admirer la puissance et la miséricorde de Dieu, qui emploie d'aussi pauvres instruments pour faire ses ouvrages, nous serions contentes Dans cet hôpital, il nous vient des malades de tous les pays : il s'en est trouvé de sept nations différentes à la fois. Voilà comment Dieu a permis que cette belle maison, si bien située, destinée à servir aux anabaptistes, soit devenue

un lieu de refuge pour les malades et les affligés, du milieu desquels s'élèvent vers le ciel tant de voix reconnaissantes qui bénissent Dieu de trouver ici un asile. »

En effet, un grand nombre d'âmes égarées sont venues trouver dans cet hôpital la santé de l'âme et du corps, et souvent la grâce de bien mourir. Ce qui faisait dire à M. le chapelain, témoin de tant de conversions, que Dieu se plaisait à y conduire de pauvres pécheurs, afin qu'après une vie bien orageuse, passée dans le péché, ils eussent le temps et la grâce de se reconnaître. Ces grands biens semblent avoir été pressentis par Mgr de Montréal, qui écrivait de Paris à la supérieure, en 1855, ces paroles remarquables : « Portez vos regards dans le lointain, et voyez ces pauvres âmes qui, attirées par la charité catholique et religieuse, se détourneront des voies de l'erreur pour entrer dans celle de la vérité. Comprenez bien que ces âmes égarées ne voudraient pas d'abord écouter le prêtre, que même elles s'en défient et le fuient. Mais il n'en est pas ainsi de l'hospitalière qui soigne le corps de ce pauvre malade. En reconnaissance des soins qu'il reçoit, il lui ouvre son cœur, il l'écoute, il la croit, il se courbe devant elle. Il lui faut, en présence de son dévouement, admirer et aimer une religion qui inspire de si sublimes sentiments. »

Cependant, quelque utile que fût l'hôpital Saint-Patrice, et quelque glorieux qu'il fût à la religion, il n'entrait pas dans les vues de la Providence de le conserver longtemps, et, après huit années d'existence, il devait se confondre avec celui de la ville, dans le grand hôpital du Mont-Sainte-Famille, immense établissement nouvellement construit, où les sœurs hospitalières, désormais réunies en une seule maison, continuent, sur une plus vaste échelle, sans diviser leurs forces et en se conformant à l'esprit de leurs règles, les merveilles de leur dévouement. C'est là qu'il nous faut suivre maintenant la sœur Coulombe.

LIVRE SIXIÈME

RETOUR DE LA SŒUR COULOMBE A LA COMMUNAUTÉ — SA MORT

CHAPITRE I

La sœur Coulombe est nommée première pharmacienne. — Comment elle s'acquitte de son emploi. — Désir immense qu'elle a de devenir sainte.

La suppression de l'hôpital Saint-Patrice étant donc décidée, la supérieure rappela les sœurs de cet hôpital. Elles quittèrent cet établissement le 12 mai 1860, et y furent remplacées par les sœurs de la Congrégation, qui ont établi là, comme on l'a dit, un magnifique pensionnat. Le nouvel Hôtel-Dieu du Mont-Sainte-Famille n'étant pas encore en état de recevoir toutes les sœurs, celles de Saint-Patrice revinrent à la communauté, qui était encore à l'ancienne maison de la ville, dans ce vieil Hôtel-Dieu qui, depuis plus de deux cents ans, a produit tant d'héroïnes de la charité chrétienne.

Malgré la joie de rejoindre ses sœurs dans la maison mère, la sœur Coulombe ne quitta pas sans une peine sensible l'hôpital Saint-Patrice, où elle avait reçu tant de grâces, et où Notre-Seigneur lui avait donné bien plus que le centuple de ses nombreux sacrifices. Elle fut plusieurs jours à se remettre de son émotion; mais son grand esprit d'abnégation et de conformité à la volonté de ses supérieurs lui fit supporter avec résignation cette nouvelle épreuve.

Le 4 septembre suivant eurent lieu, selon l'usage, les élections. Notre-Seigneur, qui voulait faire éclater aux yeux de toute la communauté le mérite et les vertus de la sœur Coulombe, permit qu'elle fût nommée première officière à la pharmacie. Sa surprise fut extrême en se voyant élevée à cette charge importante, qu'elle regardait comme bien au-dessus de sa capacité et de son mérite. Jusque-là elle avait travaillé en second, et s'était toujours estimée heureuse de pouvoir ainsi pratiquer l'obéissance en remplissant des fonctions subalternes. Et à présent elle se voyait tout à coup chargée d'un des principaux offices, et peut-être du plus difficile qu'il y eût dans la maison, à cause des relations fréquentes et multipliées que la pharmacienne doit avoir avec toutes sortes de personnes, soit du dedans, soit du dehors. Les élections terminées, elle alla trouver la supérieure, la remerciant humblement de la confiance qu'elle voulait bien lui témoigner. « Mais vous savez bien, notre mère, lui disait-elle, que je ne suis propre à rien. Vous me donnez un office où il faudra toujours commander, moi qui n'ai jamais su que suivre la direction des autres. De plus, je n'ai ni santé, ni capacité; je n'ai pas de mine, ni d'extérieur. Je ne sais ce que vont dire messieurs les médecins: ils vont être bien contrariés. Cependant je suis entre vos mains; faites ce qu'il vous plaira. » La supérieure lui répondit: « Allez, ma sœur; que cela ne vous occupe pas. Prenez votre office; ne cherchez qu'à plaire à Notre-Seigneur, et à être utile à nos chers malades. » La sœur ne répliqua point; mais, saluant respectueusement la supérieure, elle s'en alla devant le saint Sacrement, où elle s'offrit à Notre-Seigneur et consacra son office à la très-sainte Vierge, en lui demandant sa bénédiction.

Cette divine Mère la bénit, en effet. Les succès éclatants dont Dieu couronna ses travaux prouvèrent bien que c'est en obéissant que l'on apprend à bien commander; car, de l'avis de la supérieure et des sœurs,

jamais office ne fut mieux rempli que celui-là. Tout se faisait sans bruit et dans un silence parfait. Jamais on ne l'entendait se plaindre des fatigues et des tracasseries qui sont inévitables quand on a à répondre à tant de personnes. Elle avait, en effet, comme on l'a dit, à traiter, non-seulement avec ses compagnes d'office et toutes les sœurs des salles, avec les malades, mais encore avec les personnes du dehors qui venaient à la pharmacie chercher des remèdes, avec les docteurs et enfin avec les étudiants en médecine qui accompagnaient ces docteurs dans leurs visites. Dans toutes ces occupations extérieures, la sœur Coulombe s'exécutait gaiement, et, malgré son attrait pour la prière et pour la visite au saint Sacrement, jamais on ne la vit manquer à aucun de ses devoirs pour satisfaire sa dévotion, bien persuadée que la meilleure prière pour elle, c'était l'accomplissement de ses fonctions.

Elle traitait ses compagnes d'office avec douceur et cordialité, sans leur rien passer toutefois, leur faisant la correction toutes les fois que c'était nécessaire. Elle disait naïvement : « Si quelque chose ne va pas bien, j'aime mieux le dire tout de suite : c'est le moyen d'avoir la paix. » Elle les mettait à l'aise, et leur laissait la liberté de tout voir et manier dans son office, leur recommandant seulement d'user de ménagement et de précautions. On n'apercevait pas en elle l'ombre même de l'esprit d'égoïsme, de propriété ou de suffisance. Elle tenait la main au bon gouvernement de son département avec une grande sagesse, se montrant économe sans avarice, généreuse sans prodigalité, donnant de bonne grâce tout ce qu'elle pouvait donner. Aussi s'adressait-on à elle sans avoir à craindre aucun refus désagréable. Son extrême douceur ne l'empêchait pas pourtant d'être ferme dans l'occasion. Un jour, une de ses compagnes voulut faire un petit changement dans l'apothicairerie : « Je ne demande

pas mieux, dit-elle; mais auparavant je désire en parler à notre mère, afin de savoir si elle l'approuvera. » Sa complaisance envers les sœurs était sans bornes. Elle cherchait même à les égayer, mais toujours en les édifiant. Dans une soirée d'été, et pendant la récréation, comme elle préparait des remèdes avec une d'elles, un oiseau, qui était venu se percher sur un arbre voisin de l'apothicairerie, se mit à chanter. Sa compagne l'ayant fait remarquer à la sœur Coulombe : « Moi aussi, dit-elle, je l'ai remarqué, ce cher petit oiseau. C'est à son doux ramage que je dois ma conversion et le goût de la solitude. Il y a quelques années, faisant mon heure d'adoration à la paroisse, je l'entendis tout à coup chanter dans le jardin du séminaire. Cela me fit une telle impression, qu'à l'instant, je ne sais comment, j'éprouvai le dégoût du monde et de ses vanités, le mépris de toutes les choses créées. Je savourais le bonheur de la solitude, et j'enviais ses charmes et ses beautés. Il me semblait entendre Notre-Seigneur m'adresser du fond du tabernacle ces paroles : *Je conduirai l'âme dans la solitude, et là je parlerai à son cœur*. Je considérais le bonheur d'une âme qui, fidèle à la voix de ce divin Époux, se dépouille de tout, se quitte elle-même pour vivre cachée en Dieu. De fait, ajouta-t-elle, n'est-elle pas heureuse? Ah! les petits oiseaux sont en ce point bien plus sages que l'homme. Eux, ils ne s'attachent à aucun lieu; ils ne prennent que ce qui leur est nécessaire, et, quand ils ont trouvé leur pâture, ils s'envolent, remplissant les airs de leurs joyeux gazouillements, et remercient ainsi Celui qui leur a donné la vie. L'homme, au contraire, s'attache à tout, même à un brin de paille; il abuse de tout, et ne songe même pas à remercier Dieu de ses bienfaits. Tenez, ma sœur, fit-elle en riant, il vaut mieux pour nous imiter les petits oiseaux du bon Dieu. » Puis, reprenant son sérieux : « Qu'est-ce que l'estime du monde, les louanges des hommes, les plaisirs de la vie?

Une vapeur qui se dissipe. Qu'en restera-t-il à la mort? Laissons donc aux autres ces niaiseries. » C'est ainsi que, tout en édifiant ses compagnes, elle prenait à tâche de les récréer. « Notre-Seigneur, écrivait-elle un jour, m'a fait comprendre que ma conduite et mes manières extérieures ne doivent avoir rien d'austère, ni de rude ou de singulier, mais qu'au contraire je dois conserver une certaine gaieté qui d'ailleurs m'est naturelle, un abord aisé et ouvert, des manières simples et faciles, afin de mieux cacher mon secret sous ce voile de la vie commune. » Avec un air si avenant, la sœur Coulombe ne pouvait manquer de se faire aimer et de faire aimer la vertu. Aussi était-elle chérie de ses sœurs.

Elle ne l'était pas moins des malades ; car, bonne avec ses sœurs, elle l'était également avec eux. Le dévouement qu'elle avait montré pour ses pauvres patients à l'hôpital Saint-Patrice se déployait, dans ses nouvelles fonctions, avec une intensité et une ardeur toujours croissantes, parce qu'elle se voyait chargée d'une responsabilité plus grande ; et si elle commença à Saint-Patrice son sacrifice dans l'exercice de la charité, on peut dire qu'ici elle se consuma, puisqu'elle y dépensa le reste de ses forces et de sa santé. Jour et nuit, on la trouvait prête à voler au secours de ses chers malades. Elle semblait se multiplier pour se trouver partout. Bien que sa complexion, naturellement délicate, fût déjà notablement affaiblie, elle ne laissait pas à d'autres le soin de faire ce qu'elle pouvait faire elle-même, à moins qu'il ne s'agît d'un travail auquel il fallait admettre ses compagnes, afin de les exercer. « Quelle précaution, raconte une personne à même de la voir souvent, quelle charité n'employait pas la sœur Coulombe pour faire les pansements, sans égard aux répugnances de la nature? Elle se réservait les malades les plus difficiles et les plus dégoûtants, lavant leurs plaies, changeant leurs linges avec soin, et de si

bonne grâce qu'on eût dit qu'il s'agissait d'une chose très-agréable. Et en effet, par l'esprit de foi qui l'animait, elle tenait pour un grand honneur de panser en union avec la très-sainte Vierge, comme elle le disait elle-même, les plaies de Notre-Seigneur dans la personne de ses membres souffrants. Je l'ai vue quelquefois oindre de l'huile qui brûle devant la statue miraculeuse de Notre-Dame-de-Pitié les parties malades de ces pauvres affligés, les excitant avec une suavité toute céleste à mettre leur confiance en cette Mère de douleurs. C'était vraiment un spectacle édifiant de la voir les visitant tous les jours, leur témoignant sa compassion, écoutant leurs plaintes et leurs lamentations, puis leur adressant quelques mots d'encouragement et de consolation, les portant à souffrir leurs infirmités en esprit de pénitence et en union avec Notre-Seigneur. Toujours elle réussissait à les consoler, et quelquefois même à les guérir. Elle recommandait à ses compagnes, rapporte encore la même personne, de parler aux malades et de les égayer même, surtout en les pansant, afin de faire diversion à leurs douleurs et obtenir ainsi le moyen de mieux faire leur ouvrage. Souvent, disait-elle, les écouter, leur donner le temps de se décharger le cœur et d'exposer leurs peines, leur montrer de la compassion et de l'intérêt, vaut mieux pour eux qu'une bonne médecine. » Mais, si attentive qu'elle fût aux besoins du corps de ses chers malades, elle était, comme toujours, bien plus préoccupée de leur bien spirituel. Elle les engageait à prier, et s'unissait à eux. « Plus d'une fois, dit une de ses compagnes, en entrant dans la pharmacie, je l'ai trouvée priant avec quelque malade. C'était ordinairement une pauvre infortunée qui devait subir une opération douloureuse. Elle l'y préparait par une neuvaine, qu'elle faisait avec elle, l'invitant à descendre tous les jours à une certaine heure, où elle la trouverait seule. Alors elle ornait d'avance l'image ou la statue du saint ou de

la sainte qu'elles invoquaient, quelquefois même y tenait une lampe allumée durant toute la neuvaine. Pour ne point gêner ses sœurs dans leurs travaux, elle se servait pour toutes ces petites dévotions d'un cabinet attenant à la pharmacie. Elle y avait presque d'un bout de l'année à l'autre quelques objets de piété qu'elle ornait avec goût et symétrie, et qu'elle exposait à la vénération des visiteurs. Tantôt elle faisait le mois de l'Enfant Jésus; tantôt c'était le mois de saint Joseph, d'autres fois le mois de Marie, le mois du Sacré-Cœur. Quelquefois aussi, elle exposait les images de nos saints fondateurs et fondatrices, pour lesquels elle avait une affection toute filiale. Elle était heureuse quand on venait visiter sa petite chapelle. Elle y invitait tour à tour avec une joie enfantine les personnes de la maison, nos sœurs, et même les clercs médecins lorsqu'ils venaient pour quelque affaire à la pharmacie, ou que deux ou trois attendaient dans le parloir l'arrivée des autres. C'était un bonheur pour elle quand elle avait pu obtenir qu'on donnât ainsi à Notre-Seigneur, à la très-sainte Vierge ou aux saints quelque marque de dévotion et de piété. Mais sa joie était au comble, lorsqu'elle avait pu procurer la guérison et surtout la conversion de quelqu'un de ses malades. »

Ces chers malades, elle les aimait tant qu'elle s'oubliait pour eux et ne s'apercevait pas qu'elle était malade elle-même. Sa santé, en effet, commençait à s'altérer; mais la charité avait un tel empire dans cette âme qu'elle maîtrisait son corps, auquel elle ne pensait presque plus. « Je la voyais, rapporte une de ses compagnes d'office, se consumer pour ses malades, et si je voulais l'arrêter, elle me disait : « Non, non, je sais trop bien ce que c'est que de souffrir. » En effet, pour soulager les malades, elle aurait fait dix fois le voyage dans les salles sans se plaindre, luttant contre ses propres douleurs, qu'elle négligeait pour soulager celles des autres.

Elle avait aussi à soigner les prêtres malades, et même les ecclésiastiques du grand séminaire, qui, depuis la suppression de Saint-Patrice, étaient obligés de venir en ville. Tous ceux qui ont été là l'objet de ses soins, comme ceux qu'elle avait assistés à Saint-Patrice, ont conservé de ses vertus un précieux souvenir. Elle ne les voyait pourtant qu'autant que cela était nécessaire pour ses fonctions; mais, vénérant en eux la personne de Notre-Seigneur, elle les soignait avec un respect si profond, qu'ils en étaient grandement édifiés. Jamais elle ne leur parlait que de choses de piété, et encore brièvement; mais ce qu'elle disait faisait une impression si vive, qu'un jour un ecclésiastique nouvellement arrivé à l'hôpital disait après l'avoir entendue : « Quelle est donc cette sœur qui est aujourd'hui venue me voir? Oh ! si vous saviez les belles choses qu'elle m'a dites ! » Un prêtre qui était resté plusieurs mois dangereusement malade à l'Hôtel-Dieu, et qui par là même avait eu le temps d'apprécier la sœur Coulombe, écrivait après sa mort à une des religieuses de l'Hôtel-Dieu, les lignes suivantes : « La sœur que vous pleurez était une sainte. Elle m'a longtemps soigné à l'hôpital. Dieu l'a permis pour mon édification et pour mon bien spirituel. J'ai pu entrevoir les richesses intérieures de cette âme sainte qui brûlait sans cesse du feu divin. Que de vertus! que de perfections ! C'était un cœur vide des choses terrestres, mais tout plein de Dieu. Comme elle devait bien invoquer l'Esprit-Saint ! Et comme cet Esprit, docile à sa voix, devait se plaire à habiter en cette âme pure et la remplir de ses dons divins ! J'ai la douce confiance qu'après avoir pris un soin si charitable de mon misérable corps sur la terre cette servante de Dieu prendra les intérêts de ma pauvre âme dans le ciel, et m'obtiendra la grâce de remplir les fonctions de la dignité sublime dont je suis revêtu. »

La pharmacienne doit aussi avoir des rapports fréquents, comme on l'a dit, avec les personnes du dehors.

qui viennent la consulter ou acheter des remèdes. La sœur Coulombe leur donnait ses avis d'un ton ferme et assuré, répondait aux différentes questions nettement et sans hésitations, selon ses lumières et la grâce d'état que Dieu ne refusait pas à une âme si fidèle et si dévouée. Elle prenait même en certaines occasions un petit air d'importance qui faisait rire parfois sa compagne. Quand elles étaient seules, celle-ci lui disait par manière de plaisanterie : « Vraiment je vous admire! Vous avez l'air de faire l'entendue et de vous en faire accroire. — Croyez-vous donc que j'aime cela, répondait l'officière avec un aimable sourire! Oh! non ; mais voyez-vous, notre mère m'a dit de ne jamais paraître embarrassée sur rien, mais de payer de contenance, et de me présenter là comme une personne au-dessus de ses affaires, afin de conserver la confiance de ceux qui s'adressent à moi. Quelquefois je ne sais guère que répondre. Alors je me dis : Courage, mon âme ; l'obéissance en avant! Et puis Notre-Seigneur, qui est toujours prêt, ne se fait pas attendre ; un petit cri du cœur suffit pour qu'il m'inspire la réponse. »

Quant aux docteurs et aux étudiants que la sœur Coulombe voyait à l'apothicairerie ou qu'elle accompagnait dans les salles, ils étaient ravis de son air modeste et obligeant, comme aussi de son tact et de son intelligence pour la préparation et l'application des remèdes. Ils admiraient surtout sa générosité et son esprit de sacrifice. « Cette petite sœur, disaient-ils, se mettrait à l'eau pour ses malades. » Sa branche spéciale dans la pharmacie, c'étaient les pansements ; comme les médecins connaissaient son habileté en ces opérations, ils les lui abandonnaient facilement, avouant qu'ils ne pouvaient mieux faire qu'elle. La sœur profitait de cette confiance, pour leur adresser à eux-mêmes quelques mots propres à leur rappeler les pensées de la foi, à l'occasion de leur ministère auprès des malades, et d'ordinaire ces paroles produisaient leur effet. L'un

d'entre eux a témoigné combien il fut frappé d'un mot qu'elle lui dit, un jour qu'il passait auprès d'un mourant : « Docteur, voilà l'état où nous serons réduits! » Celui-ci feignit de ne pas faire attention; mais depuis il a avoué que cette simple parole avait produit sur lui une impression profonde. « Ne soyez pas surprise, disait-elle un jour à sa compagne, si je m'attaque ainsi quelquefois aux médecins : c'est que dans leur profession, s'ils la remplissent bien, ils peuvent en soignant chrétiennement les malades faire autant de fruit que les prêtres. » Elle se montrait à leur égard très-affable, très-polie, mais en même temps très-réservée, sans contrainte toutefois et sans affectation, leur montrant beaucoup de déférence et de dépendance dans l'administration des médicaments, ce qui les attachait à la maison et au service des malades. Elle exécutait fidèlement leurs prescriptions, et le lendemain, quand ils venaient faire leur visite, elle leur rendait compte des différents incidents qui pouvaient les intéresser. Aussi tous l'estimaient-ils, admirant dans cette petite sœur pharmacienne un tel ensemble de grâces, de talents et de vertus, qu'ils disaient d'elle : « Cette sœur a l'air d'une enfant de quinze à dix-huit ans; mais on lui en donnerait quarante; ou plutôt, elle a déjà la sagesse des anciennes sœurs. »

Avec les étudiants en médecine qui suivaient les docteurs à la visite des malades, elle était grave et modeste. Elle usait envers eux d'une grande douceur, mais dans l'occasion elle savait être ferme. Quoiqu'ils fussent en général d'une conduite honorable et d'une tenue parfaite quand ils accompagnaient les docteurs dans les salles, quelques-uns néanmoins étaient tentés de s'oublier, surtout dans certaines salles. Alors la sœur ne manquait pas de remplir son devoir. Elle ne pouvait souffrir qu'on se permît de rire ou de se moquer des malades, de leurs défauts naturels, ou des termes familiers qu'ils employaient pour répondre aux questions

qui leur étaient faites. Si la chose arrivait, elle prenait à part le coupable et lui disait : « Il ne convient pas, Monsieur, de rire ainsi de nos malades. Croyez-moi, si vous voulez être un bon médecin et gagner la confiance de vos patients, ne vous moquez jamais d'eux. » Ces paroles étaient dites d'un ton si doux et si charitable; elle choisissait si bien son temps, que les autres ne soupçonnaient même pas qu'elle lui faisait la monition, s'imaginant plutôt qu'elle parlait de quelque autre affaire. Si la faute était notable, elle ne disait rien pour le moment, se contentant de remarquer le délinquant; mais aussitôt que l'occasion s'en présentait, elle le reprenait en particulier avec un heureux mélange de prudence et de fermeté, qui l'obligeait à ne plus y revenir. Un jour, un de ces jeunes gens s'était assez gravement compromis, et, sachant que la vigilante pharmacienne avait découvert sa faute, il fut quelques jours sans venir. La sœur le fit prier par un de ses confrères de vouloir bien passer à la pharmacie, dans le temps qui lui serait le plus commode, parce qu'elle avait quelque chose à lui communiquer. Le jeune homme ne put se refuser à cette invitation. Il vint donc. Que lui dit-elle? On n'en sait rien; tout ce qu'on sait, c'est qu'il avoua ses torts et remercia même la sœur, lui promettant de suivre exactement à l'avenir ses charitables avis. Plusieurs de ces jeunes gens, lors de sa maladie au Mont-Sainte-Famille, ont avoué qu'elle avait fait grand bien à leur âme. Aussi étaient-ils sincèrement affligés. Ils demandaient de ses nouvelles, et ne se lassaient pas de faire l'éloge de ses vertus. « Oh ! quelle bonne sœur! disaient un jour deux d'entre eux. Quelle petite sainte! C'était vraiment une mère pour nous. » Voici ce qu'un autre écrivait après la mort de la sœur : « J'ai toujours eu la plus haute estime pour la sœur Coulombe; je n'oublierai jamais les sages avis qu'elle m'a donnés. Un jour, elle me prit à part et s'attacha à me faire sentir combien il était important pour

moi d'apporter à mes études des sentiments sincèrement religieux pour bien réussir et pour être heureux. Elle me prouva si bien que mes succès dans mes études et dans ma profession étaient étroitement liés avec la pratique franche et sincère de la religion et de la foi, qu'elle fit sur mon esprit une impression ineffaçable. Les étudiants de l'école canadienne m'en avaient souvent parlé et toujours avec éloge : ils m'ont tous dit qu'ils étaient heureux de l'avoir avec eux pour faire la visite des salles, qu'elle les aidait beaucoup dans leur ministère, usant toujours de prévenance et de politesse à leur égard, leur donnant toutes les explications qu'ils pouvaient désirer, ce qui fait qu'ils l'ont vivement regrettée, quand elle a cessé de visiter les malades avec eux. »

Les occupations si multipliées et si diverses d'un pareil office étaient loin cependant de dessécher son cœur. On l'a vu par les pieuses causeries qu'elle avait avec les sœurs. Les lignes suivantes que son cœur lui dictait dans le temps qu'elle était le plus accablée d'ouvrage le prouveront encore davantage. Cet écrit est daté du 30 avril 1861, veille du mois de Marie, dont la pensée lui inspirait de si beaux sentiments. « L'odeur suave qui s'exhale du beau mois de Marie me ravit tellement le cœur, que je sens le besoin de le soulager un peu en jetant sur le papier quelques-uns de ses sentiments. Si les désirs sont la mesure des grâces que nous recevrons dans ce mois précieux, je puis compter que je vais faire une abondante moisson ; car mes désirs sont si pressants, si vastes, si étendus, que je me perds moi-même dans leur dimension. Si je désire tant de devenir sainte, il me semble que ce n'est pas pour me satisfaire, mais uniquement pour accomplir en moi la sainte volonté de Dieu. Ce Dieu si bon veut que je sois sainte : il m'en a donné bien des preuves. D'ailleurs ma qualité de chrétienne et surtout de religieuse m'impose l'obligation étroite de parvenir à la

sainteté. Mais, pour me faire mieux comprendre, il me semble que quand même je n'aurais aucune raison qui m'y obligeât, dès que je saurais plaire à mon Dieu en devenant sainte, je me ferais un devoir d'y travailler de toutes mes forces. Oui, mon Dieu, vous qui sondez les cœurs et les reins, vous savez bien que mes désirs tendent uniquement à vous plaire. Vous savez que si je veux me sanctifier, ce n'est ni pour jouir, ni pour être honorée, ni pour boire à la source pure de vos ineffables délices, dont vous inondez vos élus même ici-bas, tant vous êtes bon pour eux; mais c'est uniquement pour vous plaire. Aussi, quand même je n'aurais d'autre récompense de mes travaux que celle de plaire à mon Dieu, je m'en contenterais et je serais pleinement satisfaite, m'estimant infiniment heureuse de pouvoir faire plaisir à ce Dieu que j'aime de toute l'étendue de mon âme. Je gémis sur le temps où mon cœur trop avare ne pouvait se contenter de Dieu seul, cherchant du soulagement dans les créatures, sans jamais pouvoir contenter ses désirs insatiables; mais à présent mon cœur si étroit s'est élargi, et il peut dire, ce me semble, ces paroles du sacré Cantique qui m'ont toujours fait une si forte impression : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'ai tant désiré, et son fruit est doux à ma bouche* (1). O Jésus, doux rafraîchissement des âmes pures, vous êtes maintenant pour moi cette ombre bienfaisante où mon âme, fatiguée de ses longues et inutiles courses au milieu des créatures, peut enfin se reposer et goûter, quoique très-indigne, la douceur des fruits que vous réservez à ceux qui vous aiment. Oui, je comprends mieux que jamais que Dieu seul suffit à une âme, et qu'il est pour elle une sacrée surabondance, une sainte plénitude, une source de jouissances pures qui lui font oublier tout le reste pour ne s'occuper que de lui. L'univers, avec tout ce qu'il

(1) Cant., II, 3.

renferme, ne me semble plus rien. Aussi mon âme, uniquement jalouse de plaire à son Bien-Aimé, s'inquiète fort peu d'être connue des hommes; contente de l'œil divin qui la regarde, elle se tourne avec bonheur vers cet adorable soleil de justice. Ainsi qu'une petite fleur des champs, elle lui ouvre son calice, afin de recevoir de lui sa blancheur et sa beauté, trop heureuse si elle peut passer sur la terre inconnue et oubliée, semblable à cette petite violette qui naît, qui vit et qui meurt sans qu'aucune main se soit présentée pour la cueillir, tant elle a été cachée à tous les regards.

« Cependant quelque chose, poursuit-elle, me peine en ce moment : c'est la pensée que, malgré tous ces bons désirs qui me remplissent, malgré ma ferme résolution de ne plus respirer que pour Dieu seul, je suis encore si exposée à le perdre. Mon inconstance est si grande, ma misère est si profonde, que je crains de trahir mon Dieu et de m'éloigner de lui. Il me semble que dans ce moment la mort me serait un gain, tant je crains de perdre ce Dieu que j'aime et pour lequel je soupire avec d'incroyables ardeurs. Mais pourquoi donc m'affliger ? Ne puis-je pas tout en Celui qui me fortifie ? N'ai-je pas le secours de la très-sainte Vierge? Je crains, oui, je crains plus que je n'ai jamais fait; mais en même temps je me console, et ce qui fait ma consolation, c'est mon abandon. Je m'abandonne à Dieu, sans réserve ni mesure; je m'abandonne également et à sa bonté et à sa justice. Dès lors qu'ai-je à redouter? Pour son amour, je m'éloigne de toutes les créatures : comment, lui, pourrait-il s'éloigner de moi ? Malgré le grand désir que j'aurais de mourir, je m'offre à lui pour passer de longues années sur la terre, s'il le veut : comment pourrait-il me perdre après cela? Ma crainte est ainsi toujours accompagnée de confiance et ne me trouble pas; elle me porte seulement à crier sans cesse miséricorde, à me tenir bien petite devant Dieu, et à m'abîmer dans mon néant. »

« La grande sainte Catherine dont nous faisons aujourd'hui la fête, ajoute-t-elle encore, m'a obtenu bien des grâces. J'avais fait une neuvaine dans le pressentiment qu'au jour de sa fête elle m'obtiendrait plusieurs faveurs : mon attente n'a point été trompée. Dès hier au soir, cette grande sainte a commencé à me donner une vive lumière sur le bonheur qu'il y a de vivre en solitude avec Dieu, à fermer son cœur à tout le créé, pour en faire un sanctuaire vivant où retentissent des louanges continuelles, y ajoutant les gémissements que fait pousser à ce pauvre cœur la vue de tant d'âmes qui se perdent pour toujours, et ne verront jamais l'éternelle beauté. »

Ces magnifiques sentiments, exprimés d'une manière si claire, si vive et si précise, nous font voir que Dieu la traitait à la façon des grandes âmes, qu'il tourne et retourne à son gré. Après l'avoir comblée de ses grâces et de ses lumières, il la faisait entrer dans les ténèbres, la tenant dans la crainte et dans la vue de ses profondes misères, puis la replongeait de nouveau dans un océan de délices et dans le sentiment d'un amour si plein et si vif, que, pour l'exprimer, le langage ordinaire ne lui suffisant pas, elle empruntait celui de la poésie; ce qu'elle fit un jour en composant ce petit quatrain, expression concise et énergique du feu sacré qui la consumait :

Je suis une biche altérée,
Cherchant les eaux avec ardeur.
La main du chasseur m'a blessée;
Son dard a percé jusqu'au cœur.

CHAPITRE II

Derniers travaux de la sœur Coulombe à l'ancienne maison. — Dépérissement de sa santé. — Son zèle pour la gloire de Dieu augmente.

Le nouvel Hôtel-Dieu étant à peu près terminé, on y transféra, au mois de janvier 1861, la communauté des sœurs et le plus grand nombre des malades qui habitaient l'ancien hôpital. Rendant compte de ce départ quelques mois après à un prêtre qui avait rempli dans la maison la charge de chapelain, elle dit : « Nos plaintes et nos gémissements, quelque touchants qu'ils puissent vous paraître, n'approcheront jamais de ce qu'ils furent en réalité. Les personnes seules qui en furent témoins purent comprendre la grandeur de notre affliction par les larmes abondantes qu'elles virent verser à celles d'entre nous qui quittaient ce monastère vénéré, qu'elles ne devaient plus revoir, et qui en partant semblaient vouloir ensevelir dans ces chères ruines leur joie et leur amour, comme aussi de celles qui, demeurant sur les lieux, devaient voir tomber pièce à pièce cet asile sacré qui depuis deux siècles avait abrité nos mères, et où nous-mêmes avions goûté des joies si pures. Le 31 janvier, qui était un jeudi, fut choisi pour le service de nos chères sœurs défuntes, et suivi de la translation de leurs restes précieux à notre nouvelle maison du Mont-Sainte-Famille. Le service commença à huit heures, et fut chanté par Mgr de Montréal. Les cercueils, au nombre de vingt-trois, dans lesquels étaient réunis tous les ossements de nos premières mères et de nos chères sœurs décédées, furent placés en forme de pyramide dans la nef de l'église, et recouverts d'un grand drap blanc, orné de fleurs. C'était un spec-

tacle touchant de voir dans cette petite église tendue de noir, la première et la plus ancienne de Montréal, de voir, dis-je, notre vénéré prélat célébrer pour la dernière fois le saint sacrifice de la messe dans cette enceinte sacrée qui allait disparaître pour toujours... On eût dit que le peuple plein de foi de Montréal et des campagnes d'alentour avait eu le pressentiment de ces adieux touchants, et qu'il se rendait en foule à l'Hôtel-Dieu, comme pour assister à ses funérailles et lui donner une dernière marque de son attachement. Tous les assistants étaient émus. Monseigneur lui-même ne put cacher l'émotion dont il était pénétré. Il était en présence des corps de nos chères défuntes, qui étaient sur le point de laisser pour toujours cet ancien monastère. Lui-même allait dire un éternel adieu à ce sanctuaire béni, à cette chère relique du passé, à ce vieux monastère de l'Hôtel-Dieu, qui allait terminer sa noble carrière. Notre digne supérieur fit l'éloge de nos chères défuntes. Il s'attacha surtout à montrer l'honneur que Dieu rendait et faisait rendre dans ce jour solennel à ces grandes hospitalières dont l'unique soin avait été de se cacher et de dérober sous les ombres du cloître les vertus héroïques qu'elles pratiquèrent si courageusement. Après le *Libera*, Monseigneur dit à l'assemblée qu'à partir de ce moment on ne célèbrerait plus le saint sacrifice dans cette église, et qu'on allait en retirer immédiatement le saint Sacrement. Cette annonce, qui pénétra vivement tous les assistants, fut pour nous comme le signal de la désolation la plus complète. Et, en effet, le moment du départ était arrivé. Celles d'entre nous qui devaient partir se rendirent à la procure des pauvres, où elles devaient prendre des voitures, tandis que nos chères et bien-aimées défuntes étaient transportées dans des corbillards. La veille, ajoute-t-elle, afin de ne pas troubler le lendemain le silence de cette pénible matinée, nous nous fîmes les adieux. Nous étant toutes réunies au chœur, vers les

sept heures, nous récitâmes le *Miserere*, pour demander pardon à Dieu des fautes que nous avions commises dans cette sainte maison. Notre Mère fit une amende honorable au très-saint Sacrement; après quoi, étant sorties dans l'avant-chœur, nous fîmes pour la dernière fois ces adieux si tristes et si touchants, que les larmes et les sanglots venaient seuls interrompre notre douleur, qui était à son comble. En effet, pour un grand nombre, c'était le dernier soir qu'elles devaient passer dans ce monastère béni, témoin de tant de vœux et de bonheur. Plusieurs s'agenouillaient aux lieux où elles avaient reçu plus de grâces, et baisaient avec transport ces murs sacrés, qui les avaient dérobées à la vue du monde. Toutes, et chacune en particulier aurait désiré en sortir la dernière, pour baiser, après toutes, cette terre sacrée, source de tant de bénédictions. Dieu seul comprit tout ce que durent éprouver nos anciennes sœurs dans ce pénible instant; mais il faut espérer que Dieu, si libéral et si riche en miséricorde, aura bien récompensé ce douloureux sacrifice, fait pour son amour. » Cette lettre est du 21 mai 1861.

Il ne resta qu'un petit nombre de religieuses pour le service des orphelins et de quelques malades qui occupaient encore deux salles. De ce nombre fut la sœur Coulombe.

Les grands travaux que dut nécessairement occasionner cette translation au nouvel Hôtel-Dieu achevèrent d'épuiser ses forces. Elle fut obligée, en effet, de déménager l'ancienne pharmacie, que les ouvriers allaient démolir, et d'en créer une autre temporaire pour les malades qui lui restaient; et ce qui rendait encore ce travail plus pénible, c'est que la nouvelle office qu'elle avait à garnir était située au second étage et à une assez grande distance de l'endroit où elle avait réuni les objets que contenait l'ancienne apothicairerie. On était alors au cœur de l'hiver, et la bonne sœur passait les journées entières dans une chambre sans feu, d'où,

aidée de ses deux compagnes, il lui fallait porter au second étage tous les paquets, boîtes, flacons, etc., qui lui étaient nécessaires dans sa pharmacie provisoire.

Enfin, les derniers malades ayant quitté l'ancien Hôtel-Dieu, elle dut procéder à un second déménagement, et tout envoyer au Mont-Sainte-Famille. Dans toutes ces opérations elle prit une peine infinie, pour ne laisser perdre aucun des objets de l'apothicairerie. Sa conscience si délicate se fût reproché la moindre négligence en cette matière. Tout était disposé dans un ordre parfait, jusqu'aux petites fioles qu'elle avait enveloppées avec soin une à une dans de la paille, et si bien, que pas une ne fut brisée dans le transport. La sœur chargée de la pharmacie au nouvel hôpital ne pouvait comprendre qu'elle eût pu se donner tant de peine avec sa santé déjà si délabrée : « Comment donc avez-vous fait, lui disait-elle, pour empaqueter tout cela avec tant de précautions ? — Ah ! répondait la sœur Coulombe, j'avais tant à cœur de ne rien détériorer, que je ne me suis pas épargnée. » Cette conduite n'était pas inspirée par un esprit de minutie ou d'économie mesquine ; mais, en tout cela, elle considérait Notre-Seigneur qui voulait qu'elle prît cette peine et ces soins si attentifs, pour ne faire aucun dommage à ses membres souffrants.

Après le déménagement de la pharmacie, elle demeura quelque temps encore à la ville avec ses sœurs, et, malgré sa fatigue et son épuisement, elle se rendit encore très-utile en travaillant au dépôt des pauvres, où la supérieure l'avait mise pour aider la dépositaire à faire le relevé de tous les anciens actes passés depuis le commencement de la fondation de la maison. « C'est alors, dit la dépositaire, que je fus à même d'admirer sa parfaite obéissance par la manière dont elle s'acquitta de ce travail si nouveau pour elle, et par conséquent très-difficile. Elle s'arma de patience et de courage pour s'initier aux affaires et apprendre à connaître les termes

de loi renfermés dans ces actes. Ce ne fut donc qu'à force d'étude et à l'aide d'un dictionnaire qu'elle parvint à faire ce que l'on attendait d'elle. En effet, sa persévérance fut couronnée d'un plein succès, car son travail est très-bien fait et nous est d'une grande utilité. Je ne pouvais me lasser d'admirer son esprit d'abnégation et d'obéissance. Elle ne perdait pas une minute. On la voyait toujours ayant un acte à la main et le lisant avec la plus grande application, si bien qu'on aurait dit qu'elle y trouvait son plaisir. Lorsqu'elle passait près de la procure, en revenant de la pharmacie, s'il lui restait encore quelques minutes avant une observance, elle entrait tout de suite et se mettait en travail, montrant par là combien elle était jalouse de mettre à profit tous ses moments et d'obéir sans réserve. De retour à la pharmacie, elle disait plaisamment à ses compagnes : « Ah! mes sœurs, si « vous saviez comme on me fait pratiquer le renonce- « ment à la procure! Mais n'importe, avec la grâce « de Dieu, je ferai tout ce qu'on demande de moi. »

Dans le même temps, elle n'édifiait pas moins ses compagnes par sa charité envers les malades que par son grand esprit d'abnégation. « Une nuit que nous veillions ensemble pour faire nos écritures, raconte la même dépositaire, un pauvre malade qu'on nous avait apporté les mains gelées se mit à se plaindre bien fort. La sœur Coulombe ne put entendre ses cris déchirants sans être attendrie. Elle se lève aussitôt pour voler à son secours. Lui ayant fait remarquer qu'il n'y avait pas longtemps que le malade avait été pansé, je l'engageai à se rasseoir; ce qu'elle fit, mais non sans se faire une grande violence. Elle s'était remise à écrire, lorsque les cris recommencèrent. Cette fois elle n'y tint plus. Soudain elle se lève, et s'élance vers le malade. N'ayant point fait attention, dans sa précipitation, à une pièce de bois qui se trouvait près d'elle, elle alla se heurter contre le poêle. Elle se fit bien mal;

mais, comme si de rien n'eût été, elle continua son chemin. Dans la salle où nous étions il n'y avait rien de ce qu'il fallait pour le malade. Elle ne se rebute point. Courant par toute la maison, elle cherche et apporte tout ce qui est nécessaire. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'elle parvint à calmer les douleurs du pauvre patient. Quand elle le vit s'assoupir, elle revint à sa place, radieuse et satisfaite. C'est un trait entre mille de sa charité envers nos pauvres malades. »

A la voir si appliquée au travail et si empressée à soulager les infirmes, on eût dit qu'elle était très-bien portante; cependant sa santé dépérissait de plus en plus, mais sa joie et sa belle humeur n'en souffraient point. Un jour qu'elle revenait de confesse, étant entrée à la dépense pour avertir la sœur cuisinière que son tour de se présenter était venu, et voyant celle-ci dans l'embarras, car elle était dans le moment occupée à faire des crêpes, et le confesseur ne devait pas revenir de la journée, elle dit à sa compagne : « Ma sœur, voilà qui est arrangé : allez vous confesser, et moi je ferai les crêpes. » Et aussitôt de se mettre à l'œuvre. Sur ces entrefaites la dépositaire eut besoin d'elle; mais, ne soupçonnant pas qu'elle fût à la cuisine, elle la cherche partout. Ne la trouvant ni au dépôt ni ailleurs, elle s'avise enfin d'aller à la cuisine. Quelle n'est pas sa surprise en voyant la petite sœur ayant ses lunettes et tout occupée à préparer le dîner! « Comment! vous ici, ma sœur Coulombe! lui dit la dépositaire. Est-ce que par hasard vous sauriez faire la cuisine?—Eh! oui, répond la charitable sœur; ne vous souvenez-vous pas qu'autrefois j'étais compagne à la dépense? Je tâche de me rappeler mes anciens souvenirs. Cependant, ajouta-t-elle, vous venez bien à propos pour me tirer d'un mauvais pas. Je suis à chercher comment m'y prendre pour tourner les crêpes, et j'ai bien peur de ne pouvoir en venir à bout. » Une autre fois, comme elle faisait gravement les balayages avec

une autre sœur très-expéditive, elle lui dit agréablement à l'heure de la récréation : « Voyez donc comme je suis un être inutile! Je n'ai pas encore ajusté mes lunettes que déjà vous êtes au bout du corridor. »

Cependant ses dispositions intérieures allaient toujours en se perfectionnant, et son attrait la portait sans cesse à les écrire. Après avoir parlé du désir qu'elle a de ne vivre plus que pour Dieu seul, elle gémit de voir tant d'âmes qui se perdent et son Maître si mal servi. « Parfois, dit-elle, je me trouve toute gémissante, tout affligée à la vue des âmes qui se perdent par milliers. Je sens un besoin si grand de prier pour elles, que mon âme paraît vouloir s'exhaler en soupirs. En d'autres moments, il me semble avoir réuni, sans m'en être aperçue, l'univers entier dans mon pauvre cœur. Je sens et connais les besoins de la sainte Église ; je vois les crimes nombreux qui inondent la terre, et je prie, en union avec Jésus et Marie, pour tous les besoins de la chrétienté. Quelquefois je voyage par le monde entier pour faire amende honorable dans toutes les églises où Jésus-Christ réside, et qui le plus souvent sont désertes et abandonnées. Je me prosterne en esprit au pied de ces tabernacles, et je tâche de réparer de mon mieux les outrages que Jésus-Christ y reçoit. Il m'arrive souvent de me trouver au milieu des pays sauvages, d'y voir les travaux des missionnaires et la grandeur de la moisson qu'il leur reste à faire. Alors mon zèle s'enflamme et la prière s'échappe de mes lèvres. Tout cela se présente à mon esprit d'une manière si douce et si facile, que je m'aperçois que ce n'est pas moi qui pense, qui prie, qui agit, mais un autre que moi, et qui est, je pense, mon divin Époux lui-même. De cette manière j'entre dans tous les besoins de l'Église, et mon âme vit dans une prière si continuelle que, même sans m'en apercevoir, les oraisons jaculatoires, les soupirs, les gémissements, les actions de grâces et les supplications se succèdent tour

à tour sans interruption. Je vois aussi la nécessité de prier pour la persévérance des justes, pour l'augmentation de la gloire de Dieu, pour la sanctification des personnes qui lui sont consacrées, et, en particulier, pour ma chère communauté, laquelle devient depuis longtemps l'objet de ma grande sollicitude. Je sens aussi l'attrait de prier pour notre saint Père le pape et pour l'Église de Rome, afin qu'elle triomphe bientôt des ennemis qui l'assiégent. L'Église militante tout entière se présente à moi avec ses pauvres combattants, ses pécheurs, ses mourants, ses agonisants, ses justes, ses vierges, ses prêtres, ses prélats et son Pontife suprême; et en union avec Jésus, mon unique trésor, et avec son auguste Mère, je sens que mon âme s'exhale par une prière que rien ne peut interrompre, ni les travaux extérieurs, ni les rapports multipliés avec mes sœurs et les étrangers. Au contraire, tout ce que je vois chaque jour me confirme dans la pensée que mon cœur ne doit appartenir qu'à Dieu seul. En effet, n'est-ce pas une grande leçon pour nous que de voir l'activité des gens du monde pour plaire et pour faire fortune? On n'épargne rien pour attirer les regards, et les nuits entières passées dans les assemblées du monde ne paraissent pas fatigantes dès qu'on a pu plaire à une pauvre et misérable créature. Hélas! que faisons-nous donc, nous religieuses, et que deviendrons-nous, si nous n'avons pas autant d'empressement pour plaire à Dieu et pour orner notre âme de vertus que ces mondains en ont pour parer leur corps périssable et pour se procurer des plaisirs vils et passagers? Cette vue me confond toujours. Je demeure alors tout abîmée dans mon néant; je gémis de voir que la beauté suprême de mon Dieu est si peu connue, non-seulement des gens du monde, mais des personnes religieuses mêmes et de moi en particulier, qui ai si longtemps cherché le repos dans les objets créés. Oh! oui, je voudrais avoir des larmes de sang pour pleurer mon

égarement et celui de tant d'âmes qui, quoique religieuses, s'occupent trop de ce qui se passe ici-bas, au lieu de remplir leur esprit de l'unique pensée de Dieu. C'est pour cela que, toute défiante de moi-même, *je lève les yeux vers les montagnes pour voir d'où me viendra le secours* (1), et je puis dire avec le Roi-Prophète qu'en effet *tout mon secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre* (2). Oui, je sens vivement, j'aime à le répéter encore, je sens que sans Jésus je ne puis que chanceler, tomber et périr. Tout me vient de lui : il est seul mon unique soutien et mon unique appui ; il est plus la vie de mon âme que mon âme n'est la vie de mon corps ; car, sans mon âme, je n'aurais plus, il est vrai, de vie corporelle, mais je ne cesserais pas de vivre en Dieu, au lieu que sans Jésus je serais morte entièrement à son amour. »

Parlant ensuite des dispositions de mort spirituelle que Dieu mettait en elle, elle ajoute : « Notre-Seigneur semble vouloir me faire participer au mystère de sa sépulture, et me presse de m'ensevelir à tout le créé pour y vivre dans l'oubli et le mépris, semblable à la petite chenille dans sa chrysalide. La nature me livre les plus rudes assauts, et, après un combat de cinq jours, je puis à peine prononcer mon *fiat*. Ce bon Maître m'a poursuivie sans trêve ni relâche. Il m'a montré lundi dernier, après la sainte communion, un petit échantillon de son infinie sainteté, pour me faire voir combien ce qu'il exigeait de moi était juste. La vue des travaux qu'il me faut faire m'épouvante. Ce Dieu trois fois saint paraît exiger de moi une pureté si grande, que je me perds dans cette vue. » Cet écrit est daté du 5 juin 1861.

Ces derniers mots nous font entrevoir les desseins de sainteté que la Bonté divine allait bientôt accomplir en cette innocente et pure victime.

(1) Ps. cxx, 1. — (2) Id., 2.

CHAPITRE III

Départ de la sœur Coulombe pour le Mont-Sainte-Famille. — Elle entre à l'infirmerie. — Comment elle s'y conduit. — Ses derniers écrits.

Le surcroît de travaux que la sœur Coulombe avait eu à supporter depuis quelques mois avait accéléré le progrès de la maladie de poitrine qui la minait depuis longtemps. Mais rien ne pouvait diminuer sa ferveur et son zèle à marcher dans les plus hautes voies du saint abandon et de l'anéantissement. « Je m'abandonne à la sainte volonté de Dieu, disait-elle. Je me laisse tourner et retourner sans la moindre résistance, me livrant à la grâce du moment, sans même demander à mon divin Maître : Que voulez-vous faire de moi ? La main de mon Dieu, pour me faire comprendre la voie du saint abandon, me conduit dans le profond abîme de mes misères. Là, je vois combien je suis faible et capable de commettre toutes sortes de crimes, si cette main bienfaisante ne me soutenait. Je me crains moi-même ; mais cette crainte est accompagnée d'un grand calme. Je sais que je ne sers pas un tyran, mais bien l'Époux le plus doux et le plus suave. Je crains non pas les châtiments, mais le grand malheur d'offenser mon Époux. Je crains de blesser sa délicatesse, de choquer ses regards. Je crains de le trahir : mais ce n'est pas une crainte d'esclave. Je sens mon cœur tout à fait à l'aise : il est calme et libre ; et quand même je tomberais dans le péché, il me semble que ma confiance n'en serait pas ébranlée. Dans cet état de tranquillité, je me tiens devant cet adorable Architecte, et m'abandonne à tous ses desseins d'amour sur moi : je le laisse travailler sans bouger. Que fait-il donc en

moi? Je n'en sais rien; mais je sais bien que quelqu'un opère en moi. Je suis tout étonnée du changement qui s'est fait en mon âme depuis le commencement du mois de mars, et il me semble que je marche dans une voie toute nouvelle. »

Elle entrevoyait déjà, dans un avenir peu éloigné, le terme de sa carrière mortelle. « La mort, écrivait-elle, paraît s'approcher à grands pas. Selon les apparences, ma carrière sera bientôt finie. Je m'achemine vers la tombe, ayant en main une lampe presque éteinte, tandis qu'elle aurait pu être si ardente et si brillante si j'eusse été plus fidèle. » La toux, en effet, était devenue plus violente, et au commencement de juillet 1861, le mal ayant pris une tournure inquiétante, elle fut appelée au Mont-Sainte-Famille. Ce fut pour elle un grand sacrifice de quitter des lieux si chers, témoins de sa prise d'habit, de sa profession, et de tant de grâces dont le souvenir faisait tressaillir son cœur d'amour et de reconnaissance. Ce qui la consolait, c'est qu'elle allait retrouver dans le nouvel hôpital ses chères sœurs, ses chers malades, et même les restes vénérés de ses anciennes mères, qui y avaient été transportés de l'ancien Hôtel-Dieu, comme on l'a vu, vers la fin du mois de janvier. Lors de leur exhumation, son amour pour ces chères mères l'avait portée à descendre au caveau, malgré le froid et la délicatesse de sa poitrine qui prenait si aisément le rhume, afin d'assister à l'ouverture des cercueils, examinant de près ces ossements et ces linceuls qui tombaient en poussière au moindre contact, cherchant à se procurer un souvenir de chacune, et surtout de celles qui avaient exercé son office et qu'elle appelait ses chères mères et ses chères patronnes. Dans une de ces tombes elle avait pris une petite croix de bois bien conservée, et qui depuis longues années reposait sur le cœur d'une de ces vénérables religieuses. Elle l'avait enrichie de parcelles d'or, de brins de cheveux, de petits morceaux

de voile et de vêtements. Elle avait même recueilli une épingle toute noircie qui attachait un morceau de voile. Tout cela était arrangé avec un goût exquis dans les différentes branches de la croix. Elle emporta avec elle ce petit trésor, comme un reliquaire précieux et un sujet de consolation. Voici comment le jour du départ elle exprimait l'amertume de sa douleur, tempérée par ses sentiments habituels de résignation, de dévouement et de sacrifice : « Je pars aujourd'hui, 6 juillet 1861 ; je pars par obéissance, et mon âme s'en réjouit. Ce n'est pas sans émotion que je quitte cette terre bénite où j'ai reçu tant de grâces, et ce sera avec douleur que je baiserai pour la dernière fois ces murailles tutélaires, qui me dérobèrent au monde il y a déjà près de dix ans. Cependant, puisque mon Dieu et ma supérieure le veulent, je pars sans regret et sans désir d'y demeurer encore. Eh ! que puis-je regretter, moi, ou que puis-je désirer ? Je n'en suis plus capable : tous mes regrets s'évanouissent devant la volonté trois fois adorable de mon Dieu. Par un effet de sa divine miséricorde, je n'ai pas plus d'attache aux lieux qu'aux personnes. Exilée sur un coin de la terre ou sur un autre, je n'en suis pas moins exilée : c'est pour cette raison que m'abandonnant sans réserve ni mesure au divin bon plaisir de Dieu, qui m'est manifesté par mes supérieurs, je veux désormais, avec le secours de sa grâce, vivre au jour le jour, tout abandonnée, tout anéantie, sans bruit et sans éclat. Si je reviens mieux, que Dieu en soit loué ! Si je meurs, qu'il soit encore loué à jamais ! Dussé-je encore souffrir des années et des années, dès que ce bon Maître me donnera la patience, peu m'importe. Si Dieu le veut ainsi, pourquoi m'en affliger ? Sa volonté n'est-elle pas ce qu'il y a de plus désirable ? O volonté de mon Dieu, que je meure plutôt que de ne pas vous accomplir ! Je ne puis rien faire que de m'abandonner sans réserve, montant volontiers en la compagnie de

la sainte obéissance sur la montagne de myrrhe. Je n'ai rien demandé, je n'ai rien refusé: je me livre sans souci à tout ce qui peut m'arriver. Que la grâce de Notre-Seigneur m'accompagne; que son amour me consume; que sa sainteté me transforme, et que sa sainte Mère soit mon guide et mon soutien. »

Le jour même où elle écrivit ces belles pages, le 6 juillet 1861, elle arriva au nouvel hôpital au moment où les ouvriers achevaient de mettre sur la façade de l'église la statue de Notre-Seigneur, ce qui fit dire aux sœurs, qui la reçurent avec une grande cordialité: « Ma sœur, vous ne mourrez pas: Notre-Seigneur est là-haut pour vous recueillir et vous bénir. — Ah! mes sœurs, leur répondit-elle en souriant, je sais bien que Notre-Seigneur m'accueille et me bénit, mais c'est pour me préparer à la mort. » En effet, elle ne se faisait pas illusion sur son état, et les connaissances qu'elle avait en médecine la persuadaient que sa maladie était grave et la conduisait lentement au tombeau. « Consolez-vous, disait-elle à ses parents, qui étaient venus la voir dans son nouvel asile; consolez-vous: je vais mourir, mais c'est la volonté de Dieu. Je suis contente de mourir. Une de mes consolations est de penser que je n'ai rien fait pour prendre cette maladie: c'est le bon Dieu qui me l'a envoyée, afin que j'eusse le temps de me préparer à la mort. » Sa sœur lui ayant dit qu'elle espérait sa guérison: « Non, non, répondit-elle; je suis inutile ici-bas. Vous savez bien que la mort est le seul moyen de voir Dieu: nous devons donc souhaiter et désirer la mort. O mort, ô douce mort, quand viendras-tu m'ouvrir le ciel? » C'est ainsi qu'elle faisait les derniers adieux à ses bons parents, car elle ne devait plus les revoir ici-bas. En effet, dès qu'elle fut arrivée à sa dernière demeure, elle dut entrer à l'infirmerie, se trouvant trop faible pour suivre les exercices de la communauté. Pendant les deux mois que dura ce premier séjour à l'infirmerie,

elle pratiqua au plus haut degré les vertus d'une sainte religieuse, vécut dans la dépendance la plus absolue. « Jamais, dit son infirmière, je n'ai remarqué en elle de mécontentement. Je l'obligeais quelquefois de passer des huit jours sans se lever le matin pour communier ni entendre la sainte messe. C'était un grand sacrifice pour elle : néanmoins elle n'était ni triste, ni de mauvaise humeur. Seulement elle me disait alors d'un air angélique : « Ma sœur, me récompenserez-vous au moins « plus tard ? » Je le lui promettais, et elle m'en témoignait sa reconnaissance. Je n'ai jamais vu pareille docilité. » Elle ne négligeait rien pour se guérir, disant qu'elle voulait encore servir la communauté.

Son grand courage la mettant au-dessus de ses douleurs, elle sortit de l'infirmerie le 5 septembre, pour suivre encore les exercices communs pendant quelques semaines. Elle travailla même à se rendre utile en gardant le parloir des séculiers, conduisant les étrangers, qui, à cette époque, affluaient en grand nombre pour visiter le nouvel édifice, tenant les registres des salles des malades et faisant les écritures du dépôt des pauvres. Sa charité trouvait moyen de s'exercer dans tous ces petits offices : sa grande faiblesse n'était jamais une excuse pour elle, et elle ne s'épargnait en rien quand il s'agissait d'obliger quelqu'un.

La nature succomba enfin, et, le 20 octobre, elle rentra à l'infirmerie pour n'en plus sortir. Mais ce jour-là même, son humilité la porta à se traîner dans une des salles pour voir une personne à laquelle elle avait fait plusieurs petites confidences propres à donner d'elle une bonne opinion. L'ayant appelée à part, elle lui fit les recommandations suivantes : « Je vous vois à présent pour la dernière fois. Je vous supplie de ne jamais rien dire des conversations que nous avons eues ensemble : il n'est pas bon que ce soit connu. » Mais pendant qu'elle cherchait ainsi à se cacher, Notre-Seigneur, qui voulait faire connaître après sa mort la

sainteté et la perfection de ses dispositions intérieures, la portait comme irrésistiblement à écrire. Ce jour-là même où elle commençait à disparaître au monde pour s'ensevelir à l'infirmerie, elle traçait les lignes suivantes, où l'on va voir combien son âme grandissait et se remplissait de la vie surnaturelle à mesure que ses forces diminuaient et qu'elle s'acheminait vers la tombe. « Dieu a bien voulu me faire comprendre qu'il est l'unique appui, l'unique repos, l'unique bonheur d'une âme ici-bas; que, hors de lui, il n'y a que vanité et affliction d'esprit; que toute l'occupation de cette âme fidèle doit être de le regarder, de le suivre pas à pas par l'abandon à sa divine volonté, de l'aimer lui seul comme l'unique centre de toutes ses affections, hors duquel elle ne doit en avoir aucune, puisque rien sur la terre ne peut mériter l'amour d'un cœur que Dieu a créé pour lui seul. Cette vérité a grandement dilaté mon âme, et l'a réjouie en lui faisant connaître que la perfection est quelque chose de très-simple, puisque l'âme n'a plus qu'un soin unique, celui de regarder Dieu, et de trouver dans ce simple regard ce qu'elle avait cherché péniblement pendant longues années. Cette perfection, qui me paraissait autrefois si compliquée et si difficile, se réduit à une simple unité qui étonne l'âme, d'autant plus qu'elle a ignoré plus longtemps cette vérité. C'est là ce qui m'arrive aujourd'hui : je vois que tout se réduit pour moi à une simple vue de Dieu, et cette vue a tant de force, que, malgré sa simplicité et son unité, elle met mon âme dans une occupation intérieure si profonde, si variée, si étendue, que j'en suis dans l'admiration. J'avais déjà, depuis quatre à cinq ans, le bonheur de marcher toujours en la sainte présence de Dieu; mais cette présence ne m'était pas si continuelle ni si amoureuse qu'à présent. Quelquefois même il me fallait des efforts pour la conserver, et j'avais à combattre; mais depuis quelques mois, et surtout depuis ma dernière retraite, je

sens mon intérieur tout changé. Je sens que mon âme est si abandonnée à Dieu, qu'elle est comme dans une complète impuissance de rien faire par elle-même. Il y a quelqu'un en elle qui la régit et la gouverne, de telle sorte qu'elle ne peut pas même prévoir ce qu'elle fera ou quels seront ses sentiments dans l'heure suivante. Elle se trouve tellement dépendante de son Dieu, et par là même si attentive à suivre son mouvement, qu'elle est comme incapable, sans l'inspiration de la grâce, de faire d'elle-même la plus petite action. Elle semble avoir perdu l'usage de ses propres facultés, jusqu'au point de ne pouvoir faire un pas, dire une seule parole ou agir d'une manière quelconque, sans avoir auparavant jeté les yeux sur ce Dieu d'amour. De là naît une crainte si grande de lui déplaire, une horreur si vive des moindres imperfections, que je fuis jusqu'aux plus légères occasions où je pourrais l'offenser, comme les conversations trop dissipantes, les entretiens avec les séculiers, l'envie de savoir, d'apprendre des nouvelles, etc., tant je crains d'offenser mon Dieu. Je suis d'ailleurs si méchante par ma nature, que je n'ai pas besoin de chercher au dehors des occasions de péché. Si, par malheur, j'offense ce Dieu si bon, ma contrition devient quelquefois si vive, que, tout anéantie à la vue de mon extrême malice, je me jette à ses pieds et je crie sans cesse miséricorde; et s'il arrive que Notre-Seigneur semble se retirer de moi, ce qu'il fait assez souvent, je ne puis avoir de repos qu'après m'être anéantie et avoir gémi des jours entiers, ne pouvant alors penser à autre chose, n'avoir d'autre occupation que celle de témoigner à ce bon Maître combien je suis malheureuse de lui avoir déplu et combien j'en suis affligée. »

Après avoir ainsi parlé de son abandon absolu entre les mains de Dieu, de sa crainte de lui déplaire, elle parle de son impuissance, des opérations de l'Esprit de Dieu en son âme, et poursuit ainsi: « D'après ce que

je viens de dire de mon abandon à Dieu et de ma dépendance de l'Esprit-Saint, il suit que je ne puis rien faire de moi-même. Je ne fais plus d'efforts comme autrefois; mais je m'abandonne simplement à la grâce du moment, qui m'est toujours donnée à point, et qui m'inspire à chaque instant ce que j'ai à faire, sans trouble, sans inquiétude et même sans aucun travail de ma part, sinon que je me prête à la main divine qui veut bien me mouvoir et me façonner. Dans mon impuissance, je suis l'attrait qui me domine, tout anéantie et toute perdue dans la pensée de ma profonde misère, qui me suit partout et me tient dans l'humiliation. Je tends toutes mes voiles, et je m'abandonne au souffle divin avec une telle confiance, que Dieu ne permettra pas que je m'égare. Je me livre sans résistance au gré du vent favorable qui me conduit, et qui souffle où il veut et comme il veut. De là vient la variété et l'étendue de mon occupation intérieure. Quelquefois il m'arrive d'avoir le cœur si plein, que je ne puis me contenir : c'est une abondance de grâces qui me ravit et m'enchante, et dont j'ai peine à retenir les transports. Ces sentiments divers sont produits en moi tantôt par une lecture pieuse que j'entends, tantôt par le chant de quelque cantique ou par une parole édifiante qu'on me dit, ou encore par la vue des beautés de la création, etc. Plus souvent, ils n'ont point d'autre cause que la contemplation intérieure des charmes et des beautés de la Majesté divine, ou d'une grâce reçue, ou d'un objet quelconque qui me met hors de moi-même en me rappelant les beautés incomparables de mon Époux. »

On voit, par ces sentiments d'abandon à Dieu, que la mort, bien loin d'être pour elle un objet d'horreur, était, au contraire, le terme de ses vœux. La nature toutefois eut ses frayeurs, et Dieu permit qu'elle éprouvât la terreur des jugements de Dieu. « La crainte de la justice divine, écrit-elle, commence à s'emparer

de moi jusqu'à me faire verser des larmes abondantes ces jours-ci, pour les reproches que Notre-Seigneur va m'adresser sur mon peu de fidélité à la grâce. Cependant je m'abandonne à la sainte volonté de Dieu. » D'autres fois, elle semblait avoir peine à se résigner à mourir si jeune. « J'aurais bien voulu, disait-elle à la supérieure, servir encore la communauté, que j'aime tant et à laquelle j'ai tant d'obligation. Vous savez, en effet, notre mère, que je n'étais qu'une pauvre petite quêteuse, et la communauté a bien voulu me recevoir. J'aurais désiré la dédommager par mon travail. Il est vrai que je n'aurais jamais fait grand'chose, mais du moins j'aurais fait preuve de bonne volonté. »

Au milieu de ses frayeurs, elle ne laissait pas de s'abandonner toujours pleinement au bon plaisir de Dieu; et, comme son mal allait toujours croissant, elle ne songea plus qu'à faire sa préparation prochaine à la mort, en commençant une vie encore plus sainte. Voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison, la sœur infirmière la laissa suivre ses attraits. Toute malade qu'elle était, elle se levait tous les matins à cinq heures pour faire l'oraison avec la communauté, et elle descendait au chœur presque tous les jours pour faire la sainte communion. Elle entendait toutes les messes qui se disaient à la chapelle. Elle restait au petit jubé de l'infirmerie pour réciter son office avec les sœurs, même les matines, le soir à sept heures et demie, après lesquelles elle allait prendre son repos. Tous les jours elle faisait le Chemin de la croix avec une grande piété. « Je la suivais, dit l'infirmière, et, sans qu'elle s'en aperçût, je la regardais : elle était à genoux, immobile, comme plongée dans une méditation profonde Outre l'heure d'oraison du matin, elle en faisait encore une d'une heure après dîner et une autre après le souper. Jamais elle n'omettait ses examens particuliers et généraux, ni ses lectures. Le reste du temps, elle s'occupait à laver la vaisselle des sœurs

malades, à balayer l'infirmerie, à rendre aux sœurs toutes sortes de petits services, écrivant pour elles, ou bien raccommodant leurs hardes, ayant soin d'honorer dans la distribution de son petit travail la sainte Trinité, ou la sainte Famille, les cinq Plaies de Notre-Seigneur, les sept Effusions du précieux sang, les huit Béatitudes, les neuf Chœurs des anges, les quinze mystères du Rosaire. « Tenez, dit-elle un jour à une sœur dont elle avait rapiécé le voile en quinze morceaux, vous avez tout le Rosaire sur votre tête. »

Étant enfin devenue trop faible pour se livrer à ces sortes d'ouvrages, elle faisait de la dentelle pour la sacristie, disant souvent qu'elle éprouvait un grand plaisir à s'occuper ainsi de l'ornement des autels. Elle travaillait même sur son lit. N'étant plus capable de réciter l'office, elle ne laissait pas que de se rendre auprès du chœur pour le réciter au moins intérieurement, et, le soir, elle avait soin de se reposer sur son lit depuis six heures et demie jusqu'à sept heures et demie, afin de pouvoir assister à matines. Enfin, quand elle ne fut plus en état de se lever : « Je remarquai, dit l'infirmière, qu'elle ne parlait jamais pendant le temps de la sainte messe et de l'office, mais qu'elle se tenait unie à Dieu et aux sœurs qui étaient au chœur. »

Elle se trouva réduite à cet état de faiblesse au commencement de l'année 1862, et le 10 janvier elle traçait, d'une main tremblante et mal assurée, les lignes suivantes, qui sont les dernières qu'elle ait écrites : « Je veux déclarer aujourd'hui que, sans avoir presque rien fait par moi-même, je me trouve au comble du bonheur. Et pourquoi? parce que je vois une main miséricordieuse qui, malgré mes infidélités et mes résistances, a toujours travaillé sur moi et pour moi, sans jamais se rebuter de mes ingratitudes. Cette main de mon Époux m'a conduite, dans ces derniers temps, par un excès de bonté, jusqu'à la profondeur de l'abîme

de mon néant; elle m'y a fait descendre par degrés, tantôt en m'humiliant à l'intérieur, tantôt en me ménageant des humiliations extérieures, en permettant qu'on ne fît plus de cas de moi... Ces petites humiliations, jointes à certaines lumières qui me furent données, finirent par me persuader que je n'étais, en effet, qu'un pur néant. Je reconnus alors l'injustice de mes petites plaintes durant ces jours d'épreuves et d'oubli. J'en eus une confusion si grande, que je ne savais plus où me cacher. L'endroit le plus obscur et le plus bas de la maison me semblait être trop honorable pour me loger. Toutes mes sœurs m'apparaissaient bien au-dessus de moi, parce que je les voyais souffrir sans se plaindre de bien plus grandes peines que les miennes. J'étais tout affligée d'avoir si mal porté les petites croix que mon Jésus m'avait imposées. J'avais le cœur si brisé de douleur, et j'étais si confuse, qu'il ne me fut plus possible de sortir de mon néant, dans la conviction où j'étais que si j'en sortais je ferais encore de plus grandes chutes. Depuis ce temps je fais mes délices de demeurer dans cet abîme. Là, toute petite, tout anéantie, toute cachée aux regards des créatures, je peux, en toute liberté, faire entendre au ciel mes cris et mes gémissements. Inconnue même de ma communauté, qui, je pense, ne s'occupe pas des grandes grâces que je reçois de mon Bien-Aimé, je suis par là même plus en assurance. J'ai l'espoir, oh! oui, j'ai le doux espoir de mourir inconnue de toutes, comme j'ai tâché, par la grâce de Dieu, de vivre toujours cachée. D'ailleurs la grande affection que mes sœurs me portent sert plutôt à m'anéantir davantage qu'à m'élever. En effet, quand je les entends se recommander à mes pauvres prières avec tant d'instances, je me sens toute couverte de honte et de confusion, et je ne puis que leur dire : « Si Dieu daigne me faire miséricorde, je ne « vous oublierai pas; » tandis que je me dis intérieurement : Ah! pauvres sœurs, vous serez bien trompées

un jour, quand vous reconnaîtrez combien j'étais misérable ! Je ne puis nier que Dieu ne m'ait fait bien des grâces qui auraient pu faire de moi un séraphin, si j'eusse été plus fidèle ; mais, hélas ! je ne puis me rendre le témoignage d'y avoir bien correspondu, et voilà ce qui me fait trembler. Dieu ne me donne plus aucun attrait, sinon de me tenir comme un meuble inutile, qui ne doit plus occuper l'esprit de personne, demeurant aussi oubliée qu'un meuble vermoulu qu'on a jeté dans un coin pour s'en débarrasser, et qui demeure là des mois et des années tout couvert de poussière, sans que personne y pense ou s'en occupe. »

Cet écrit nous laisse apercevoir les progrès qu'avait faits cette âme éminente dans l'amour de la sainte abjection. C'est cet amour qui l'avait portée à faire sa dernière retraite tout entière sur les humiliations de Notre-Seigneur, se servant pour cela d'un vieux livre qu'elle avait trouvé abandonné dans un coin de la bibliothèque, et qui avait pour titre : *l'Amour de la sainte abjection.* Le trouvant parfaitement conforme à ses attraits, elle en avait fait la nourriture de son âme. Ce même sentiment d'amour pour la vie cachée et abjecte lui avait fait écrire alors ces paroles sur une petite feuille : « O sainte et divine abjection de mon céleste Époux, je vous chéris et je vous embrasse de tout mon cœur, malgré les cris de la détestable nature qui vous abhorre. Puissé-je vivre et mourir ignorée, oubliée, inconnue de tous, abandonnée, méprisée de l'univers et dans un isolement semblable à celui de mon Sauveur en croix. » Six jours après qu'elle eut écrit ses dispositions intérieures, on lui donna le saint Viatique et l'extrême-onction, car on croyait qu'elle touchait à ses derniers moments. Mais il entrait dans les desseins de Dieu de la faire vivre encore et de la garder plusieurs mois entre la vie et la mort, afin de montrer les beautés de son intérieur, qu'elle avait toujours si bien cachées. Ces trois derniers

mois, qui furent l'époque la plus solennelle de sa vie, et qui mirent le comble à ses mérites et à ses vertus, présente des circonstances trop intéressantes pour que nous ne les rapportions pas ici avec quelque détail.

CHAPITRE IV

La sœur Coulombe entre dans l'esprit de victime. — Vertus admirables qu'elle fait paraître. — Elle soupire après le bonheur du ciel.

Dieu, qui devait tant se complaire dans l'oblation et l'immolation de cette victime pure, l'avait revêtue par avance de son esprit de sacrifice, et lui avait même annoncé, par des lumières extraordinaires, le choix qu'il avait fait d'elle pour l'immoler à sa gloire. C'est la sœur Coulombe elle-même qui va nous raconter cette faveur divine. Elle écrivait donc, le 13 juin 1861, alors que sa santé commençait à souffrir de graves altérations : « Mardi dernier, avant la sainte communion, Notre-Seigneur m'inspira le désir de prier pour la sanctification de la communauté. Il me reprocha de n'y avoir pas assez pensé jusqu'à présent. J'offris ma communion pour cela; et, pendant mon action de grâces, je crus voir Notre-Seigneur jetant sur moi des regards d'une miséricorde infinie, qui me choisissait comme victime, malgré ma misère et mon néant. J'étais dans l'étonnement et la confusion la plus profonde. Tout le long du jour je sentis que la grâce continuait d'opérer en moi, jusque-là qu'oubliant de manger je ne pouvais faire autre chose qu'acquiescer à cette vertu divine, qui m'absorbait tellement que je ne pouvais que prononcer ces deux mots : « O mon

« Dieu ! ô mon Dieu ! » Puis je retombais de tout mon poids dans l'abîme de mon néant et de ma bassesse. J'eus aussi une claire vue de ce qu'il me faudrait souffrir pour être ainsi victime. Le soir, comme j'avais veillé la nuit précédente, je pus rester au chœur environ une heure, et il me sembla que Notre-Seigneur confirma tout ce qu'il m'avait fait connaître durant la journée, et qu'il voulait se servir de cette pauvre fille pour en faire une victime. Le mercredi, après la sainte communion, je fis mon entier sacrifice avec le secours de la grâce. Depuis ce temps, je suis parfaitement indifférente à tout et abandonnée à tous les desseins de Dieu. »

Le 23 juin suivant, elle indique, dans un long écrit, les vives lumières que Notre-Seigneur lui donnait sur les dispositions dont elle devait se revêtir en qualité de victime : « Ce matin, dit-elle, en m'éveillant, la première pensée qui est venue me frapper est celle de ne vivre et de ne respirer que pour Dieu seul. Depuis longtemps je demande à Notre-Seigneur de m'enseigner ce qui lui sera le plus agréable. J'aurais un si grand désir de lui plaire en tout, et je n'ai encore obtenu pour toute réponse que ces deux mots : *t'anéantir* et *t'abandonner*. Puis elle se peint elle-même sans que son humilité s'en doute, en représentant comment doit vivre une âme vraiment anéantie et vraiment abandonnée.

Mais ce n'était pas seulement par ces vives lumières que Notre-Seigneur la préparait à son office de victime ; il lui envoyait aussi des épreuves pour la purifier de plus en plus. Elle écrivait, sept jours après : « Notre-Seigneur semble vouloir me lancer de nouveau sur la grande mer des épreuves et des désolations intérieures. J'éprouve, sans en trop savoir la raison, une désolation, un isolement, un abandonnement si complet à l'intérieur que je pleure malgré moi. C'est une peine, un chagrin que je ne puis exprimer, et ce me semble

d'autant plus sensible, qu'il me paraît plus juste et plus mérité. J'étais si affligée ce soir, qu'en l'absence de notre mère je suis allée trouver ma sœur assistante pour me remettre un peu; mais Dieu, qui voulait sans doute que je souffrisse sans soulagement, a permis que je n'aie pu la voir. Alors je me suis rendue devant le saint Sacrement, afin de décharger mon cœur auprès de mon Dieu. Cet état de crucifiement intérieur me paraît si nécessaire pour me purifier de mes souillures, que je ne puis que m'y abandonner sans aucune réserve et embrasser avec amour la désolation qui l'accompagne. La sainteté de Dieu est bien formidable à une âme aussi impure et aussi souillée que la mienne; mais je ne puis m'empêcher de me livrer sans réserve à sa divine justice, quand même il me faudrait mourir sous ses coups, tant je vois la nécessité de me purifier. Aussi je m'élance à corps perdu dans les bras de cette justice, dans l'espoir d'effacer par là mes nombreuses souillures. O sainteté de mon Dieu! ô divine et trois fois sainte pureté de mon Dieu! que vous êtes terrible à une âme impure telle que moi! Que je me fonde; que je disparaisse; que je m'écoule et m'anéantisse à l'ardeur de vos rayons; que votre justice m'écrase s'il le faut; mais que votre miséricorde m'environne, afin que je ne sois pas éternellement confondue devant vous! Car qui pourra soutenir l'éclat de vos yeux purs et jaloux, devant qui les anges ont des taches? Oh! qui donc me donnera de devenir une pure émanation de la sainteté de mon Dieu? »

C'est ainsi que l'Esprit-Saint, par ses lumières et ses opérations intimes, la préparait à son dernier sacrifice. Dieu, du haut du ciel, l'avait acceptée comme une hostie d'agréable odeur; mais avant de l'immoler à sa gloire, il se plut à manifester les richesses intérieures de son âme, en lui donnant le temps d'exercer les plus sublimes vertus, et en la réduisant effectivement à l'état de victime et d'hostie

de telle sorte, que pendant ces trois derniers mois son âme et son corps furent dans un martyre continuel et dans un état de sacrifice perpétuel. C'est à ce touchant spectacle qu'il nous faut présentement assister.

La première vertu qu'on vit briller en elle fut une mortification qui alla toujours en croissant. Durant toute cette longue maladie, où elle resta continuellement au lit, jamais on ne l'entendit demander aucun soulagement. Un jour, la supérieure lui témoignait la peine qu'elle éprouvait de la voir toujours garder la même position, et l'invitait à se tourner un peu : « Non, non, dit-elle ; j'ai remarqué que lorsqu'on peut souffrir d'un côté on ne gagne rien à changer de posture. Souffrir d'un côté ou souffrir d'un autre, qu'est-ce que cela fait ? » Les os lui perçaient la peau, tant elle était amaigrie, et elle ne faisait qu'en plaisanter agréablement. Ces maladies de poitrine donnent ordinairement aux malades un grand dégoût pour les aliments accoutumés, et font naître de petites fantaisies. Mais cette digne épouse de Jésus-Christ ne montra jamais aucune faiblesse de ce genre. Quelquefois on lui demandait si elle n'avait point envie de quelque chose qui pût aller à son goût : « Par la grâce de Dieu, répondait-elle, je n'ai aucun désir. Je ne dis pas que je n'en ai jamais eu ; mais j'ai compris qu'il ne fallait pas écouter la nature. Si je lui avais accordé au commencement ses petites satisfactions, ça n'aurait jamais eu de fin : elle m'aurait mis mille fantaisies dans la tête. En lui refusant tout dès le principe, je m'en suis débarrassée une bonne fois, et je n'y pense plus. » Un jour cependant, une des infirmières s'approcha de son lit, tenant à la main une pomme qu'elle lui offrit. La malade la prit, puis la lui rendit aussitôt sans rien dire. La sœur essaya de la lui faire reprendre, mais elle la refusa en la remerciant. Peu de temps après, cette même religieuse étant revenue la voir, la sœur Coulombe lui dit : « Je vous ai peut-être fait de la

peine, en refusant ce que vous me présentiez, mais pardonnez-le moi : j'ai senti que la nature se recherchait trop en cela; j'ai voulu réprimer son désir. » Et cette sœur, qui la soignait, ajoute : « C'est ainsi qu'elle se conduisait en toute occasion. »

Cette sainte religieuse redoutait, en effet, singulièrement les inclinations de la nature, et elle en avait horreur encore plus que de l'esprit malin. La supérieure lui demandant un jour si elle craignait le démon : « Non, répondit-elle; je ne l'ai jamais craint; mais j'ai toujours craint les suggestions de ma nature perverse. » L'infirmière d'office, qui était habituellement auprès d'elle, a rendu un semblable témoignage. « Pendant huit mois, dit-elle, que je l'ai soignée à l'infirmerie, jamais je n'ai pu connaître son goût pour les aliments. Elle me disait toujours que tout était bon et bien apprêté, qu'elle ne pouvait rien désirer de mieux, qu'elle ne méritait pas d'être si bien traitée. Mais j'ai admiré sa mortification surtout dans les trois derniers mois qu'elle fut clouée sur son lit de douleur. Elle se tenait presque toujours immobile pour ne pas m'inquiéter, disait-elle, mais en réalité pour se mortifier. Elle ne voulait même pas changer de lit pour prendre un peu de repos. Comme je savais qu'elle aimait beaucoup les fleurs, j'avais toujours un petit bouquet dans sa chambre, et je l'approchais d'elle de temps en temps. Elle me pria instamment de ne plus le faire, me disant qu'elle craignait qu'il n'y eût de la sensualité. « Je veux, lui dis-je une fois en riant, *vous* « *soutenir avec des fleurs et des fruits*, comme l'Épouse « des Cantiques. — Ne me parlez pas ainsi, me répondit- « elle d'un air sérieux; je suis indigne de cette qua- « lité. » Une autre fois je lui avais apporté du savon de senteur; jamais elle ne put consentir à s'en servir, disant, pour s'excuser, qu'elle n'en avait usé de sa vie. »

La supérieure, qui ne pouvait se lasser d'admirer

les trésors cachés dans cette âme d'élite, prenait plaisir à venir l'entretenir. Lui ayant donc un jour demandé comment il se faisait qu'elle n'avait de goût pour rien, la malade répondit : « Quand j'étais en santé, je prenais à table de tout ce qui m'était présenté, pour ne point paraître singulière; mais lorsque les choses me plaisaient, je n'en prenais qu'une très-petite quantité, pour ne pas céder à la nature. » Elle se refusait tout, en effet, même le plaisir de respirer l'air frais en été, de boire ou de manger entre les repas, quand elle en avait besoin. Elle disait aux jeunes sœurs que le moyen d'avancer dans la perfection, c'était de ne jamais s'accorder ces légères satisfactions.

Sa mortification intérieure était encore plus grande. Persuadée qu'aux yeux de Dieu le renoncement à sa volonté et à son propre esprit est bien plus agréable que toutes les privations extérieures, elle n'avait cessé de le pratiquer : « Je n'ai jamais eu d'attrait, disait-elle à une des sœurs qui était venue la voir, pour les austérités et les mortifications extraordinaires. Je m'appliquais à mortifier mon jugement et ma volonté propre, et j'évitais de contenter la nature en quoi que ce soit. » C'est ainsi qu'elle découvrait parfois, dans les épanchements d'une sainte amitié, des secrets qu'elle n'avait jamais divulgués, Dieu le permettant ainsi pour la gloire de son humble servante. Elle poussait cette vertu si loin, qu'elle renonçait à tous ses désirs, quelque saints et légitimes qu'ils parussent. Ainsi, pendant sa maladie, elle ne demanda pas même une seule fois à voir son confesseur, quoiqu'elle en eût souvent le désir. Lorsqu'on lui offrait de le faire venir, sa réponse ordinaire était : « Comme vous le voudrez, si vous le jugez à propos. » — « A présent, disait-elle un jour à une de ses sœurs, je suis, grâce à Dieu, détachée de tout, des personnes comme des choses; mais j'ai eu beaucoup de peine à en arriver là. Dieu

seul, ma sœur, ajoutait-elle, Dieu seul ! Ne vous attachez qu'à lui, et vous verrez que vous vous en trouverez bien. »

Parvenue à cet état de dépouillement universel, elle se réjouissait, en pensant à la mort qui allait détruire et plonger dans la pourriture et l'horreur du tombeau cette nature qu'elle avait toujours détestée. L'infirmière lui témoignant un jour sa peine, en la voyant dans une si extrême maigreur : « Réjouissez-vous bien plutôt, fit-elle en riant : les vers feront maigre chère, quand je serai morte. Ils n'auront pas en moi un grand régal. » Elle en était venue à ce point de renoncement, que les souffrances faisaient ses délices. « Oh ! disait-elle souvent, si l'on connaissait le prix des souffrances, que l'on s'estimerait heureux d'endurer quelque chose pour Dieu ! C'est si beau de souffrir que, si on le savait, on ne craindrait pas tant de se mortifier, de se renoncer, de faire à Dieu de petits sacrifices. »

Dans cette dernière période de sa vie, sa charité brilla d'un éclat plus vif que jamais. Jusqu'à la fin, elle montra combien elle aimait sincèrement ses sœurs. Toutes venaient à l'envi contempler ce bel exemple de patience et recueillir de sa bouche quelques-unes des paroles de vie qui coulaient de ses lèvres. Quel ravissant spectacle, en effet, c'était pour elles, de voir cette innocente victime, presque expirante, toujours le sourire sur les lèvres, les accueillant toutes avec bonté, les édifiant par ses pieux discours ! Chacune, en la quittant, disait : « Puisse ma mort ressembler à la sienne ! Oh ! quelle sainte religieuse ! » Sa charité était si délicate, qu'elle craignait toujours de causer la moindre peine à quelqu'une de ses sœurs. En voici un trait bien frappant : « Un soir, dit l'infirmière, qu'elle me pressait d'aller me reposer, je lui dis en plaisantant : « J'y consens ; mais prenez bien « garde, *ma chère petite colombe*, de vous envoler en « mon absence. » Elle me répondit : « Je ne pourrais

« pourtant pas vous avertir, s'il me prenait quelque fai-
« blesse. » Or, ce soir-là, j'oubliais de lui dire adieu, comme j'avais coutume de le faire. Elle s'imagina alors que sa réponse m'avait chagrinée, et en conçut une vive douleur. Je retournai par hasard à l'infirmerie. Me voyant, elle me dit : « Je vous ai fait de la peine, chère
« sœur ; je vous prie de me le pardonner. Si vous n'é-
« tiez pas revenue me voir, je n'aurais pas eu de
« repos. » Une autre fois, une de ses sœurs se recommandant à elle pour obtenir la grâce de la patience, elle laissa trahir un des secrets de sa charité : « Le bon moyen, dit-elle, de pratiquer toujours la patience, c'est de ne point envisager les défauts de ses sœurs, mais de voir toujours leurs bonnes qualités. » La supérieure, dans le dessein d'édifier la communauté, lui demanda un jour de quelle faute elle se repentait le plus : « D'avoir quelquefois blessé la charité, répondit-elle, non pas d'une manière grave, mais en de petites choses. Pourtant, ajouta-t-elle, j'ai fait ordinairement tout mon possible pour obliger tout le monde; et, par la grâce de Dieu, j'ai sacrifié souvent mes petits intérêts pour aider mes sœurs. »

Cette charité exquise lui inspirait une prévoyance admirable pour éviter le moindre dérangement qu'elle aurait pu occasionner à ses sœurs. Dans le temps qu'elle pouvait encore descendre avec les autres pour se confesser, pressentant qu'elle resterait plus longtemps qu'à l'ordinaire au confessionnal, elle s'approcha de celle qui la suivait et qu'elle craignait de faire trop attendre, et lui dit : « Ma sœur, comme je fais ma préparation à la mort, ma confession sera peut-être plus longue que de coutume. J'aime mieux vous prévenir d'avance, et je vous prie de m'excuser. »

Cette charité lui tenait si fort à cœur, que de sa voix mourante elle y exhortait sans cesse les sœurs qui venaient la voir et l'entendre comme un oracle. Elle disait surtout aux jeunes sœurs : « On s'aime trop soi-

même ; on tient à ses petites pratiques ; on n'aime pas à se sacrifier, parce qu'on n'a pas assez de charité pour les sœurs et pour les pauvres. Si on n'a pas la charité, c'est qu'on n'a pas l'humilité ; car, avec l'humilité, on s'oublie soi-même pour les autres. Voyez une sœur qui est bien humble : elle ne se croit rien, elle n'est pas exigeante pour elle-même ; mais elle croit qu'elle doit beaucoup aux autres : elle se juge indigne de vivre dans leur compagnie. Son bonheur est de servir son cher prochain, surtout les pauvres. Quand un pauvre la demande, elle se garde bien de le faire attendre. Elle y court ; elle quitte tout, ne disant jamais de paroles désobligeantes. » Ces avis et autres semblables qu'elle donnait avec une sainte liberté produisaient des impressions profondes et ineffaçables, et tout le monde était persuadé qu'elle ne vivait plus par elle-même, mais que c'était Notre-Seigneur qui vivait en elle et qui parlait par sa bouche.

La fidélité aux plus petits points de la règle est une des grandes vertus de la religion. Aussi brilla-t-elle au plus haut degré dans la sœur Coulombe, à ses derniers moments, et elle tâchait de l'inspirer à ses sœurs. Elle disait respectueusement à la supérieure : « Oh ! qu'il faut recommander cette fidélité aux plus petites règles. Par la grâce de Dieu, poursuivait-elle avec sa belle simplicité, j'ai tâché d'être fidèle dans tous les plus petits articles, comme de ne faire aucun bruit au réfectoire. Le bruit empêche de bien entendre la lecture ; et la lecture est la nourriture de l'âme. » Puis elle ajoutait : « Bien faire un signe de croix avec foi et respect, c'est grand cela !... Ouvrir et fermer une porte doucement, pour ne point causer de distractions à ses sœurs, et pour ne pas perdre soi-même la présence de Dieu !... toutes ces petites choses ne paraissent rien, mais devant le grand Maître, c'est beaucoup. Il est si bon ! » Et alors elle s'extasiait sur la bonté de son Dieu.

« Jamais, disait-elle une autre fois, nous ne pourrons

nous sanctifier sans l'exacte observation de nos règles. Il faut en dire autant des usages établis et pratiqués par nos anciennes mères, qui avaient bien autant de sagesse que nous. » Un jour la supérieure, voyant son ardeur pour la sainte communion, lui offrit de la lui faire recevoir plus souvent qu'il n'était d'usage pour les sœurs malades : « Le bon Dieu sait, répondit-elle, combien je désire de le recevoir; mais j'aime mieux en faire le sacrifice : je crains tant la singularité ! Je ne voudrais pas pour tout au monde introduire de nouveaux usages : j'aime mieux me priver même de la sainte communion, quoiqu'elle fasse tout mon bonheur. »

Une autre fois, elle fit voir avec quelle fidélité elle avait toujours gardé ses vœux de religion. La supérieure, pour lui donner occasion de dire quelques paroles propres à édifier la communauté, lui demandait si elle n'avait pas eu de peine à garder ses vœux : « Non, répondit-elle ; et j'espère, par la grâce de Dieu, n'y avoir jamais manqué délibérément. Je n'ai jamais rien gardé de superflu, pas même une image, et il me semble que j'aimais cette belle vertu. » Sur le second vœu, elle n'eut rien à dire, car elle était chaste comme la colombe et pure comme un ange. « Quant à la sainte obéissance, dit-elle, j'ai toujours demandé toutes mes permissions, et je me suis toujours efforcée de faire tout ce qui m'était commandé. » Pour le vœu d'hospitalité, toute sa vie religieuse répondait hautement qu'elle en avait poussé l'observation jusqu'à l'héroïsme et au sacrifice d'elle-même.

Elle se félicitait d'avoir toujours obéi, non-seulement dans sa conduite extérieure, mais encore en tout ce qui concernait son intérieur. « Oh ! disait-elle, que je suis heureuse dans mes derniers moments d'avoir été fidèle à me laisser conduire par mes supérieurs et par mon confesseur ! Je lui ai toujours obéi en toutes choses. Ce n'est pas, avouait-elle à la supérieure, que j'aie jamais désiré de longues directions : ma confession de tous les

huit jours me suffisait. Je n'ai jamais aimé à perdre le temps, ni à le faire perdre aux autres. »

Vers les derniers jours de sa vie, son extrême faiblesse ne lui permettant plus de se préparer à la sainte communion, comme elle avait coutume de le faire par des actes de contrition, d'amour, de désir, etc., elle se préoccupait un peu de cette impuissance, et faisait des efforts dont elle était incapable. Le confesseur lui ayant dit que l'abandon simple et entier à la volonté divine pouvait lui servir de préparation pour recevoir Celui qui s'était abandonné à son Père sur la croix, elle fut satisfaite, car elle suivait à la lettre les avis qu'on lui donnait, et ne cessait de répéter : « Je m'abandonne; oui, je m'abandonne au bon plaisir de Dieu. » Elle témoigna la même dépendance envers la supérieure. Comme elle avait sans cesse à la bouche cette parole : « Oh ! que le bon Dieu est bon ! » et qu'elle s'épuisait à répéter ce refrain si suave à son cœur, celle-ci, craignant qu'elle ne se fatiguât, l'engagea à ne plus parler. La malade se tut aussitôt; mais, comme il lui en coûtait de ne plus répéter des paroles si douces, elle dit à la supérieure en la regardant d'un petit air gracieux : « Notre mère, voulez-vous charger les anges de le dire pour moi ? »

Une autre fois, comme elle ne prenait plus d'autres aliments que des choses très-légères avec un peu d'eau ou de vin, la supérieure lui dit de prendre une nourriture plus fortifiante. La sœur Coulombe sentait très-bien qu'elle lui occasionnerait de grandes douleurs ; néanmoins, quand l'infirmière arriva : « On m'ordonne de manger, dit-elle, je sais que je vais souffrir ; mais n'importe : je veux obéir en tout. »

Par tous ces traits pris au hasard entre mille autres semblables, il est facile de voir que cette sainte âme était une image vivante de Jésus crucifié et obéissant jusqu'à la mort. Aussi goûtait-elle le bonheur des âmes obéissantes, qui s'en vont dans la paix du Sei-

gneur, après avoir toujours fait sa sainte volonté. « Mon Dieu, s'écriait-elle souvent, je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! Que de grâces Notre-Seigneur réserve à l'âme vraiment religieuse, pour les derniers temps de sa vie ! »

Son application à Dieu était continuelle. Quand on lui demandait si, dans son état de faiblesse et de souffrance, elle pouvait s'entretenir avec Notre-Seigneur : « Oui, disait-elle ; oui toujours. Et avec qui puis-je mieux m'entretenir qu'avec lui ? Mais, ajoutait-elle, c'est surtout dans le temps de la nuit que je jouis du bonheur de l'oraison, à cause du silence qui règne partout. »

Elle nourrissait son âme de la méditation des paroles de la sainte Écriture, et surtout de quelques passages du Cantique des cantiques qu'elle savait par cœur. « O Marie, disait-elle, que mon cœur soit, comme le vôtre, *un jardin fermé, et une fontaine scellée ! Je dors, mais mon cœur veille... O Jésus, vous avez blessé mon cœur... Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui.* » Dans cette union étroite avec Jésus, elle disait : « Oh ! que je suis heureuse de souffrir, moi qui n'ai jamais fait pénitence. » Jour et nuit, elle savourait le plaisir de souffrir pour son Dieu. Pour s'y encourager, elle aimait à repasser dans son esprit les mystères de la Passion de Notre-Seigneur. Elle avait elle-même attaché aux pieds de son lit une image de Jésus crucifié, tout couvert de plaies, qu'elle contemplait sans cesse.

Quand on l'invitait à faire des neuvaines pour demander sa guérison, elle ne s'y prêtait qu'avec répugnance : « Je crains, disait-elle, ces grâces extraordinaires. Si j'étais guérie, et qu'après je ne fusse pas plus sainte, quel compte j'aurais à rendre à Dieu ! D'ailleurs, ajoutait-elle, je ne suis pas un sujet propre à obtenir des miracles. »

Elle soupirait après la sainte communion avec une ardeur incroyable. Un des derniers jours de sa vie, elle

eut, vers le soir, une crise très-violente, où il semblait qu'elle allait expirer, et où l'on attendait son dernier soupir. Néanmoins elle murmurait encore quelques mots : c'était pour dire à sa supérieure d'une voix mourante : « Si je vis demain matin, vous ne manquerez pas de me faire donner la sainte communion. »

En maladie comme en santé, elle conservait la sainte habitude de s'unir à Jésus par Marie. Ne pouvant plus réciter le chapelet, elle en parcourait les grains en méditant la Salutation angélique.

Plusieurs fois elle recommanda aux sœurs la dévotion à Notre-Dame-de-Pitié, dont elle avait la statue dans sa petite chambre de l'infirmerie. « Cette statue, disait-elle, sera pour la communauté un grand moyen de sanctification, si elle est fidèle à l'honorer et à recueillir ses saintes larmes. Oui, cette divine Mère sera pour nous une source de grâces, et le souvenir de ses douleurs, se réveillant dans nos cœurs, sera comme une rosée salutaire, pour y faire germer les vertus. »

Vivant ainsi et mourant à l'ombre de la plus humble des vierges, elle fut constamment fidèle à l'amour de la sainte abjection, désirant d'être anéantie à toutes les créatures. « Que dirons-nous de vous aux sœurs de France après votre mort, lui disait un jour une sœur? — Rien, rien, lui répondit-elle. Dites-leur seulement que je suis morte, et rien de plus. Si vous en disiez davantage, elles ne prieraient peut-être pas pour moi. »

A mesure que sa dernière heure approchait, son application à Dieu devenait plus forte, son union à Jésus plus intime, et ses désirs du ciel plus ardents. « Je crois bien, disait-elle, qu'à présent je ne puis vivre bien longtemps, à cause de mes grandes souffrances, du désir du ciel qui me consume, et de la crainte de déplaire à Dieu en manquant de patience. O ma sœur, disait-elle à une des infirmières, que je désire trouver Jésus tout seul, bien loin de toute créature !

Ce que j'éprouve en ce moment me rappelle la plainte de l'Épouse des Cantiques à son Époux, de ne pouvoir le trouver seul, comme elle désire. L'Époux lui dit de sortir; mais elle ne peut.. Alors elle le prie de la tirer à lui, de l'enlever, et de l'amener là où il habite. Voilà ce que je désire : de briser mes liens, et de m'envoler au ciel. Mais ce bonheur du ciel est si grand, qu'il me semble que je ne l'aurai jamais. Cela me paraît si beau, qu'il me semble que c'est trop pour moi. » Tels furent toujours les sentiments des saints. Elle s'adressait parfois à la très-sainte Vierge, ou à son bon Ange, leur exprimant les désirs brûlants de son cœur : « Dites à mon Bien-Aimé que je languis d'amour. »

CHAPITRE V

Mort de la sœur Coulombe. — Paroles remarquables qu'elle prononce avant de mourir. — Événements qui suivent sa mort.

Trois mois de cruelles souffrances avaient achevé, avec les douleurs des quatre ou cinq mois précédents, de sanctifier la victime que Dieu s'était choisie. Tous les desseins de ce Dieu d'amour sur cette âme pure étaient donc accomplis : sa vertu, si longtemps cachée, s'était révélée aux yeux de tous; sa longue agonie, en faisant éclater l'héroïsme de son courage, avait mis le comble à ses mérites. Il ne lui restait plus qu'à l'appeler et à couronner ses vertus.

Plus ce moment approchait, plus la sainte agonisante avait faim et soif de son Dieu. Ne pouvant encore jouir de sa présence et le posséder face à face, elle se dédommageait en faisant la sainte communion. Cette

manne céleste était pour elle comme un supplément de la vision béatifique qu'elle attendait. La nuit qui précéda le jour de sa mort, elle montra ce désir ardent qu'elle avait de s'unir à son Dieu par la sainte communion jusque dans son délire. La sœur qui la veillait remarqua que, dans les instants d'agitation, elle promenait ses regards de côté et d'autre, disant : « Ils ne sont pas encore arrivés ! ils ne sont pas encore arrivés !... » La sœur, comprenant qu'elle voulait parler de la sainte communion, qu'on devait lui apporter le lendemain, lui dit : « C'est votre Époux que vous désirez ? Tranquillisez-vous, chère sœur ; patience ! Il ne se fera pas longtemps attendre. Il est déjà deux heures ; à cinq heures il viendra, comme au jour de son entrée triomphante à Jérusalem, vous visiter encore une fois et satisfaire vos saints désirs. » Alors la mourante la regarda avec le sourire sur ses lèvres expirantes ; ses yeux abattus reprirent un instant leur éclat, et la joie qui se reflétait sur cette figure moribonde fit voir qu'en effet son âme ne cessait jamais de soupirer après son Bien-Aimé.

Enfin arriva le jour tant désiré. Le dimanche des Rameaux, qui, cette année, tombait le 13 avril, la malade entra dans une espèce d'affaissement vers onze heures du matin. Les sœurs accoururent, croyant qu'elle touchait à sa dernière heure. Étant revenue de cette grande faiblesse, et voyant ses chères sœurs autour de son lit, elle leur dit, avec un sourire de prédestinée : « Oh ! que tout ce que j'ai souffert jusqu'à présent est peu de chose ! Tout cela ne me paraît plus rien maintenant. Oh ! que je suis heureuse ! Mon Dieu, aurai-je le bonheur de mourir aujourd'hui ? Qu'il me tarde d'aller à vous, ô mon Époux ! Je demande pardon de tout mon cœur à toutes mes sœurs des peines que je leur ai causées. Je les conjure toutes de vouloir bien prier pour moi. » Ensuite elle baisa successivement avec amour les plaies de son crucifix, qu'elle tenait

sans cesse à la main, ainsi que son chapelet et quelques autres petits objets de dévotion, et demeura dans le repos.

A deux heures et demie, elle put encore se confesser, en témoignant tout haut les plus vifs sentiments de contrition et de pénitence.

Vers les trois heures, il lui survint une crise très-violente, pendant laquelle ses sœurs s'assemblèrent de nouveau autour de son lit pour recevoir son dernier soupir. Ce fut le moment le plus solennel de toute cette longue maladie. On vit tout à coup cette âme forte se roidir contre la souffrance; et, montrant que l'amour est plus fort que la douleur et que la mort même, elle s'écria d'une voix vibrante et accentuée :

« O Jésus ! ô Marie ! ô Joseph ! venez me chercher... O mon Dieu, que vous êtes bon ! oh ! que vous êtes bon pour une misérable créature comme moi !...

« Oh ! protégez cette chère communauté, qui a été si bonne pour moi !...

« Je m'en vais; je quitte la terre. Adieu, mes sœurs !... Adieu, bon père, qui avez pris soin de moi !... Je m'en vais à Dieu !

« O Jésus ! on ne vous connaît pas !... Ah ! si on savait combien vous aimez les hommes !... Oh ! qu'il est doux de souffrir pour vous !... Quelle joie à la mort d'avoir souffert et de vous avoir été fidèle !...

« O vie cachée !... vie d'anéantissement !... vie divine !...

« O sainte Famille, venez me chercher !... O mon cher Benoît-Joseph, venez aussi me chercher !... »

Puis, se tournant vers la statue de Notre-Dame-de-Pitié, elle ajouta, toujours sur le même ton et avec le même accent :

« O Notre-Dame-de-Pitié, qui êtes venue me visiter ! vous dont les larmes doivent sauver le monde, que je vous ai de reconnaissance !... O mes sœurs, honorez Marie désolée !... Pour moi, je m'en vais... O mon

Dieu ! je ne veux que votre sainte volonté. Je ne voudrais pas devancer d'une minute l'heure de ma mort. »

Ces paroles, qu'elle prononça avec une force étonnante, semblaient porter avec elles le cachet d'une inspiration divine. Elles pénétraient jusqu'au fond de l'âme, et il était impossible de les entendre sans fondre en larmes. Elles furent recueillies avec soin par les sœurs comme un souvenir impérissable de la plus sainte mort dont elles aient été témoins.

Ayant parlé ainsi sur un ton très-haut et bien soutenu pendant près de dix minutes, elle reprit sa tranquillité ordinaire, s'entretenant avec son Dieu et répétant avec amour : « Je m'en vais à mon Père... Je m'en vais à mon Père... Venez, Seigneur !... Jésus, venez !... »

A cinq heures, elle eut encore une crise très-violente, pendant laquelle elle demeura les bras levés vers le ciel, qu'elle regarda attentivement pendant plus d'un quart d'heure, tenant de sa main droite son crucifix, qu'on s'efforçait en vain de lui ôter, de crainte qu'elle ne se blessât.

Jusque-là elle avait demandé souvent un peu d'eau, étant consumée par les ardeurs de la fièvre. Son confesseur lui ayant dit : « Ma fille, unissez votre soif a celle de Notre-Seigneur, qui n'eut pas même une goutte d'eau pour se rafraîchir. » Elle ne demanda plus à boire, et remerciait quand on lui en offrait.

Ces deux colloques avec Jésus continuèrent ainsi jusqu'à neuf heures trois quarts, où son âme innocente se détacha enfin de son corps virginal pour s'envoler dans le sein de Dieu, et se réunir au chœur des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va.

Sa mort plongea dans l'admiration toute la communauté, qui se glorifiait d'avoir possédé un si riche trésor et d'avoir vu mourir une sainte.

Ses funérailles eurent lieu trois jours après, le

16 avril, le mercredi saint, jour anniversaire du bienheureux Labre, qu'elle avait beaucoup honoré, à cause de son amour pour la pauvreté et l'abjection. Ce grand serviteur de Dieu était mort l'an 1583, le 16 avril, qui, cette année, tombait aussi le mercredi saint. La malade, avant sa mort, parlant à son confesseur de son bien-aimé protecteur, avait elle-même fait remarquer cette coïncidence; car, même dans sa maladie, elle suivait exactement d'esprit et de cœur les fêtes de tous les saints et saintes que l'Église honore dans le cours de l'année.

Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, toutes les personnes qui l'avaient connue rendirent à l'envi témoignage à ses vertus, disant hautement qu'une sainte venait de mourir. Plusieurs ont avoué qu'ils ne pouvaient se résoudre à prier pour elle, se sentant bien plutôt portés à se recommander à ses prières.

Dans une réunion de ses anciennes compagnes du catéchisme de Persévérance, quand on rapporta les détails de sa mort : « Personne, dit l'une d'elles, ne fut surpris d'une si belle mort, tant nous avions une haute idée de sa sainteté. »

Cette opinion fut encore confirmée par ce qui se passa après sa mort; car son corps demeura exposé deux jours et deux nuits dans l'infirmerie, sans qu'il s'en exhalât aucune odeur cadavéreuse.

Bien plus, huit jours après son inhumation, trois sœurs étant descendues dans le caveau et ayant ouvert son cercueil pour en retirer un reliquaire avec lequel on l'avait ensevelie, ne furent pas peu surprises quand elles trouvèrent le corps sans aucune odeur, ni aucune marque de dissolution. Ses membres étaient flexibles comme ceux d'une personne vivante.

Le 2 mai suivant, la supérieure ayant chargé une religieuse de l'Hôtel-Dieu de recueillir immediatement des notes sur la sœur Coulombe, il arriva que

celle-ci fut atteinte d'un si grand mal de tête, qu'il lui fut impossible d'écrire. Ayant alors invoqué la sœur Coulombe, elle lui dit : « Si vous voulez que j'écrive pour vous, guérissez-moi présentement. » Et à l'instant son mal disparut, et elle put écrire toute la journée.

De son côté, un jeune étudiant en médecine a déposé, à la louange de la sœur Coulombe, ce qui suit : « J'ai assisté aux funérailles de la sœur Coulombe, le 16 avril dernier. Je me préparais alors à subir un examen en médecine. J'en étais tellement préoccupé, que j'en avais perdu l'appétit et même le sommeil. Quoique je fusse tout absorbé par mes études, je me rendis néanmoins à l'invitation qui me fut faite d'assister aux funérailles de la sœur Coulombe, que j'estimais beaucoup et à laquelle j'avais beaucoup d'obligation. Durant le service, je priai cette bonne sœur, lui demandant, sitôt qu'elle serait au ciel, si elle n'y était déjà, de vouloir bien m'aider au succès de mon examen et me soulager du fardeau qui pesait si lourdement sur moi. Au sortir de l'église, je fus surpris de me trouver parfaitement à l'aise. Je causais paisiblement avec les autres, et, sans avoir oublié le sujet de mes préoccupations, j'y pensais avec tranquillité, avec une sorte de garantie que je n'en serais plus troublé. J'étais moi seul témoin d'un résultat si frappant, et je ne l'attribuais qu'aux prières de la sœur Coulombe, en qui j'avais une confiance entière. » Cette déposition a été faite le 26 mai 1862.

Enfin une de ses anciennes compagnes, celle même que nous avons entendue parler souvent dans le cours de cette histoire, et qui avait beaucoup de rapports avec elle avant son entrée en religion, témoigne qu'elle éprouvait de vives impressions de grâce en recueillant ses souvenirs, impressions dont elle se croit redevable à la sœur Coulombe. Après avoir exprimé les douces émotions qu'elle avait ressenties en faisant son travail,

elle ajoute : « Mon âme était remplie de trouble depuis quelque temps; j'étais tombée dans une espèce d'abattement et de découragement. Il me vint en pensée de recourir à la chère Adèle. Je lui adressai cette petite prière : « O fidèle servante de Jésus-Christ, chère sœur « Coulombe, si vraiment vous êtes au ciel, obtenez-moi « donc de la sainte Famille la délivrance de ce que je « souffre. » Ma prière terminée, la paix revint dans mon âme, et c'est au crédit de cette sainte religieuse auprès de Dieu que je me crois redevable du bonheur que je goûte à présent. »

Quelque frappants que soient ces faits et autres semblables arrivés depuis, nous ne voulons prononcer en aucune manière sur leur nature. A l'Église seule appartient le droit de juger des miracles et de la sainteté des serviteurs et des servantes de Dieu. C'est donc au jugement de cette Église, notre Mère, au sein de laquelle nous désirons vivre et mourir, que nous soumettons derechef cet ouvrage et tout ce qu'il contient.

CONCLUSION

Après avoir lu attentivement cette vie si sainte et si édifiante, les parents demeureront convaincus que, s'ils veulent remplir les desseins de Dieu sur eux, ils doivent veiller constamment sur leurs enfants, afin de conserver soigneusement leur innocence, bien persuadés que c'est là pour eux le plus précieux trésor.

S'ils sont si attentifs à leur conserver la vie du corps, combien ne doivent-ils pas l'être davantage à leur conserver celle de l'âme ! Dès lors, ils doivent éloigner d'eux tous les écueils contre lesquels ces chers enfants pourraient se briser et se perdre. Que serait devenue la jeune Adèle, si ses parents avaient été cause par leur négligence qu'elle tombât dans le péché? car un seul péché suffit souvent pour faire dans le cœur d'un enfant des ravages irréparables.

Parents chrétiens, veillez donc sur vos enfants dès leur bas âge, si vous voulez qu'ils soient votre joie sur la terre et votre couronne dans le ciel. Veillez sur eux, surtout aux approches de la première communion. Priez pour eux, et proposez-leur pour modèle la petite Adèle, soit pour les préparer à cette grande action, soit pour leur apprendre comment ils doivent agir, pour en conserver la grâce et la développer dans leurs jeunes cœurs. Veillez encore sur eux, quand il s'agit du choix d'un état de vie. Ne les livrez pas au hasard; dites-

leur que c'est Dieu qui fait les vocations, et que pour être heureux ici-bas il faut suivre la voie qu'il nous a lui-même choisie, et correspondre à ses grâces.

Et vous, enfants, après la lecture de cette vie si belle, si douce, et si pleine, comprenez-bien les leçons que vous donne notre jeune héroïne. Marchez sur ses traces, soit dans la famille, soit auprès de vos maîtresses, soit dans le monde. Au sortir des écoles, méfiez-vous de ce monde séducteur et tout plongé dans l'iniquité, qui en a perdu tant d'autres. Livrez-vous aux œuvres de zèle et de charité; remplissez votre belle mission, qui est d'être des anges tutélaires et bienfaisants sur la terre. Surtout, à l'imitation de la jeune Adèle, fréquentez les catéchismes de Persévérance, et les autres congrégations pieuses, afin d'y puiser comme elle les eaux vives de la grâce et de la doctrine, qui, en arrosant vos jeunes cœurs, les rendront féconds en bonnes œuvres, et y feront jaillir jusqu'à la vie éternelle les sources de la joie la plus pure. C'est là que vous trouverez les moyens d'éviter bien des écueils, et de pratiquer toutes les vertus.

Cette vie a aussi des leçons spéciales pour les personnes consacrées à Dieu. A l'école de cette fervente religieuse, elles peuvent apprendre avec quel soin elles doivent répondre à leur sainte vocation et garder les engagements sacrés qu'elles ont pris au pied des autels. Plus spécialement les sœurs hospitalières, les sœurs de Charité, y apprendront à consumer leur vie pour le soulagement et le salut du prochain, et à se remplir de l'esprit chrétien, de l'esprit de foi et de générosité qui doit les animer dans l'exercice de leur charité.

Enfin tous les catholiques concluront de cette vie combien ils doivent se trouver heureux d'appartenir à cette Église apostolique et romaine, toujours sainte et toujours féconde. Oui, cette Église est toujours sainte, non-seulement dans ses dogmes, dans sa morale, dans

les moyens abondants de sainteté qu'elle nous fournit, mais encore elle est sainte dans ses membres; non pas que tous ses membres soient saints, mais parce qu'il en est toujours parmi eux d'une sainteté éminente, qui donnent l'exemple de toutes les vertus évangéliques. Il en est même à qui Dieu accorde une sainteté si éclatante, qu'ils obtiennent les honneurs de la canonisation, comme nous venons de le voir encore par la canonisation des martyrs du Japon, cet événement le plus grand incontestablement de notre siècle. D'autres saints ne sont pas si connus, et demeurent cachés dans le secret de la face de Dieu jusqu'au grand jour des manifestations. Mais c'est l'Église qui les engendre tous, d'abord à la vie de la grâce, et ensuite à la vie de la gloire dans le ciel. Ses ennemis ont beau rugir autour d'elle et contre son chef; elle accomplit toujours sa mission, le front serein; et pendant que ses ennemis frémissent et lui suscitent des obstacles, elle poursuit majestueusement sa course à travers les âges, jusqu'à ce que par sa fécondité permanente elle ait complété le nombre sacré des élus. Heureux ceux qui ont des yeux pour voir cette belle action de l'Église, tandis qu'à côté d'elle languissent et meurent toutes ces sectes hérétiques, branches desséchées, branches séparées du tronc, qui n'ont pas la vie et ne peuvent la donner! Gloire donc à cette Église toujours sainte, image fidèle du Dieu trois fois saint!...

Gloire en particulier à l'Église du Canada, qui vient de produire une si sainte fille! Gloire plus particulièrement encore à toutes ces communautés religieuses qui sont un des plus riches ornements du pays, et spécialement à ces deux instituts de Notre-Dame et de Saint-Joseph, que nous trouvons au berceau de la colonie, l'un pour l'éducation de ses enfants, l'autre pour le soin de ses malades! Tous deux naissent à côté l'un de l'autre; et, dans la succession des temps, tous deux remplissent si parfaitement leur noble mission, qu'il

est aisé de voir que la main qui les fonda est aussi celle qui les soutient et les conserve, malgré des obstacles de plus d'un genre. On admire dans la vie de Mlle Mance la générosité, la vertu, le courage héroïque de ces premières filles qui vinrent autrefois de l'ancien monde dans ce pays, à travers mille périls de mort, pour y fonder l'institut de Saint-Joseph. On ne doit pas moins admirer le dévouement de celles qui leur ont succédé ; car leurs vertus, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins belles. Puisse donc cet arbre deux fois séculaire, implanté en Canada d'une main si ferme, arrosé de tant de sueurs, fécondé par tant de grâces, étendre de plus en plus ses branches, et, en couvrant de son ombre un plus grand nombre de malades, abriter de nouveaux essaims de vierges, dignes émules de leurs devancières ! Puissent les autres communautés fondées depuis rester également fidèles à l'esprit de leur sublime vocation, et en forçant l'admiration de tous par leur dévouement et leur esprit de sacrifice, comme aussi par leur exactitude à observer leurs règles, faire dire toujours : La religion catholique est seule capable de produire de semblables merveilles !

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

ENFANCE D'ADÈLE COULOMBE.

LIVRE DEUXIÈME

ADÈLE COULOMBE APRÈS SA PREMIÈRE COMMUNION.

12

LIVRE TROISIÈME

ADÈLE COULOMBE A LA PERSÉVÉRANCE.

LIVRE QUATRIÈME

LA SŒUR COULOMBE AU NOVICIAT.

LIVRE CINQUIÈME

LA SŒUR COULOMBE A L'HOPITAL SAINT-PATRICE.

LIVRE SIXIÈME

RETOUR DE LA SŒUR COULOMBE A LA COMMUNAUTÉ — SA MORT.

Tours. — Impr. MAME.



ERRATA.

				AU LIEU DE :	LISEZ :
Page	1	ligne	3	poussé	porté
"	9	"	7	Mgr. Bourset	Mgr. Bourget
"	11	"	27	qui inonde	qui inonda
"	12	"	5	qui lui reste	qui lui resta
"	"	"	15	lui appît	lui apprît
"	"	"	32	qu'il venait	qui venait
"	18	"	2	Congrégation de Marie	Congrégation de N. D
"	23	"	10	de douleurs	de douleur
"	31	"	30	eut garde	n'eut garde
"	33	"	14	Telle était son amour	Tel était son amour
"	47	"	30	et fidèle	et filial
"	68	"	1	je me lasse	C'est assez
"	85	"	26	l'opèra	l'opère
"	"	"	29	au dessus	au dessous
"	86	"	31	ainsi	Aussi
"	88	"	15	les belles leçons	ces belles leçons
"	91	"	26	selon qu'elle se pratiquait	selon qu'il se pratiquait
"	"	"	34	elle parvenait	elle parvint
"	96	"	23	ce que me coûte	ce que me coûta
"	101	"	28	ouverture avec sa maî- [tresse	ouverture envers sa [maîtresse
"	"	"	29	des combats	de tous ces combats
"	111	"	7	qu'elle avait coutume	ce qu'elle avait coutume
"	123	"	21	ce n'était	ce n'était pas
"	130	"	23	ce nuage qui couvre	ces nuages qui couvrent
"	131	"	33	je pourrai	je pourrais
"	132	"	27	Merci1	Marcille
"	135	"	10	sa sœur de huit jours	sa mère de huit jours
"	138	"	34	ne les lui ménagea point	ne les lui épargna point
"	139	"	28	la peine	la paix
"	149	"	2	compagnie	société
"	154	"	19	l'union de	L'union à
"	156	"	3	lorrsque	lorsque
"	160	"	30	me coulant	m'écoulant
"	165	"	4	la remercie	le remercie
"	177	"	18	the Walking	the Walking Saint
"	"	"	34	dépendance au	dépendance du
"	212	"	31	de remplir	de bien remplir
"	222	"	7	notre douleur qui était	notre douleur était
"	"	"	30	la nouvelle office	le nouvel office
"	"	"	31	située	situé
"	224	"	14	en travail	au travail
"	236	"	32	des jugements de Dieu	de ses jugements
"	241	"	3	présente	présentent
"	248	"	2	j'oubliais	j'oubliai
"	250	"	21	cette belle vertu	cette belle vertu de [pauvreté



